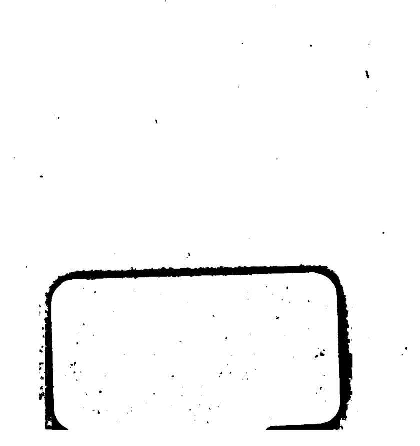




# HISTOIRE
# DE L'AFRIQUE
## ET
# DE L'ESPAGNE,
## SOUS LA DOMINATION
# DES ARABES;

*Composée sur différens Manuscrits Arabes de la Bibliotheque du Roi.*

Dédiée à Monseigneur le DAUPHIN.

*Par M. CARDONNE, Secrétaire-Interprete du Roi, pour les Langues orientales, aux Affaires étrangeres, & à la Bibliotheque de Sa Majesté.*

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez SAILLANT, Libraire, rue S. Jean de Beauvais.

M DCC LXV.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*



# HISTOIRE DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE.

## *LIVRE TROISIEME.*



NOUS avons vu, dans le Livre précédent, l'Espagne se détacher de l'empire des Califes, & former un royaume indépendant : l'esprit de révolte, comme un mal contagieux, gagna bientôt l'Afrique ; & les successeurs de Mahomet perdirent les différentes provinces

qu'ils possédoient dans cette partie du monde. Haroun-Erréchid en avoit donné le gouvernement à Ibrahim-ben-el-Aghleb ; celui-ci plus entreprenant ou plus habile que ses prédécesseurs, secoua le
Hég. 184. joug, & fonda, l'année 800, un nouvel empire qu'il transmit à ses descendans : à peine ce gouverneur ambitieux eut pris possession de la dignité où la faveur de son maître venoit de l'élever, qu'il songea à le trahir. Comme il étoit persuadé qu'il lui seroit impossible de réussir sans le concours des peuples, il n'oublia rien pour les gagner. La plûpart des impôts furent abolis, & l'on vit renaître par ses soins l'ordre & l'abondance. Il étoit affable, populaire, libéral ; écoutoit avec bonté tous ceux qui s'adressoient à lui, & caressoit les

petits comme les grands. Quand il vit son autorité établie & que les peuples lui étoient favorables, il fit périr sourdement, & sous différens prétextes, ceux, parmi les grands, qu'il n'avoit pu amener à ses vues, & dont il redoutoit l'ambition ou le crédit. Trop habile pour se reposer entiérement sur la multitude, dont il connoissoit l'inconstance ; il comprit bien qu'il ne se soutiendroit sur le trône, que par la force. Ce fut dans cette vue, qu'il mit sur pied un corps considérable de troupes : ces nouveaux soldats étoient payés exactement, en même tems qu'ils étoient assujettis à la discipline la plus sévere. Il acheta, dans la même vue, un grand nombre d'esclaves qu'il fit élever dans l'exercice des armes, & qu'il destina à composer

ſa garde ; comme ils lui devoient tout ; il comptoit ſur leur fidélité. Il fit bâtir enſuite une fortereſſe revêtue de toutes les fortifications de l'art. Un amas prodigieux d'armes, & de munitions de guerre & de bouche, fut renfermé dans ce château, dont il confia la garde à une partie de ces eſclaves.

Toutes ces meſures priſes, Ibrahim crut qu'il étoit tems de lever le maſque ; il ſupprima le nom du Califé dans les prieres publiques, & y ſubſtitua le ſien. Ce coup d'éclat fut le ſignal d'une guerre civile. Hamdénis-ben-Abdoulrahman, un des principaux ſeigneurs du pays, au déſeſpoir de voir ſon égal devenir ſon maître, aſſembla ſes amis & ſes créatures, & s'empara de Tunis. Les Berbers, toujours prêts à pren-

dre les armes, se joignirent à lui. Ibrahim ne voulut point donner le tems à Hamdénis de se fortifier : il envoya contre lui Umer à la tête de ses meilleurs troupes. Les deux armées se rencontrerent proche Tunis. L'on se battoit, de part & d'autre, avec un égal acharnement, mais non pas avec le même bonheur. Hamdénis ayant été tué dans le combat, ses soldats perdirent courage, & chercherent leur salut dans la fuite. Umer profita de sa victoire; s'empara de Tunis, & passa au fil de l'épée tous ceux du parti contraire. Mais bientôt ce même Umer, qui avoit contribué à affermir Ibrahim sur le trône, voulut l'en précipiter : il se révolta contre lui, & fit soulever une partie des soldats qui lui étoient plus attachés qu'à leur

nouveau fouverain. Une parole piquante, échappée à Ibrahim contre ce général, fut la caufe d'un changement fi fubit. Umer, déterminé à fe venger ou à périr, s'empara de la ville de Caïroan : Ibrahim eut le bonheur d'y rentrer par furprife, & d'en chaffer fon ennemi.

Ce furent-là les feuls troubles qui agiterent fon régne : il jouit paifiblement de la fouveraine puiffance, jufqu'à fa mort qui ar-
Heg.196. riva l'année 811. Il étoit âgé de cinquante-fix ans, & en avoit été douze fur le trône. Ibrahim, malgré les guerres qu'il eut à foutenir, & les embarras inféparables du gouvernement, protégoit les fciences & les cultivoit lui-même avec beaucoup d'ardeur. Il excelloit fur-tout dans la poëfie.

Son fils aîné Abil-Abbas-Ab-

doullah-el-Aghleb lui ſuccéda ; ce prince étoit à Tripoli, quand ſon pere mourut. Ziadétoullah, ſon cadet, le fit proclamer roi par les principaux officiers de l'armée, & reçut en ſon nom leur ſerment de fidélité.

Abil-Abbas ſe mit auſſi-tôt en marche pour la capitale; ſon frere alla à ſa rencontre, & remit entre ſes mains la ſouveraine puiſſance, dont il n'étoit que le dépoſitaire. L'empreſſement de Ziadétoullah à mettre ſur la tête d'un frere une couronne qu'il auroit pu lui diſputer, auroit dû lui attirer ſa confiance ; mais ce prince ingrat, loin de lui en témoigner le moindre gré, s'attacha à lui faire ſentir tout le poids de ſon autorité. Ziadétoullah ne voulut point ſe démentir & n'oppoſa à tant de du-

reté, que le ſilence & la ſoumiſſion.

Abil-Abbas, loin de marcher ſur les traces de ſon pere, avoit tous les vices d'ún tyran. Il commettoit mille injuſtices, & accabloit ſes peuples d'impôts. Il avoit pris la réſolution d'en établir un nouveau, qui devoit achever la ruine publique. En vain ſes miniſtres, & les principaux ſeigneurs, pour l'en detourner, lui avoient repréſenté l'épuiſement de ſes ſujets. Rien n'avoit pu le fléchir. Une tumeur, qui lui ſurvint à l'oreille, termina ſes jours, & délivra en même tems les peuples de l'inquiétude où ils étoient.

Ziadétoullah-ben-el-Aghleb monta ſur le trône après lui. La conduite modérée, qu'il avoit tenue, du vivant de ſon frere, faiſoit tout eſpérer de la douceur de

son gouvernement ; mais à peine se vit-il le maître absolu, qu'il cessa de se contraindre, & qu'il s'abandonna entiérement à son naturel sanguinaire. Il faisoit périr ses sujets, sous le moindre prétexte. Ce prince aimoit le vin ; & l'effet de cette liqueur, qu'il prenoit avec excès, étoit de redoubler ses cruautés. C'étoit surtout dans le moment de l'yvresse, qu'il se plaisoit à voir couler le sang des malheureux.

Les gens de guerre lui étoient suspects : il ne pouvoit oublier leur révolte, sous le régne de son pere, & leur empressement à embrasser les intérêts de leur général Umer. Il en fit périr un grand nombre, sous divers prétextes, tant pour n'avoir pas à redouter un pareil événement, que pour satisfaire sa vengeance. Une

partie de l'armée se révolta, & choisit pour chef Umer-ben-Moairé qui, de favori de ce prince, étoit devenu son ennemi le plus déclaré. Cette rebellion n'eut pas un heureux succès, Umer & ses deux fils ayant eu le malheur de tomber entre les mains du roi qui les fit mettre à mort. Les autres rebelles se voyant sans chef, se dissiperent d'eux-mêmes.

Mansour-ben-Mast, gouverneur de Tripoli, & proche parent d'Umer-ben-Moairé, résolut de venger sa mort. Ziadétoullah, qui avoit conçu quelques soupçons de sa conduite, lui ôta son gouvernement, & lui ordonna de venir se justifier. Comme Mansour n'étoit pas encore assez fort pour se déclarer, il prit le parti de la soumission. Le roi, pour s'assurer

de sa fidélité, le retint, pendant quelque tems, auprès de lui, & lui donna ensuite la liberté. Mansour n'avoit pas renoncé à son projet; mais il étoit resolu de ne le faire éclater, que quand il seroit tems. Il se retira dans une forteresse qu'il avoit aux environs de Tunis. Ce fut dans cet endroit qu'il s'aboucha secrétement avec les principaux officiers de l'armée, & qu'il tâcha de leur inspirer pour Ziadétoullah toute la haine dont il étoit lui-même rempli. Il leur rappella le souvenir de toutes les cruautés de ce prince, & peignit avec les couleurs les plus tristes & les plus touchantes l'état où l'Afrique étoit réduite, sous sa domination. Il leur représenta surtout son animosité contre les gens de guerre, la perte de tant de

ſoldats égorgés par ſes ordres ; l'exil des uns, la priſon des autres, & finit par leur dire que le tyran leur préparoit un pareil traitement, ſi, par une réſolution hardie, ils ne le prévenoient.

Ces aſſemblées ne purent être ſi ſecrettes, que le roi n'en fût inſtruit par ſes eſpions : il dépêcha auſſi-tôt Muhammed, un de ſes généraux, à la tête de cinq cens cavaliers. Il eut ordre de ſe rendre à Tunis, & de tâcher d'y attirer Manſour. Muhammed arrivé à Tunis, fit part au gouverneur de la ville des ordres dont il étoit porteur. Le Cadi & cinquante des principaux habitans s'offrirent à aller trouver Manſour. Leur propoſition fut acceptée, & ils ſe rendirent à la fortereſſe de ce ſeigneur. Après lui avoir expoſé le motif de leur am-

baſſade, ils le conjurerent de ne pas allumer une guerre civile, & de préférer la ſoumiſſion à la révolte. Manſour feignant d'être ébranlé par leurs diſcours, leur promit d'acquieſcer à leurs propoſitions. Pour les mieux tromper, il les pria de lui ſervir de médiateurs auprès du roi. Il dépêcha en même tems un de ſes principaux officiers à Muhammed, pour l'aſſurer de ſa ſoumiſſion, & que, le lendemain matin, il ne manqueroit pas de ſe rendre à Tunis. L'envoyé étoit chargé de toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & ſur-tout d'une grande quantité de vin pour Muhammed & pour les cavaliers de ſa ſuite.

La nuit venue, Manſour ſort ſecrétement de ſa forteresſe; ſes ſoldats, qu'il a prévenus de ſon deſſein, le ſuivent en ſilence, & pren-

nent la route de Tunis. Les ténebres favorisent leur marche. Ils entrent dans la ville, sans être apperçus, & s'emparent du palais où étoit logé Muhammed. Celui-ci surpris d'une attaque imprévue, veut faire quelque résistance, & appeller ses troupes ; elles étoient ensevelies la plûpart dans le sommeil & dans le vin. Mansour les trouvant sans armes & sans défense, les fait passer au fil de l'épée ; de-là il marche au palais du gouverneur, qui étoit proche parent du roi, le fait mourir avec son fils, & se rend maître de Tunis.

Ziadétoullah, à ces tristes nouvelles, devint furieux : il rassembla son armée, dont il donna le commandement à Hallioun. Il fit publier, en même tems, que les soldats, qui auroient la lâcheté de

prendre la fuite, feroient punis de mort. Son deffein étoit de les mettre dans la néceffité de vaincre. Cette févérité déplacée, acheva d'aliéner des efprits qui étoient déjà indifpofés : à peine l'armée fut-elle en marche, qu'elle fe révolta & voulut tuer le général. Un certain Djafer, qui avoit beaucoup d'empire fur la multitude, appaifa le tumulte, & fauva la vie à Hallioun ; mais une partie des foldats abandonna fes drapeaux & fe joignit aux rebelles : les autres découragés, tirerent à peine l'épée contre Manfour, & préférerent une défaite honteufe à une victoire qui auroit affermi l'autorité du tyran. Ces foldats refléchiffant enfuite fur le ferment, qu'avoit fait le roi, de punir de mort les fuyards, réfolurent d'éviter, par la défertion, le

châtiment dont ils étoient menacés. En vain ce prince les fit assurer qu'il révoquoit le serment qu'il avoit fait, & qu'il leur accordoit une amnistie générale ; prieres, menaces, rien ne put les retenir, & ils passerent tous dans le camp ennemi.

Cette armée dissipée, Ziadétoullah en leva une autre ; mais le même esprit de révolte animoit tous ses soldats, & cette seconde armée eut le même sort que la premiere. Ce prince commença à craindre pour sa couronne. Il ouvrit ses trésors, leva de nouvelles troupes qu'il voulut commander en personne, & traça lui-même son camp. Il le fit entourer de fossés profonds, & n'oublia rien pour le rendre impénétrable. Son dessein étoit de n'être point forcé à livrer bataille avec des

troupes, ſur la fidélité deſquelles il comptoit fort peu.

Un événement imprévu retablit les affaires de ce prince, dans le tems où elles paroiſſent le plus déſeſpérées. Il ſe paſſoit peu de jours, qu'il n'y eût quelques eſcarmouches entre ſes troupes & les rebelles. Dans un de ces petits combats, Manſour ſaiſi d'une terreur panique, prend la fuite. Ses ſoldats frappés de la même crainte, abandonnent leur camp, & ne ſe croient en ſûreté, qu'en ſe refugiant à Tunis.

Ziadétoullah profita de la retraite des rebelles, pour mettre le ſiége devant Caïroan, dont il ſe rendit le maître. Ses miniſtres lui conſeillerent de faire paſſer au fil de l'épée les habitans qui avoient embraſſé le parti des rebelles; mais l'adverſité, en inſ-

truisant ce prince, avoit changé son naturel; & de féroce qu'il étoit auparavant, elle le rendit doux & humain. Les habitans de Caïroan en firent l'heureuse expérience, & il ne tira d'autre vengeance de leur rebellion, que de faire abbatre les portes & les murs de leur ville.

Cependant le parti de Mansour se releva; & il ne restoit plus à Ziadétoullah, que Caïroan & quelques autres places. Ce chef de parti eut l'audace d'écrire à son souverain, qu'il lui permettoit de sortir de l'Afrique, & d'emporter avec lui tous ses trésors: il le menaçoit, en même tems, de le traiter avec la derniere rigueur, s'il persistoit à vouloir y rester. Ziadétoullah consulta ses ministres sur le parti qu'il devoit prendre. Sufian, général de ses ar-

mées, représenta à ce prince, qu'il devoit combattre jusqu'à la dernier extrémité, & qu'il lui seroit plus glorieux de s'ensevelir sous le débris du trône, que de le céder lâchement à un rebelle.

Ce général avoit sçu gagner la confiance des Berbers & de plusieurs tribus Arabes. Il en composa une nouvelle armée, avec laquelle il enleva à Mansour plusieurs villes qui avoient embrassé son parti. D'un autre côté, la division se mit parmi les rebelles. Umer qui étoit un de leurs principaux chefs, jaloux de l'autorité de Mansour, l'assiégea dans une forteresse où il étoit, & le força à capituler. Une des conditions du traité étoit, que Mansour auroit la liberté de se retirer en Orient; mais à peine Umer eut-il pris possession de la place, qu'il

viola sa parole & qu'il fit couper la tête à Mansour.

Ziadétoullah écrivit à ce nouveau chef de rebelles, pour l'engager à mettre bas les armes. Il lui promit que le passé seroit oublié, & il lui offrit en même tems le plus riche gouvernement de l'Afrique. Umer n'osa pas se fier à des promesses qu'il jugea peu sinceres, & continua la guerre. Pendant ce tems là, ses soldats indignés de la mort de Mansour, leur ancien général, se souleverent. Abdoul-Sélam étoit le chef de cette nouvelle faction. Umer fut battu & fut obligé de prendre la fuite. Ses troupes l'abandonnerent & rentrerent sous l'obéissance du roi. Umer se vit forcé de se retirer dans un village, où il vécut, quelque tems, inconnu. Se sentant approcher de sa fin,

l fit appeller son fils, & lui re-
:ommanda de ne point suivre son
:xemple, en lui disant qu'il avoit
:onnu trop tard tous les malheurs
nséparables de la révolte. Il lui
ordonna d'aller, aussi-tôt après sa
nort, trouver le roi, & d'implo-
er sa clémence. Le fils d'Umer
uivit les dernieres volontés de
on pere, & il alla se jetter aux
pieds de Ziadetoullah qui le re-
çut avec bonté.

Il ne restoit plus de rebelles à
soumettre qu'Abdoul-Selam ; on
le poursuivit avec chaleur, & sa
mort termina les troubles qui
agitoient l'Afrique depuis treize
ans. Il fit abbatre, dans la ville
de Caïroan, une mosquée bâtie
par Jézid-ben-Hatem, & en fit
élever une autre plus magnifique
à la même place. Il assigna, pour
l'entretien de cette mosquée, un

fonds de quatre-vingt mille piéces d'or. Il fit aussi construire un pont, & fit réparer les chemins publics. Ce prince tâchoit ainsi, par la douceur de son régne, de faire oublier ce que le commencement avoit eu de cruel & de tyrannique.

Ce Monarque habile, pour occuper ses soldats, & en même tems pour éloigner les plus mutins, envoya un corps de dix mille hommes en Sicile, sous la conduite de Benfrat-el-Cadi. Le souverain de cette isle voulut s'opposer à la descente des Africains. Son armée fut défaite, & il fut obligé de prendre la fuite. Ce furent les derniers exploits de Ziadétoullah : il mourut peu de tems après, l'an de l'hégire 223, & de J. C. 837, à l'âge de cinquante & un

an : il en avoit régné vingt-deux.

Abou-Akkal-el-Aghleb, frere du roi, fut reconnu pour son successeur par tous les ordres de l'Etat. Il avoit passé une partie de sa vie, exilé de la cour, & hors de l'Afrique. Ce prince, qui connoissoit le caractere cruel & ombrageux de son frere, avoit quitté ses Etats, sous le prétexte de faire le pélerinage de la Mecque, & avoit ensuite fixé son séjour en Egypte. Ziadétoullah corrigé par l'adversité, l'avoit rappellé, & l'avoit comblé de bienfaits : il partageoit même avec lui la souveraine puissance, & sembloit l'avoir associé à sa couronne.

Le régne d'Abou-Akkal ne fut troublé par aucune guerre étrangere, ni par aucune dissen-

sion domestique. Il profita de la paix pour rétablir l'ordre dans ses Etats : comme les troupes, avant ce prince, n'avoient aucune solde du trésor public, elles ne vivoient que de rapines, & n'étoient assujetties à aucune discipline. Il assigna un fonds pour leur paye, & délivra le peuple, par ce moyen, de leurs vexations. Il fit publier aussi des édits séveres contre le vin, & defendit, sous de rigoureuses peines, l'usage de cette liqueur. Abbou-Akkal
Hég. 226. mourut, l'an 840, après un régne de deux ans & neuf mois.

Il eut pour successeur son fils Aboul-Abbas-ben-el-Aghleb : ce prince, qui ne se sentoit point toute l'habileté nécessaire pour bien gouverner, sçut faire choix de ministres habiles, & se reposa sur eux de toutes les affaires.

Les

Les Berbers, cette nation impatiente de toute domination, voulurent secouer le joug. Aboul-Abbas les surprit avant qu'ils eussent rassemblé leurs forces, châtia les plus mutins & força les autres à la soumission. Il mourut, l'année 874. Il étoit humain, libéral, amateur de la justice. Ces vertus furent balancées par quelques défauts. On lui reproche sa passion pour le vin, & sa trop grande ardeur pour les plaisirs, sur-tout pour ceux de la table. L'on raconte que s'étant enivré un jour dans la ville de Sout, il s'embarqua & fit voile pour l'isle de Koussa. Le sommeil ayant dissipé les vapeurs du vin, il fut bien étonné de se voir en pleine mer. Ses profusions étoient si grandes, qu'à sa mort, le trésor public se trouva vuide. Hég. 261

Aboul-Abbas, avant que d'expirer avoit désigné son fils pour son successeur. Comme ce prince redoutoit l'ambition de son frere Abou-Ishak-Ibrahim, il l'avoit obligé de renoncer à la couronne; & pour rendre cet acte plus authentique, il avoit éxigé de lui un serment solemne[1] dans la mosquée de Caïroan; mais les dernieres volontés des princes sont ordinairement ensevelies dans leur tombeau. A peine Aboul-Abbas fut expiré, que les Arabes offrirent la couronne à Ishak, au préjudice de son neveu. Soit religion, soit générosité de la part d'Ishak, il la refusa, & ne voulut point violer le serment qu'il avoit fait. Les Arabes redoublerent leurs sollicitations, & l'assurerent que, quelque résolution qu'il prît, ils ne reconnoîtroient

jamais son neveu, pour leur souverain. Vaincu par leur importunité, ou plutôt ébloui par l'éclat du diadême, il condescendit enfin à leur volonté. Les commencemens de son régne furent marqués par la douceur & par la justice, & les peuples se flattoient d'être heureux sous un tel prince.

Ishak, l'année 875, bâtit une nouvelle isle qu'il nomma *Rifade*; elle étoit située dans l'endroit de l'Afrique, où l'air étoit le plus pur; & il y fixa son séjour. Hég. 262
Deux ans après, ce prince envoya une flotte en Sicile, sous la conduite d'Ahmed-ben-el-Aghleb, son parent. Les troupes embarquées sur cette flotte, aborderent à Syracuse, ville opulente & fameuse par son commerce. La place, après neuf mois de siége,

fut emportée d'aſſaut, & les habitans paſſés au fil de l'épée. Les Arabes la ſaccagerent & retournerent enſuite en Afrique, chargés des dépouilles d'une ville qui ſurpaſſoit en richeſſes toutes les villes de l'Orient.

La nation des Mévalis ſe ſouleva, dans le cours de la même année. La mort d'un de leurs chefs, qu'Ishak avoit fait périr, cauſa leur révolte. Ce prince marcha contre les rebelles, &, par ſa promptitude, déconcerta tous leurs projets : ils offrirent de rentrer dans leur devoir, à condition que le paſſé ſeroit oublié. Ishak feignit d'y conſentir; mais il étoit bien réſolu de les châtier, quand l'occaſion s'en préſenteroit : en effet, ayant eu le moyen, quelque tems après, de raſſembler mille des principaux

de cette nation dans la ville de Caïroan, il les fit tous arrêter: les plus coupables périrent par la main du bourreau, & les autres furent exilés en Sicile.

Ce prince, dans la crainte qu'il ne s'élevât de nouveaux troubles, voulut avoir auprès de sa personne un corps de troupes qui fussent prêtes à marcher au premier signal, & qui ne dependissent que de lui. Il fit acheter, dans cette vue, un grand nombre d'esclaves noirs, qu'il forma à l'exercice des armes, & qui devinrent d'excellens soldats.

La nouvelle milice, qu'il venoit d'établir, lui devint bientôt utile. Les Egyptiens lui déclarerent la guerre, & entrerent à main armée dans ses Etats. Ishak rassembla ses troupes, & les fit marcher sous la conduite d'Ahmed-ben-

Karib. Les deux armées s'étant rencontrées dans les plaines de Verdan, ſe livrerent un combat, dont le ſuccès fut long-tems douteux. Enfin la victoire ſe déclara en faveur des Egyptiens qui mirent le ſiége devant Tripoli. Le monarque Africain vint ſecourir cette ville en perſonne, à la tête de ſes eſclaves noirs, & força les Egyptiens à ſe retirer.

Une famine horrible ravagea Hég. 265. l'Afrique, l'année 878 ; le bled devint ſi rare, que la meſure en fut vendue juſqu'a huit piéces d'or. Ce fléau fit périr bien du monde ; & les malheureux Africains ſe virent réduits à chercher, dans les cadavres de leurs compatriotes, un ſoulagement à la faim qui les dévoroit.

Quelques eſclaves d'Ishak avoient conſpiré contre ſa vie ;

& contre celle de sa mere. Leur complot ayant été découvert, il leur fit expier, dans les tourmens, le crime qu'ils avoient voulu commettre. Ce prince avoit conçu depuis long-tems une haine violente contre les habitans de Belzémé, soit qu'ils fussent réellement coupables, ou qu'il eût formé quelques soupçons contre leur fidélité. Après avoir attiré, sous un prétexte spécieux, les principaux habitans de cette ville, dans celle de Risadé, il les fit tous massacrer. Un de ses ministres ayant eu le malheur d'encourir son indignation, eut le même sort avec toute sa famile. Ce prince, pour se rendre plus redoutable à ses sujets, augmenta le nombre de ses esclaves noirs, jusqu'à cent mille.

Mais ce prince éprouva bientôt que la crainte est un mauvais

moyen pour contenir les peuples. La plûpart des villes arborerent l'étendard de la révolte. Tunis, Alger, Sanfour, Ramondé prirent les armes. Ce soulevement général alarma Ishak, dans l'appréhension où il étoit que les rebelles ne vinssent l'assiéger dans Rifadé. Il en fit reparer, à la hâte, les fortifications, & y en ajoûta de nouvelles. Incertain s'il attendroit les ennemis, ou s'il marcheroit le premier contre eux, il consulta Ben-Umer, ancien général, dont l'habileté & la prudence lui étoient connues. Umer lui représenta que le succès de cette guerre dépendoit de la promptitude; que s'il étoit assez heureux pour combattre les rebelles avant leur réunion, il les déferoit aisément; mais qu'il étoit perdu sans ressource, si ceux-ci

le prévenoient. Ishak ſuivit le conſeil d'Umer ; mais ſoit que ce prince voulût punir ce général, ſi le ſuccès ne juſtifioit pas l'avis qu'il lui avoit donné, ſoit qu'il craignît quelque trahiſon de ſa part, il le fit mettre en priſon, avant que de marcher aux rebelles. Pour diviſer leurs forces, il détacha deux corps de troupes de ſon armée, qui aſſiégerent en même tems Tunis & Alger. Ces deux villes furent emportées d'aſſaut. Douze cens des principaux habitans furent chargés de chaînes, & furent envoyés à Ishak. Les autres villes intimidées rentrerent dans leur devoir ; & la tranquillité ſuccéda aux troubles qui venoient de s'élever.

Nous avons dit plus haut, que les Egyptiens avoient attaqué

Ishak. Ce prince méditoit, depuis long-tems, une vengeance que la rebellion de ses sujets l'avoit forcé de différer. Délivré de ces inquiétudes domestiques, il se mit à la tête de ses troupes, & résolut d'attaquer à son tour les Egyptiens. Tandis qu'il étoit en marche, les habitans de la ville de Bacoussa se révoltèrent. Ils osèrent même lui présenter la bataille dans une plaine bordée par le rivage de la mer. Le carnage fut si grand, que le sang, qui couloit de toutes parts, fit changer de couleur aux rivages. Ce prince cruel, après le combat, se fit amener les prisonniers, & voulut goûter le barbare plaisir de les tuer de sa propre main. Il en perça cinq cens avec sa lance, & la fatigue seule lui fit abandonner cet exer-

cice qui avoit tant de charmes pour lui. Les habitans de Ba-coussa exterminés, il marcha à Tripoli. Sa venue fut fatale au gouverneur de cette ville. Ishak le fit périr, quoique celui-ci n'eût d'autre crime que de s'être fait aimer du peuple par sa justice, & la douceur de son gouvernement. Une partie des soldats de ce prince, indignée de tant de cruautés, refusa de marcher. Cette désertion l'empêcha de porter la guerre en Egypte, & il se vit contraint de retourner à Refadé.

La haine publique, dont ce prince étoit l'objet, au lieu de changer son caractere, ne fit que le rendre plus atroce. De retour dans sa capitale, il s'abandonna à de nouvelles violences. Un jour qu'une de ses esclaves favorites lui présentoit de l'eau, pour se

laver les mains, elle laiſſa tomber la ſerviette. Le chef des eunuques ayant oſé reprendre cette eſclave de la faute qu'elle avoit commiſe, il n'en fallut pas davantage pour allumer la colere d'Ishak contre l'eunuque : il le fit auſſi-tôt maſſacrer avec trois cens autres eunuques qui étoient dans ſon ferrail. Ibn-Munki-el-Agleb, proche parent de ce tyran, & huit de ſes freres furent mis à mort, ſur un leger ſoupçon. Ses propres enfans n'échappoient pas aux fureurs de ce pere dénaturé : à peine voyoient-ils le jour qu'il les en privoit. La mere d'Ishak fut touchée de leur triſte ſort ; elle fit ſi bien, qu'elle enleva à ſon fils, & fit élever ſecrétement ſeize jeunes filles qui lui étoient nées de ſes concubines. Un jour que cette princeſſe

étoit à table avec lui, elle crut avoir trouvé l'inſtant favorable de lui annoncer l'innocente ſupercherie qu'elle lui avoit faite, & de lui préſenter ſes filles. Ishak feignit d'être attendri, & témoigna l'empreſſement le plus vif de les voir : elles parurent devant lui, & il les careſſa beaucoup en préſence de ſa mere ; mais à peine fut-elle ſortie, qu'il ordonna à un de ſes eunuques de lui apporter les têtes de ces infortunées princeſſes. L'eunuque, quoiqu'accoutumé à verſer le ſang, ne put entendre cet arrêt, ſans frémir, & il voulut demander grace pour elles ; mais le tyran le menaça de le faire périr lui-même, s'il balançoit davantage : l'eunuque forcé d'obéir, ne put s'empêcher de verſer des larmes, en faiſant cette horrible exécution.

Les pages de ce prince devinrent ensuite l'objet de sa cruauté, & il en fit périr cent soixante, par différens tourmens. Ses esclaves & ses concubines éprouverent un pareil sort ; sur le moindre soupçon, elles étoient condamnées à mourir. Les unes étoient écorchées vives ; les autres étoient consumées au milieu des flammes ; plusieurs étoient enfermées entre quatre murailles bâties au tour de leur corps, de maniere qu'elles n'avoient que la tête de libre, & périssoient ainsi après avoir lutté plusieurs jours contre la faim. Les plus heureuses étoient celles dont le fer terminoit la vie. Enfin Ishak ne cessa d'être cruel, que quand il fut seul dans l'intérieur de son serrail. Il alla un jour voir sa mére : cette princesse qui aimoit

son fils, malgré l'atrocité de son caractère, lui dit qu'elle avoit deux esclaves d'une beauté parfaite, qu'elle lui en feroit présent, si elle ne craignoit ses fureurs ordinaires. Ishak tâcha de la rassurer, & fit mille sermens de les traiter avec douceur. Cette princesse se laisse toucher, & fait paroître les deux esclaves. Elle leur ordonne de jouer du luth, & d'accorder leurs voix avec cet instrument; elles obéissent avec une grace infinie. Ishak paroît enchanté de leur beauté & de leurs talens. Il remercie sa mere, renouvelle la promesse qu'il venoit de lui faire, & sort, en même tems, suivi des deux esclaves. Un instant après, un eunuque paroît devant la princesse, & lui offre un plat d'argent couvert d'un linge. Elle s'imagine que son fils,

par reconnoiſſance, lui envoie quelque préſent. Elle découvre avec empreſſement le plat; mais de quelle horreur n'eſt-elle pas ſaiſi, en voyant les têtes des deux infortunées eſclaves qu'elle venoit de donner à ſon fils. A ce ſanglant ſpectacle, ſes eſprits l'abandonnent; elle tombe évanouie & reſte plus d'une heure dans cet état. Elle ne revient à elle, que pour accabler de malédictions ce fils barbare. Elle ſe reproche d'avoir donné le jour à un tel monſtre. Une maladie violente fut enfin le terme des cruautés & de la vie d'Ishak.

Aboul-Abbas-Abdoullah ſon fils, lui ſuccéda. Ce prince, pour ne donner aucun ſoupçon à un pere ombrageux, avoit vécu juſqu'alors dans la retraite, & éloigné de la cour; ſon caractere

étoit bien différent de celui d'Isbak. Doux, humain, équitable, il donnoit audience lui-même à ses sujets, écoutoit leur plaintes, & leur rendoit la justice la plus exacte. L'on vit renaître par ses soins l'ordre, l'abondance & la sécurité publique. Il supprima les impositions injustes, & diminua les autres. Les peuples commençoient à respirer, & faisoient des vœux pour la durée d'un régne si heureux, lorsqu'un fils dénaturé osa attenter à la vie de ce monarque, & trancher des jours consacrés au bonheur public.

Ce parricide étoit Ziadétoullah: son pere, qui avoit conçu quelque soupçon de sa conduite, l'avoit fait emprisonner; trois eunuques, auxquels il avoit confié la garde de ce prince, se laisserent corrompre par Ziadétoul-

lah, & lui promirent d'égorger Aboul-Abbas, durant son sommeil. Ils exécuterent leur promesse ; & après avoir trempé leurs mains dans le sang de leur souverain, ils volérent à la prison où étoit renfermé Ziadétoullah, & briserent ses chaînes. Les trois eunuques, qui s'attendoient à des récompenses magnifiques, reçurent celle que méritoit leur trahison. Le prince, pour ensevelir dans un éternel silence le crime horrible dont il étoit auteur, les fit périr, & parut le vengeur d'un pére dont il étoit le meurtrier. Le *frátricide* suivit de près le *parricide*, & son frere fut sacrifié à la sûreté de ce tyran.

Obéidoullah, surnommé *Mohtesseb-Billah*, s'étoit révolté, & étoit à la tête d'un parti qui de-

venoit, de jour en jour, plus redoutable. Ziadétoullah qui craignoit d'être assiégé dans Rifadé, sa capitale, l'abandonna, pour s'enfermer dans Tunis. Une conduite si lâche, & qui marquoit tant de timidité, ne fit qu'accroître la hardiesse des rebelles, & diminuer le courage de ses propres troupes. Il en fit bientôt la triste expérience : à peine parurent-elles en présence de l'ennemi, qu'elles lui céderent, par une retraite précipitée, une victoire facile. Plusieurs villes ouvrirent leurs portes au vainqueur, & les autres furent emportées d'assaut. Les tribus Arabes s'empressoient de se soumettre à Obéidoullah. Ziadétoullah fit un nouvel effort, & leva une seconde armée, dont il donna le commandement à Ibrahim-ben-el-

Aghleb. La défaite de cette armée fut l'époque de la chute de ce prince & de sa famille.

Dès qu'il eut appris que les troupes, sur lesquelles il fondoit sa derniere espérance, avoient été battues, il perdit entiérement courage, & prit la résolution de quitter l'Afrique. En vain son premier ministre lui représenta qu'il alloit se couvrir de honte, en abandonnant lâchement un royaume fondé par la valeur de ses ancêtres; qu'il pouvoit encore tenter le sort des armes; qu'à force d'argent, il ne lui seroit pas impossible de former un nouveau corps d'armée; qu'enfin il lui seroit plus glorieux de s'ensevelir sous les débris du trône, que de le céder à un rebelle. Toutes ces raisons ne purent l'ébranler: il prit avec lui

ſes effets les plus précieux, & choiſit, ſur le nombre de ſes domeſtiques, mille eſclaves & mille eunuques, & remit à chacun deux mille piéces d'or. Il abandonna enſuite ſes Etats, ſuivi de ſes concubines & de ſes enfans. Ibrahim-ben-el-Aghleb, ſon parent, le joignit avec ce qui lui reſtoit encore de troupes. Ce général voyant la lâcheté de Ziadétoullah, avoit tenté de s'emparer de la couronne; mais ſon projet n'ayant point réuſſi, & ſe voyant pourſuivi par Obéidoullah, il ſe réfugia à Tripoli, où le roi étoit déjà arrivé. J.C. 908. Hég. 296.

Ibn-Eddai, ce miniſtre zélé qui avoit donné des conſeils ſi généreux, indigné contre Ziadétoullah de ce qu'il ne les avoit pas ſuivis, l'avoit quitté & s'étoit embarqué pour la Sicile; mais

poussé par les vents contraires, son malheur le fit aborder à Tripoli. Ses ennemis lui firent un crime de s'être retiré en Sicile. On fit entendre à ce prince, qu'Ibn-Eddai, par des intelligences criminelles avec Obéidoullah, avoit été la cause de sa ruine. Ziadétoullah, quoique convaincu de l'innocence de son ministre, fut assez foible pour le livrer à ses calomniateurs qui lui firent trancher la tête.

Ce prince, après avoir resté sept mois à Tripoli, se mit en marche pour l'Egypte. Les démarches d'Ibrahim son parent, qui, de concert avec Ben-Zénadé, général de ses armées, avoit voulu s'emparer du trône, ne lui étoient pas inconnues; la mort de l'un & de l'autre fut résolue; mais ils la prévinrent par leur fuite

en Egypte. Basi-el-Nouchisi gouvernoit alors cette province, au nom de Moctadir-Billah, dix-huitième Calife de la dynastie des Abbassides. Ces deux fugitifs peignirent Ziadétoullah aux yeux du gouverneur comme un prince dangereux, & capable d'exciter des troubles. Celui-ci, qui craignoit qu'on ne lui refusât l'entrée dans les Etats du Calife, écrivit à Basi-Nouchisi, pour détruire les mauvaises impressions que ses ennemis avoient données de son caractere, & lui demanda en même tems la permission de se rendre à Alexandrie. Le gouverneur, de crainte de déplaire au Calife, en refusant l'asyle à un prince malheureux, répondit à Ziadétoullah qu'il pouvoit entrer en Egypte. J.C. 909. Hég. 297.

Ce prince, après s'être reposé

huit jours à Alexandrie, se mit en marche pour Bagdad, résidence ordinaire des Califes d'Orient. Pendant la route, ses esclaves se souleverent. Un des principaux, auquel il avoit confié cent mille piéces d'or, prit la fuite & se refugia auprès de Basi-Nouchisi. Ziadétoullah porta ses plaintes à Moctadir, qui obligea de rendre l'esclave & l'or. Mais le Calife, en même tems, refusa à Ziadétoullah la permission qu'il lui avoit demandée, de venir à Bagdad, & lui ordonna de rester à Edesse. Celui-ci se livra, dans cette ville, à toutes sortes d'excès, & dissipa, dans des plaisirs honteux & faciles ; les richesses qu'il avoit apportées d'Afrique. Bientôt, pour subvenir à ses folles dépenses, il fut obligé de vendre ses chevaux & ses chameaux.

Quelque

Quelque tems après, le Calife écrivit à ce prince de retourner en Egypte. Le vice-roi de cette province avoit ordre de le rétablir, à main armée, dans ses Etats. Ziadétoullah, au lieu de prendre part aux mouvemens qui se faisoient en sa faveur, sembloit avoir oublié qu'il fût né sur le trône, & ne songeoit qu'à inventer de nouveaux plaisirs. Une conduite si indigne lui attira le mépris général. Ce fils dénaturé avoit armé d'un fer parricide les mains des assassins, pour ôter la vie à son pere. Le poison, par une juste punition du ciel, termina la sienne. Ses cheveux & sa barbe tomberent ; & il se vit bientôt réduit dans un état de langueur qui lui ôta toute espérance de prolonger ses jours. Il partit pour Ramla, ville de la

Musulmans annoncé dans l'Alcoran. Les Califes Abbassides, bien loin de convenir de cette origine, prouvoient par des témoignages authentiques, qu'Obéïdoullah descendoit d'un certain Abdallah-ben-Salem, Egyptien de nation. Pour l'intelligence de ce point d'histoire, il faut sçavoir qu'un grand nombre de Musulmans regardoient les Califes Ommiades, & même les Abbassides, quoique ces derniers fussent proches parens de Mahomet, comme des usurpateurs, & soutenoient qu'Ali étant le seul & immédiat héritier de Mahomet, le Califat appartenoit aux descendans d'Ali, préférablement à tout autre. Plu-

sa patrie, qui étoit l'Afrique, que les Arabes appellent l'Occident, pouvoient en imposer aux plus simples parmi ses compatriotes.

ſieurs Califes Abbaſſides perſuadés intimement de cette vérité, & ne pouvant ſe diſſimuler à eux-mêmes leur uſurpation, furent ſur le point d'abdiquer le Califat, pour le remettre aux deſcendans d'Ali, au préjudice de leurs propres enfans. Il y a encore aujourd'hui un grand nombre de Mahométans qui ſoutiennent que les deſcendans d'Ali doivent être les ſeuls légitimes chefs de la loi Muſulmane. Les Perſans ſur-tout ont embraſſé cette opinion; & elle eſt en partie cauſe de la haine qui regne entre cette nation & les Turcs qui ſoutiennent le ſentiment contraire.

Quoi qu'il en ſoit de l'origine de Mahadi, il n'en régna pas moins en Afrique, & ſes ſucceſſeurs non-ſeulement enleverent l'Egypte aux Califes Abbaſſides,

mais encore se firent proclamer Califes dans ce royaume, comme véritables descendans d'Ali, &, par conséquent, les seuls qui dussent prendre ce titre si auguste, parmi les Musulmans. Obéïdoullah, qui avoit cédé imprudemment la couronne, éprouva bientôt qu'une pareille démarche est toujours dangereuse. Son fils craignant qu'il n'eût dessein de remonter sur le trône, le fit empoisonner. Mahadi délivré de cette inquiétude, prit la resolution de s'emparer de tout ce qui avoit appartenu aux Califes dans l'Afrique. Il déclara la guerre à la dynastie des Edrissites qui étoient les maîtres des provinces de Mauritanie & de Numidie; mais avant de parler de cette revolution, il est à propos de faire connoître ce que c'étoit que ces

princes, autant que la briéveté des hiſtoriens Arabes, ſur cette dynaſtie, permettra de le faire.

Les Aglabites, dont nous venons de rapporter l'élévation & la chute, ne regnoient pas ſeuls dans l'Afrique; tandis qu'Ibrahim-ben-el-Aghleb, leur fondateur, enlevoit aux Califes d'Orient tous les pays qui s'étendent depuis l'Egypte juſqu'à Tunis, les Edriſſites s'emparoient de Ceuta, Fez, Tanger, & de tout ce qui dépendoit des provinces de Mauritanie. Le chef de cette dynaſtie ſe nommoit Edris-ben-Edris, & deſcendoit véritablement d'Ali, & de Fatima fille de Mahomet. Les Califes Abbaſſides, quoique proches parens des Alides, étoient les ennemis mortels de cette maiſon, à cauſe des prétentions qu'elle avoit ſur

le Califat. Edris, pour éviter les perſécutions du Calife Aroun-Errechid, s'étoit refugié en Egypte; mais à peine y fut-il arrivé, qu'il penſa tomber entre les mains du gouverneur de cette province. Manſour, directeur des postes d'Egypte, facilita ſon évaſion, en lui fourniſſant des chevaux, avec leſquels il s'enfuit à Tanger. Les Berbers des environs embraſſerent le parti d'Edris; & bientôt il ſe vit à la tête d'un corps nombreux de troupes, avec lequel il s'empara de Tameſna, Tadlil, Chalet & Tréméſen. Les habitans de cette derniere ville le proclamerent auſſi-tôt Calife; & il ſe vit poſſeſſeur, en fort peu de tems, d'un Etat aſſez vaſte. Rien ne peut exprimer le dépit d'Aroun-Erréchid, lorſqu'il apprit qu'Edris, non ſeulement avoit

échappé à sa poursuite, mais qu'il osoit prendre le titre de Calife.

Le directeur des postes, qui avoit favorisé la fuite d'Edris, fut la premiere victime qu'Aroun immola à son ressentiment. Il auroit bien voulu étendre sa vengeance sur Edris lui-même; mais l'éloignement de l'Afrique, & la difficulté d'y faire passer une armée, étoient des obstacles qu'il ne pouvoit surmonter. Aroun, désespérant de faire périr son ennemi, à force ouverte, resolut de s'en défaire par le poison. Seuléïman-Chemmah, médecin du Calife, se chargea de cette commission odieuse. Il partit pour l'Afrique, & parut à la cour d'Edris comme un fugitif & un proscrit. Il dit à ce prince, qu'il avoit échappé, avec peine, aux fureurs du Calife qui avoit voulu le

faire périr injuſtement. Edris, incapable de diſſimulation, n'en ſoupçonnoit point dans les autres. Pour conſoler le perfide médecin d'une diſgrace qu'il croyoit véritable, il le combla de bienfaits, & lui donna même toute ſa confiance. Edris l'ayant conſulté un jour ſur un mal de dent, dont il étoit tourmenté, Seuléïman lui donna un opiat empoiſonné, & diſparut auſſi-tôt. Le poiſon étoit ſi ſubtil, qu'Edris, après l'avoir appliqué ſur ſa dent, expira ſur le champ, dans des tourmens incroyables. Les principaux officiers de ce prince ne douterent point d'où partoit le coup, & firent courir après le medécin, qui fut pris & condamné au ſupplice, que méritoit un attentat auſſi énorme.

Edris en mourant ne laiſſa d'au-

tre enfant que celui que portoit dans ses flancs une de ses esclaves. Ses sujets voulurent attendre qu'il vît le jour, afin de le mettre sur le trône, si c'étoit un prince. L'esclave ne tarda pas à combler leurs vœux. Rachid qui gouvernoit l'Etat, pendant l'interregne, prit l'enfant dans ses bras, & le montra au peuple qui le proclama Calife, & lui donna le nom d'Edris. A l'âge de douze ans, il fut de nouveau reconnu pour souverain, & commença à gouverner par lui-même. Ce prince à une figure avantageuse, qui étoit encore relevée par les graces de la jeunesse, joignoit toutes les qualités qui font les grands rois. Courageux, libéral, éloquent, & rempli de douceur & d'humanité, il faisoit les délices de ses sujets, dont il étoit adoré. Il aggrandit

ses Etats par de nouvelles conquêtes, & réduisit à son obéissance six cens tribus d'Arabes. La ville de Vélili étant trop petite pour la cour de ce prince, il en
Hég. 172. fit bâtir une nouvelle, l'an 788, à laquelle il donna le nom de Fez, & y établit sa résidence. Il avoit conçu le projet d'enlever l'Espagne aux Califes Ommiades, lorsque la mort le surprit, à l'âge de trente-deux ans.

Muhammed fils aîné de ce prince, lui succeda, & partagea ses Etats avec ses freres, suivant les dernieres dispositions de son pere. Mais l'ambition lui mit bientôt les armes à la main; & il les dépouilla, sous différens prétextes, des pays où ils commandoient. Il eut pour successeur Ali son fils aîné. L'histoire ne dit rien de ce prince, sinon qu'il

régna treize ans, & qu'Iaiah son frere, monta sur le trône après lui. Celui-ci fut un grand prince qui fit des conquêtes importantes: il décora aussi la ville de Fez, de bains superbes; & sa fille, qui étoit fort riche, fit bâtir une mosquée qui surpassoit toutes les autres en magnificence. Son fils & son successeur, nommé Iaiah, fut un prince méchant & cruel: ses sujets lassés de ses vexations se révolterent, & il perdit la vie en combattant contre les rebelles. Les grands du royaume, & les peuples qui craignoient que le fils de ce prince n'entreprît un jour de venger la mort de son pere, ne voulurent point le reconnoître pour leur souverain, & mirent sur le trône un de ses parens, nommé Umer, fils d'Edris. Celui-ci justifia, par ses

grandes qualités le choix que l'on avoit fait de sa personne, & rendit ses sujets heureux. Iaiah son fils, qui lui succéda, marcha d'abord sur les traces de son pere ; & il l'auroit même surpassé, si le goût, qu'il avoit pour les sciences, ne lui eût fait négliger les affaires de l'Etat. On le voyoit continuellement entouré de théologiens Musulmans, d'astronomes, de poëtes & de sçavans de toute espece. Il passoit les jours entiers avec eux ; & la cour de ce prince étoit devenue une académie. Sa trop grande application à l'étude, lui devint funeste, & lui fit perdre la couronne qui lui fut enlevée par un de ses neveux. L'usurpateur ne jouit pas long-tems du trône ; Mahadi,
Heg. 296. l'an 908, s'empara de tous ses Etats, & le fit périr avec tous

les Edriffites qui purent tomber entre ses mains.

Des conquêtes aussi rapides auroient satisfait un homme moins ambitieux que Mahadi. Non-seulement il avoit franchi l'espace immense qui est entre l'état de sujet & le trône, pour s'y placer ; mais encore, par la destruction des Aglabites & des Edrissites, il avoit réuni dans sa personne tous les Etats que les Califes avoient autrefois possédés en Afrique. Ces premiers succès ne firent qu'allumer son ambition, & l'engagerent à tenter la conquête de l'Egypte. Trois années furent employées à faire les préparatifs d'une expédition aussi importante; enfin, l'année 912, il fit avancer Hég. 300. trois armées qui entrerent, en même tems, en Egypte. Le Calife Moctarder, qui régnoit pour lors

à Bagdad, avoit pénétré le dessein de Mahadi, & n'avoit rien oublié pour le faire échouer. Les généraux de ce Calife défirent les troupes de Mahadi, en trois différentes occasions, & les forcerent de retourner en Afrique: ce mauvais succès, loin d'abbatre ce prince, ne fit qu'enflammer son courage; il leva une nouvelle armée, & mit le siége devant Alexandrie: la ville, après une longue résistance, fut emportée d'assaut. Mahadi se contenta de la prise de cette place, soit qu'il jugeât impossible de s'emparer de l'Egypte, ou qu'il remît cette conquête à un autre tems. La guerre fit place à des occupations plus tranquilles, &, en même tems, plus utiles aux peuples. Mahadi voulut ajoûter au titre de conquérant celui de fondateur d'une

ville qui portât son nom. Méhédié fut bâtie sur les ruines de l'ancienne Aphrodisium. Ce prince, qui la destinoit à être le siége de son empire, voulut qu'elle l'emportât sur toutes les villes de l'Afrique, tant par ses fortifications, que par la magnificence de ses bâtimens. Mahadi régna paisiblement jusqu'à sa mort, qui arriva l'année 933 : il étoit âgé Hég. 321.
de soixante & trois ans ; il en avoit passé vingt-six sur le trône.

Ahmed-ben-Muhammed, surnommé *Caïm-Biemlillah* son fils & son successeur, fut moins heureux que son pere. Abou-Jézid, premier ministre de Caïm, s'étant révolté contre lui, & ayant formé un gros parti, l'obligea de se renfermer dans Méhédié. Les rebelles vinrent l'y assiéger ; & il se-

roit peut-être tombé entre leurs mains, sans sa mort, qui arriva
Hég.334. l'année 945. Ismaël-Abou-Thaër, surnommé *Almansor-Billah*, son fils, marcha contre les révoltés, & tailla leur armée en piéces. Ce prince, dont le régne ne dura que sept ans, bâtit la ville de Mansouriah en Afrique. Les historiens rapportent que personne n'excelloit, comme lui, dans le talent de la parole, & que sans aucune préparation il faisoit souvent, en public, de très-beaux discours, dans lesquels il joignoit à la force, & à la solidité du raisonnement, toutes les graces de l'éloquence.

Abou-Tammim-Maad, surnommé *Moëz-Ledinillah*, succéda
g.341. à son pere, l'année 952. Ce monarque, la dix-septième année de son régne; c'est-à-dire l'année
g.358. 968, entreprit la conquête de

l'Egypte, que Mahadi son aïeul avoit tentée en vain. Giaohar, Grec de naissance & affranchi de Mansor-Billah, qui, de simple soldat, étoit parvenu au premier grade de la milice, fut chargé de cette importante expédition. Les Egyptiens n'ayant aucune force à lui opposer, il s'empara facilement de ce royaume. La capitale, que l'on nommoit pour lors *Masr* ou *Fostat*, lui ouvrit ses portes. Djiaohour bâtit une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de *Cahérah* ou de *Victorieuse*. Moëz, après avoir régné vingt ans en Afrique, s'embarqua pour la Sardaigne qui faisoit alors partie de ses Etats, & y séjourna près d'un an, pour donner le tems à Giaohar d'achever la ville qu'il avoit commencé de bâtir. Il partit enfin de cette isle, l'an-

Hég.362. née 972, & aborda à Alexandrie. Djiahoar alla à sa rencontre, suivi d'une partie de l'armée. Moëz ne tarda pas à se mettre en marche pour le Caire (a), où il fut reçu aux acclamations de ses nouveaux sujets. Al-Cahérah ou le Caire, depuis cet instant, devint la capitale de l'Egypte ; prérogative, dont elle jouit encore aujourd'hui. Moëz devenu paisible possesseur de ce royaume, fit supprimer dans les prieres publiques le nom du Calife Abbasside-Mothi, qui étoit à Bagdad, pour y substituer le sien. Ce prince, en

(a) Ce nom fut donné à cette ville, parce que Djiaohar voulut que l'on en jettât les fondemens sous l'horoscope ou ascendant de Mars. Les astronomes Arabes donnent à cette planette l'épithete de *Caher*, qui signifie en langue Arabe, *vainqueur*; de sorte que cette ville fut nommée, *Al-Cahérah*, comme qui diroit la *Victorieuse*.

partant d'Afrique, avoit fait fondre tout ſon or & tout ſon argent en lingot, ou en maſſe, de la groſſeur d'une meule de moulin, dont chacune faiſoit la charge d'un chameau : il avoit tranſporté auſſi les corps de ſes ancêtres, auprès deſquels il vouloit être inhumé dans ſa nouvelle & magnifique ville du Caire. Comme la généalogie de ce prince, qui prétendoit deſcendre d'Ali, étoit fort conteſtée, l'on rapporte que ſe trouvant un jour à la tête de ſes troupes, un certain Thabethba demanda à ce Calife de quelle branche de la maiſon d'Ali il ſortoit ? Ce prince tira ſon ſabre du fourreau, & le faiſant briller à ſes yeux : Voilà, dit-il, mon origine & mes titres ; puis jettant à pleines mains des poignés d'or à

ses soldats ; voilà, ajoûta-t-il, tous mes parens.

Moëz (a), avant de quitter l'Afrique en céda la souveraineté à Jousef-ben-Zéïri-ben-Ménad, à condition qu'il lui en feroit hommage. Jousef-Zéïri devint par-là le chef d'une nouvelle dynastie, connue dans l'histoire, sous le

(a) Il n'est plus fait mention de la dynastie des Fathimites dans cette histoire, que par occasion, depuis que Moëz eut abandonné l'Afrique, pour prendre possession de l'Egypte. Il y eut onze princes de cette maison, qui régnerent successivement dans ce royaume. Adhed, le onzième & le dernier, fut dépouillé du Califat, l'an de J.C. 1200, & de l'hégire 597, par Saladin qui s'étoit rendu maître absolu de l'Egypte, & qui y retablit l'autorité de Mostadhi, trente-troisième Calife Abbasside, pour ce qui regarde les cérémonies du Musulmanisme. Le Calife Adhed étoit extrêmement malade, lors de cette fameuse révolution ; de sorte qu'il mourut, sans avoir connoissance de tout ce qui s'étoit fait contre lui.

nom des *Zéirites*. Le pere de Zéiri, qui avoit le même nom que son fils, étoit originaire de l'Arabie heureuse : un de ses aïeux avoit été obligé de quitter sa patrie, à cause d'une guerre civile qui s'y étoit élevée. Celui-ci incertain sur le choix d'une retraite, consulta un moine Chrétien qu'il rencontra dans les déserts. L'anachorete lui dit d'aller en Afrique ; qu'il y acquerroit de grandes richesses, & que ses descendans y régneroient un jour. Zéiri obéit à la voix d'un homme qu'il crut inspiré du ciel, & s'établit en Afrique, où il devint effectivement très-puissant. Un de ses petits-fils, qui fut le pere de Zéiri, avoit de grandes richesses, dont il consacroit une partie à assister les pauvres. Un pélerin de la Mecque ayant été dépouillé par les

voleurs, vint implorer le secours de Zéïri : il le reçut avec bonté ; & par sa générosité, il le mit en état de retourner dans sa patrie. Le pélerin pénétré de reconnoissance, lui annonça la naissance d'un fils qui régneroit un jour en Afrique. La prédiction commença à s'accomplir ; & il eut un fils qui fut nommé *Zéïri*, comme son pere. Cet enfant, dès l'âge de dix ans, donna des marques de la grandeur où il parvint depuis. Dans les jeux que faisoient entr'eux d'autres enfans ses compagnons, ils l'élisoient toujours pour général. Le fils de Zéïri livroit des combats, récompensoit ceux qui avoient montré du courage, & punissoit les lâches. Dès qu'il fut parvenu à un âge plus avancé, ce qui n'étoit qu'un jeu, devint une réalité. Il attacha à

ſes intérêts pluſieurs tribus Arabes, & commença à faire des incurſions de côté & d'autre. Le butin, qu'il faiſoit, étoit partagé entre ſes troupes, ſans qu'il ſe réſervât rien pour lui. Une conduite ſi généreuſe, & plus encore l'appas du butin qui a tant de charmes pour les Arabes, lui attirerent de nouveaux ſoldats; & chacun à l'envi venoit ſe ranger ſous ſes étendards.

Zéïr prit la réſolution de bâtir une ville qui ne dépendît que de lui, & où il pût ſe retirer, quand il ne feroit pas à la guerre. La premiere pierre en fut poſée, l'an 935, ſous le régne de Caïm-Biemrillah *le Fathimite*; ſoit crainte, ſoit ſentiment de généroſité pour Zéïr, ce prince lui envoya le plus fameux architecte qu'il eût. Bientôt la ville fut ache-

Hég. 3[illegible]

vée, & nommée *Aſchir*. Des moſquées, des bains & d'autres édifices publics décoroient cette ville, en même tems que des ſources d'un eau vive couloient au milieu, & y entretenoient la fraîcheur & la pureté. Zéir n'oublia rien, pour la rendre floriſſante. Les peuples des environs, charmés de la douceur de ſon gouvernement y accoururent en foule. L'agriculture, le commerce & l'induſtrie répandirent l'abondance dans Aſchir. Zéir, dans le deſſein de s'emparer d'Héradé, ville de la dépendance des rois Maures de Cordoue, ſe mit en campagne, & confia la garde d'Aſchir à Nakès-ben-Ménad, ſon frere. Le gouverneur d'Héradé, à la nouvelle de l'approche de l'armée ennemie, alla à la rencontre de celui qui la comman-

doit, & lui remit cette ville, à condition qu'il le mettroit à l'abri du ressentiment du roi de Cordoue.

Zéïri, dans la crainte que ses conquêtes n'inspirassent quelque défiance à Caïm-Biemrillah, cherchoit à captiver, par toutes sortes de voies, ses bonnes graces. Ayant appris que la famine affligeoit les Etats de ce prince, il fit partir aussi-tôt mille chameaux chargés de bled. Caïm, charmé de la générosité de Zéïri, lui envoya des chevaux superbement enharnachés, & de riches vêtemens.

La puissance de Zéïri, & la faveur, dont il jouissoit auprès de Caïm-Biemrillah, allumerent la jalousie la plus violente dans l'ame de Kémat-ben-Médin, chef d'une des principales tribus Ara-

bes. Il fit prendre les armes à sa tribu, & vint mettre le siége devant Aschir. Zéïri vole au secours de la place, & s'enferme dedans, avec un de ses enfans, nommé *Kétab*. Comme il connoissoit le courage de son fils, & qu'il trembloit pour sa vie, à cause de son extrême jeunesse, il lui défendit de sortir de la ville, & de marcher contre l'ennemi; mais rien ne put arrêter l'ardeur de Kétab. Il se dérobe d'auprès de son pere, & fait une sortie, à la tête des plus braves de la garnison. Il apperçoit de loin Kémat-ben-Médin qui animoit ses troupes au combat. Kétab consultant plutôt sa valeur que ses forces, écarte tout ce qui s'oppose à son passage, & atteint le général ennemi. Le coup, qu'il lui porte, est si violent, qu'il le

renverse mort de son cheval. Les assiégeans voyant leur général expirer, poussent un cri de douleur, & prennent la fuite. Kétab, après le combat, rentra en triomphe dans la ville.

Sair-ben-Iousouf; autre chef d'une tribu Arabe, crut être plus heureux que Kémat, & marcha contre Zéïri. Le fils de ce prince eut encore la gloire de terminer cette guerre par la défaite de Saïd. Mais bientôt Zéïri se vit attaqué par un ennemi d'autant plus redoutable, que c'étoit un des principaux seigneurs de l'Afrique. Il se nommoit *Giafer-ben-Ali*, & étoit gouverneur de la province du Zab. Les conquêtes de Zéïri l'allarmerent. Il résolut enfin d'éclater & de détruire une puissance qui menaçoit de tout envahir. Dans cette vue, il leva

un corps considérable de troupes, & se présenta devant Zénata. Les habitans, loin de lui opposer la moindre résistance, embrasserent son parti, & lui ouvrirent les portes de leur ville. Zéïri, à ces tristes nouvelles, vint présenter la bataille aux ennemis; mais la fortune, qui l'avoit accompagné jusqu'alors, l'abandonna; & dès le premier choc, ses troupes furent enfoncées. Lui-même fut renversé de cheval, & percé de coups. Ses soldats perdirent courage, & chercherent à se mettre en sûreté par une retraite précipitée. Ainsi périt Zéïri, après avoir jetté les fondemens de cette grandeur, où ses descendans parvinrent ensuite. Il laissa de ses différentes concubines plus de cent garçons, tous en état de monter à cheval, & de porter

les armes, & dont la plûpart l'avoient accompagné dans ses expéditions.

Iousef-Zéïri, son fils aîné, impatient de venger la mort d'un pere qu'il chérissoit, leva de nouvelles troupes. Ses premiers coups tomberent sur les habitans de Zénata : il les attaqua à diverses reprises ; & après en avoir fait périr un grand nombre, il se rendit enfin maître de leur ville, & chargea de chaînes leurs femmes & leurs enfans.

Moëz, qui régnoit alors en Afrique, ne put désapprouver le ressentiment d'Iousef-Zéïri. Ce prince, charmé de la valeur & du courage dont ce jeune homme avoit déjà donné des preuves dans plus d'une occasion, voulut l'en récompenser, en l'établissant gouverneur de tous les pays

dont Zéïri ſon pere s'étoit emparé. Ce monarque lui écrivit, en même tems, que ſa vengeance devoit être ſatisfaite ; qu'il ne devoit pas la pouſſer à l'excès, & laiſſer périr dans la miſere les femmes & les enfans des habitans de Zénata. Iouſef obéit aux ordres de Moëz, & remit en liberté tous les eſclaves qu'il avoit faits à la priſe de cette ville. Il alla enſuite à Méhédié, rendre ſes hommages à Moëz, qui lui fit l'accueil le plus favorable. Ce prince, pour apprendre à ſes ſujets combien il eſtimoit Iouſef, ſe dépouilla de ſon manteau royal, pour l'en revêtir, & ajoûta à ce préſent quarante chevaux richement encharnachés. Les courtiſans jaloux de la faveur d'Iouſef, n'oublierent rien pour le perdre dans l'eſprit du monarque ;

mais leur haine, bien loin de-nuire à celui qu'ils regardoient comme un rival odieux, ne fit qu'augmenter le crédit dont il jouiſſoit déjà. Moëz, quelques années après, lui donna une marque bien plus éclatante, & bien plus ſolide de ſon amitié. Djiavhar, général de ſes armées, avoit fait, comme nous l'avons déjà dit, la conquête de l'Egypte. Ce prince qui avoit réſolu d'établir ſa cour dans la ville du Caïre, donna l'inveſtiture de ſes Etats d'Afrique à Iouſef, à condition de relever, lui & ſes deſcendans, des Califes de l'Egypte. Il ajoûta à cette faveur le don de tous ſes palais, avec les ameublemens magnifiques dont ils étoient ornés.

Iouſef, pour témoigner à Moëz ſa reconnoiſſance, l'accompagna

jusqu'en Sardaigne. Le monarque Egyptien, non-content d'avoir donné un royaume à Ioufef, voulut encore lui apprendre à le bien régir, & lui faire part de toutes les connoissances qu'il avoit sur le grand art de régner. Il lui recommanda sur-tout de ne point conférer le gouvernement des provinces à ses freres, dans la crainte qu'ils ne se servissent de l'autorité qu'on leur confieroit, pour engager les peuples à la révolte, & se rendre par-là indépendans. Ioufef, aussi-tôt après le départ de Moëz pour l'Egypte, quitta l'isle de Sardaigne, &
Hég. 362. aborda en Afrique, l'année 972.

Les commencemens du régne de ce prince furent agités par des troubles qu'exciterent les peuples de la province de Maugreb. Il ne voulut pas leur don-

ner le tems de ſe fortifier, & marcha contre eux. Les Maugrebins furent défaits dans pluſieurs rencontres. Le nouveau roi mit à feu & à ſang leur ville, & réduiſit en eſclavage leurs femmes & leurs enfans. La ſévérité, avec laquelle ce prince venoit de traiter les rebelles, effraya les habitans de Tréméſen, qui avoient trempé dans la révolte : ils s'empreſſerent de prévenir, par une prompte ſoumiſſion, le châtiment qu'ils méritoient, & ouvrirent les portes de leur ville à Iouſef. Ce prince voulut bien leur accorder la vie; mais il détruiſit Tréméſen, & en tranſporta les habitans à Aſchir. Ceux-ci, pour conſerver la mémoire de leur ancienne ville, en éleverent une nouvelle aux en-

virons d'Aſchir, & lui donnerent le nom de *Trémſen.*

Ces troubles étoient à peine appaiſés, qu'il s'en éleva d'autres. Un certain Halif-ben-Haïr s'empara d'un château très-fort. La priſe de cette place fut le ſignal d'une révolte. Les Berbers impatiens de toute domination, & avides de nouveauté, prirent les armes. Abdoullah, gouverneur de la province de Caïroan, fit part à Iouſef des troubles qui venoient de s'élever : il lui repréſenta qu'il falloit chaſſer les ſéditieux du château où ils s'étoient fortifiés ; que c'étoit le ſeul moyen d'éteindre le feu qui venoit de s'allumer. Iouſef ſuivit les conſeils de ce gouverneur fidele, & vint mettre le ſiége devant la place. Elle fut emportée

d'assaut le quatrieme jour, & sept mille habitans furent passés au fil de l'épée. Halif-ben-Haïr, le chef des révoltés, eut le bonheur d'échapper au carnage ; mais ceux-mêmes, chez lesquels il s'étoit refugié, le trahirent & le livrerent au roi, avec son fils, son frere & cinq de ses parens. Iousef, pour intimider les peuples, & leur ôter l'envie de se révolter, envoya ces chefs des rebelles à Abdoullah, & lui ordonna de les faire promener liés & garrotés sur des chameaux, par toute la ville de Caïroan, & de les faire périr ensuite par la main du bourreau : il choisit, parmi les autres prisonniers, quatre mille hommes des plus braves, & leur accorda la vie, en faveur de leur courage, & les incorpora dans ses troupes ; mais il eut bientôt

lieu de ſe repentir de cette clémence déplacée. Un de ces nouveaux ſoldats poignarda Ibrahim-ben-el-Bénid, oncle d'Iouſef. Ce prince regretta vivement Ibrahim qui avoit toute ſa confiance, & qui n'étoit pas moins propre pour le maniment des affaires, que pour la conduite des armées. La vengeance du roi fut proportionnée à ſon reſſentiment, & il l'étendit juſques ſur les quatre mille nouveaux enrôlés qu'il fit maſſacrer par ſes troupes.

Hég. 369. L'année 979, ce prince porta ſes armes du côté de Fez & de Séjelmaſe. Ces deux villes furent obligées d'ouvrir leurs portes, & il s'empara de tous les pays qui étoient ſous la domination des Califes Ommiades d'Eſpagne. Il ne reſtoit plus en Afrique à ces Califes, que la ville de Ceuta.

Ioufef auroit bien voulu s'en rendre maître : il alla même en perfonne reconnoître cette place ; mais après s'être convaincu que l'on ne pouvoit en former le fiége, que par mer, il fe vit obligé, faute de marine, de renoncer à cette entreprife. L'effort de fes armes alla tomber fur Bafra. Les habitans, avertis de fa marche, abandonnerent leur ville, & fe refugierent dans les déferts. Bafra, qui, fous le régne des Aglabites, étoit floriffante, fut détruite de fond en comble. Ioufef ne jouit pas long-tems du fruit de fes conquêtes ; une colique violente termina fa vie, l'an 983. Hég. 373.

Ce prince étoit extrêmement voluptueux : n'étant encore que fimple particulier, il avoit quatre cens femmes. Parvenu au trône, il en porta le nombre juf-

qu'à mille. L'hiſtorien Abou-Muhammed rapporte qu'il lui naquit dix-ſept enfans dans le même jour. Il eut pour ſucceſſeur Abil-Caſſem-Manſour. Ce prince étoit à Aſchir, lorſqu'il apprit la mort du roi ſon pere. Ce fut dans cette ville qu'il reçut les ſermens de fidélité des principaux habitans de Caïroan. Abil-Caſſem employa, dans la réçeption qu'il leur fit, ces manieres douces & populaires que les ſouverains ſçavent ſi bien mettre en uſage, quand ils veulent gagner les cœurs de leurs ſujets. Il leur diſtribua dix mille piéces d'or, en leur diſant que ſon äïeul & ſon pere avoient tout ſubjugué par la force des armes, mais que pour lui, c'étoit par les bienfaits qu'il vouloit gagner l'amour des peuples. Ce prince partit d'Aſchir, l'an-

née 984 : il ſe mit en marche Hég. 374.
pour Rifadé, où il reçut l'hommage des principaux ſeigneurs de l'Afrique. Il retourna enſuite dans la province de Maugreb, accompagné d'Abdoullah qu'il avoit nommé ſon premier miniſtre.

Les villes de Fez & de Sedjelmaſe avoient été forcées de ſe ſoumettre à Iouſef; elles ſecouerent le joug, dès qu'elles apprirent la mort de ce prince. Caſem envoya des troupes pour les réduire ; mais ſes ſoldats furent défaits, & ces deux villes conſerverent leur liberté.

Ce prince, quelque tems après, ordonna à Iouſef, gouverneur de la province de Caïroan, & fils d'Abdoullah, premier miniſtre, de lui bâtir un palais dans la ville de Caïroan. Dès que ce palais, qui coûta huit cens mille piéces

d'or, fut achevé, Casem le fit meubler superbement, & vint l'habiter avec toute sa cour. L'empire, qu'Abdoullah avoit sur l'esprit du roi, augmentoit de jour en jour. Ce prince foible suivoit les impressions de ce ministre; c'étoit lui qui disposoit de tout. Les dignités de l'Etat devenoient le partage de ses parens & de ses créatures: ce ministre avoit aussi le maniment des finances, & on le soupçonnoit de s'en approprier une grande partie; soupçon que ses richesses immenses sembloient justifier. Les parens du souverain, & les principaux seigneurs ne se virent pas, sans ressentiment, éloignés des affaires, & privés des dignités qu'ils croyoient dûes à leur naissance ou à leurs services. Ils conspirerent contre le ministre qu'ils regar-

doient comme l'auteur de tous leurs maux, & n'oublierent rien pour le perdre dans l'esprit du roi. Pour y parvenir, ils lui représenterent qu'Abdoullah ne se servoit de l'autorité souveraine, dont il étoit le dépositaire, que pour amasser des richesses & se faire des créatures; que cet ambitieux songeoit peut-être à lui arracher la couronne, pour la mettre sur sa tête: enfin ils intimiderent si bien Casem, qu'il prit la résolution de le faire périr. L'exécution fut remise au premier jour que ce prince devoit aller à la promenade.

Abdoullah, qui ignoroit ce qui se tramoit contre lui, ne manqua pas d'accompagner le roi; du plus loin que ce ministre apperçut le jardin où Casem avoit coutume de se reposer, il descendit de

cheval, & s'avança pour prendre l'étrier du roi, & lui aider à mettre pied à terre : ce prince saisit cet instant, pour le percer d'un coup de lance. Abdoullah détourne le fer avec son bras, & veut se justifier ; mais il n'en a pas le tems, & il tombe percé d'un second coup que lui porte le frere du roi : les autres conjurés se jettent aussi-tôt sur lui, & chacun, en le frappant, veut assouvir la haine qu'il lui porte. Son fils, qui de loin voit cet horrible spectacle, accourt avec précipitation ; & prosterné aux genoux du roi, il le conjure d'accorder la vie à son pere ; mais ce prince, encore tout transporté de colere, le perce d'un coup de lance, & il tombe mort sur le corps de son pere qui rendoit les derniers soupirs.

Ce premier excès de cruauté fut ſuivi d'un ſecond, qui ſurpaſſe toutes les fureurs auxquelles, non pas les peuples les plus barbares, mais les monſtres même les plus féroces, ont coutume de ſe livrer. Un certain Aboul-Fehm, natif de la province de Khoraſan, étoit venu s'établir en Afrique, l'année 986. C'étoit un homme inquiet, avide de commandement, & dévoré d'ambition. Avant de paſſer en Afrique, il avoit paru à la cour du Calife d'Egypte, &, par ſes intrigues, en avoit obtenu des lettres en ſa faveur pour Caſem. Ce prince, qui devoit l'élevation de ſa famille aux Califes Fathimites d'Egypte, voulut leur en témoigner ſa reconnoiſſance, par l'accueil qu'il fit à Aboul-Fehm. Caſem le combla de préſens, & lui donna le gou- Hég. 376

vernement de la province de Kénamé.

Le Khorasanien en eut à peine pris possession, qu'il songea à se rendre indépendant. Fier de la protection de l'Egypte, il se crut à l'abri du ressentiment de Casem : il leva des troupes, fit battre la monnoie en son nom, & affecta tous les airs de souverain. Casem indigné de son ingratitude, résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Après avoir rassemblé son armée, il marcha contre lui, & mit à feu & à sang toutes les villes qui avoient embrassé le parti du rebelle. Aboul-Fehm, malgré l'inégalité de ses forces, osa présenter la bataille. Ses troupes furent défaites, & lui-même obligé de se cacher dans une caverne ; mais, pour son malheur, il fut découvert & conduit

à Casem. La fureur du roi redouble à la vue de son ennemi : il ne peut plus la contenir ; il lui porte plusieurs coups qui l'abbatent à ses pieds. Voyant Aboul-Fehm prêt à rendre le dernier soupir, ce prince lui ouvre le ventre, en arrache le cœur encore palpitant, & le mange. Les esclaves de Casem, à l'exemple de leur maître, découpent le cadavre du malheureux Khorasanien, & en dévorent les chairs toutes sanglantes.

Le monarque Africain avoit à sa cour deux envoyés du Calife d'Egypte, qui l'avoient accompagné dans cette expédition, & qui furent présens à cet horrible spectacle. De retour dans leur patrie, ils rapporterent à leur maître, qu'ils venoient d'un pays habité par des Barbares, qui ressem-

bloient plutôt à des bêtes feroces qu'à des hommes.

Hég.386. Cafem mourut, l'année 996, après un régne de douze ans deux mois & dix jours. Abou-Ménad-Badis, fon fils, lui fuccéda : à peine fut-il fur le trône, qu'il fit un voyage en Sardaigne qui dépendoit alors des rois d'Afrique. Ce fut dans cette isle qu'il reçut les hommages des principaux feigneurs de l'Afrique. Après y avoir fait un affez long féjour, il retourna dans fes Etats, où fa préfence étoit devenue néceffaire, pour arrêter les défordres que commettoient les Berbers. Ménade marcha contre les rebelles, qui eurent d'abord quelque avantage ; mais ce prince ayant remporté fur eux une victoire complette, la tranquillité fuccéda aux troubles qui s'étoient élevés.

Les

Les Fathimites d'Egypte avoient toujours conſervé une ombre d'autorité dans l'Afrique, dont ils avoient été autrefois les ſouverains. Le prince, qui montoit ſur le trône, recevoit de ces Califes l'inveſtiture de ſes Etats; elle conſiſtoit dans un habillement complet, & un ſabre que le monarque Egyptien envoyoit. Badis, de ſon vivant, voulut aſſocier ſon fils à la couronne : il fit part du deſſein où il étoit au Calife d'Egypte. Ce prince flatté d'un hommage qui ſembloit aſſurer les anciens droits qu'il avoit ſur l'Afrique, fit auſſi-tôt partir deux des principaux ſeigneurs de ſa cour. Le jour de l'inauguration du jeune prince, étant arrivé, les deux ambaſſadeurs le revêtirent des habits royaux, lui ceignirent le ſabre, & le proclamerent ſouve-

rain. Badis, depuis ce moment, voulut que ſon fils jouît de tous les honneurs attachés à la royauté, & lui donna une grande part dans le gouvernement.

Hamad, proche parent du roi, & qui avoit rendu des ſervices ſignalés à l'Etat, ne vit pas, ſans une ſecrette jalouſie, l'élévation du jeune prince: il ſe retira mécontent dans ſon gouvernement, & ſe mit à cabaler ſourdement. Ibrahim, oncle d'Hamad, entra dans la conſpiration. Badis, inſtruit de leurs deſſeins, les prévint & fit avancer ſon armée contre eux. Il y eut quelques eſcarmouches entre les troupes légeres des deux partis, dans leſquelles les rebelles eurent du déſavantage. Les deux armées n'étoient éloignées que de quelques lieues l'une de l'autre, lorſque le fils du roi mourut.

Ibrahim voulut profiter de cet événement, pour rentrer dans la faveur du roi, & y faire rentrer ſon neveu. Il écrivit à ce prince, que ſon fils, qui étoit la cauſe innocente de tous ces troubles, n'exiſtant plus, il devoit faire ceſſer ſon reſſentiment. Il lui rappella ſes anciens ſervices, ceux de ſon neveu, & finit par le conjurer de ne point le forcer à tirer l'épée contre lui; qu'il tâcheroit, ainſi que ſon neveu, de lui faire oublier le paſſé, par tout le zéle & la fidélité dont ils étoient capables.

Badis, malgré la mort de ſon fils, fut inflexible: il fit avancer ſon armée, qui étoit forte de trente mille cavaliers, dans le pays d'Achké; ſon approche remplit de terreur les rebelles: pluſieurs amis d'Hamad, & même quel-

ques-uns de ses parens, l'abandonnerent. Dans cette désertion presque générale, Hamad fut plus sensible à l'infidélité d'Hatef-el-Haïri, qu'à celle de tous les autres. Il étoit uni à Hamad, par les liens du sang; & celui-ci l'avoit désigné pour son successeur, en cas qu'il pût detrôner Badis. Hamad s'étant présenté devant Aschir, Hatef-el-Haïri, qui en étoit gouverneur, ne voulut point lui donner un asyle dans cette ville. Plusieurs autres places, qui tenoient pour les rebelles, ouvrirent leurs portes à l'armée royale, & prévinrent, par leur soumission, le châtiment dont elles étoient menacées. Les habitans de Mahmédié, qui avoient trempé dans la révolte, se rendirent au camp de Badis, & implorerent sa clémence. Ibrahim & Hamad, in-

dignés de leur défertion, firent égorger leurs femmes & leurs enfans, qui étoient reftés dans leur ville.

Badis, après avoir foumis prefque tout le pays, refolut de porter le dernier coup aux rebelles, & de les forcer au combat. La chofe n'étoit pas facile. Hamad avoit tâché, de réparer, par l'avantage du terrein, l'inégalité de fes forces : il avoit affis fon camp fur le bord d'un torrent rapide & profond, & il avoit derriere lui une montagne efcarpée; de maniere qu'on ne pouvoit l'attaquer, qu'en traverfant le torrent. Badis ne balança pas, & pouffa le premier fon cheval dans l'eau ; fes foldats fuivirent fon exemple ; & à peine arrivés à l'autre bord, ils attaquerent les lignes des rebelles : ceux-ci,

qui n'espéroient aucun quartier, firent des efforts incroyables pour repousser les assaillans; mais malgré toute leur résistance, ils furent enfoncés, & les retranchemens furent emportés. Hamad, voyant son camp forcé, égorgea de sa propre main ses femmes, de peur qu'elles ne tombassent au pouvoir du vainqueur; & suivi seulement de cinq cens cavaliers, il se sauva à toute bride dans sa forteresse de Medjilé.

Ibrahim fit une nouvelle tentative auprès du roi, pour l'appaiser; mais cette demarche n'eut aucun succès, & Hamad fut obligé de rester enfermé dans sa forteresse; mais il n'y languit pas longtems, Badis ayant été attaqué peu de tems après d'une maladie violente qui le mit au tombeau, à l'âge de trente & un an.

A peine ce prince eut-il expiré, que ſon premier eunuque fit part de cet événement à Habib-ben-Saïd, à Eïoub & à Hamamé. Ces trois gouverneurs de province étoient les premiers du royaume, par leurs richeſſes & par leur crédit. Ils s'unirent enſemble pour nommer un ſouverain qui, tenant la couronne de leurs mains, dépendît abſolument d'eux. Maaz, fils de Badis, quoique dans l'âge le plus tendre, leur parut d'un naturel trop vif & trop ardent pour ſe laiſſer gouverner, & ils préférerent Kéramé ſon oncle, prince d'un génie borné, & peu ſuſceptible d'ambition. Par cette élection, la mort du roi, qui juſqu'alors avoit été ſecrette, devint publique. Kéramé voulut ſe faire reconnoître par l'armée. Il écri-

vit auſſi à tous les gouverneurs de province, pour leur faire part de ſon élévation. La plûpart, qui devoient leur fortune au feu roi, ne virent pas, ſans chagrin, mettre ſur la tête d'un autre une couronne qui appartenoit au fils de leur bienfaiteur : ils ne voulurent point reçonnoître Kéramé pour leur ſouverain, & proclamerent Maaz fils de Badis. Les ſoldats embraſſerent l'un ou l'autre parti, chacun ſelon ſes vues particulieres, & qu'il étoit guidé par la paſſion ou l'intérêt. Tout étoit dans cette agitation qui précede une guerre civile, lorſque Kéramé renonça de lui-même au trône : on lui donna, pour le conſoler du ſacrifice qu'il faiſoit, des armes, des étoffes & cent mille piéces d'or ; foible dédommagement pour une couronne.

Maaz étoit à Méhédié, lorſque la nouvelle de la mort de ſon pere y parvint. Manſour-ben-Rachik, gouverneur de la ville de Caïroan, ſe préſenta devant la reine mere du jeune prince, ſuivi des principaux habitans de ſa province & de celle de Sahmadjé; après avoir témoigné à cette princeſſe, combien ils étoient touchés de la mort du roi ſon époux, ils jurerent à Maaz une fidélité inviolable.

L'armée retourna enſuite à Méhedié, pour accompagner le cercueil du feu roi : il étoit couvert d'un voile noir ; les tambours, les trompettes & les autres inſtrumens militaires étoient également couverts d'une étoffe noire, &, par des airs lugubres, ſembloient exprimer la douleur générale. Le jeune prince alla au-

devant de la pompe funebre. Habib-ben-Saïd étoit à ses côtés, & lui nommoit les officiers de l'armée, à mesure qu'elle défiloit. Maaz saluoit les uns, disoit quelque chose de gracieux aux autres, & sçut si bien faire par ses manières affables, qu'il gagna tous les cœurs. Après avoir rendu les derniers devoirs à son pere, il partit de Méhédié, resta quelque tems dans la ville de Caïroan, & fixa son séjour à Mansourié.

Tandis que ce prince étoit à Caïroan, ses ministres résolurent la perte de tous ceux qui passoient pour hérétiques (*a*) dans

(*a*) La religion Musulmane est partagée en deux branches principales. La premiere, qui est la plus étendue & qui prend le titre de *sunni* ou d'*orthodoxe*, regarde Aboubekr, Omar & Osman, comme les légitimes successeurs de Mahomet. La seconde, au contraire, considere ces trois

ſes Etats. Maaz, encore trop jeune pour entendre ces diſputes de religion, ſe laiſſa aiſément prévenir contre eux. On lui fit entendre que les hérétiques, non-ſeulement refuſoient de reconnoître *Aboubekr*, *Omar* & *Oſman*, comme les vicaires de Mahomet, mais encore qu'ils faiſoient des imprécations contre ces trois Califes, qui étoient regardés par les Orthodoxes, comme les colomnes du Muſulmaniſme. On n'oublia rien pour les peindre ſous les couleurs les plus affreuſes, & pour les charger des crimes les plus atroces; le maſſacre général de

---

Califes comme des uſurpateurs, & ſoutient que le ſouverain *imamat*, dignité qui comprend toute l'autorité ſpirituelle & temporelle ſur les Muſulmans, appartient, de droit divin, à Ali gendre & couſin-germain de Mahomet, & à ſes deſcendans.

ces infortunés fut ordonné : les uns périrent par le fer, d'autres par le feu ; en vain ils crurent trouver dans les mosquées un asyle contre la fureur de leurs ennemis. Ils furent massacrés au pied même des autels qu'ils tenoient embrassés, sans distinction d'âge ni de sexe.

Maaz n'étoit pas encore circoncis ; un nombre infini d'enfans reçurent, en même tems que lui, ce signe du Musulmanisme. L'arrivée d'un ambassadeur du Calife d'Egypte augmenta encore la pompe de cette cérémonie. Le jeune prince fut ensuite revêtu des habits royaux, & ceignit le sabre que lui envoyoit le Calife Egyptien.

Ibrahim & Hamad avoient toujours les armes à la main, & persistoient dans la révolte qu'ils

avoient excitée ſous le régne précédent. Maaz marcha contre eux, l'année quatre cent huit : différens chefs de tribus Arabes, qui avoient embraſſé le parti des rebelles, intimidés à l'approche de l'armée royale, prirent le parti de la ſoumiſſion. Ibrahim feignit de vouloir ſuivre leur exemple, & demanda à entrer en négociation avec Eïoub, un des miniſtres du roi : celui-ci trompé par les aſſurances que lui donnoit Ibrahim, députa Hamamé & Djiouh ſes deux freres, pour traiter avec les rebelles; il leur donna pour adjoint Touzin ſon eſclave, dans lequel il avoit une entiere confiance. Les députés ne furent pas plutôt entrés dans la ville de Bugie, qu'Ibrahim les fit charger de chaînes & renfermer dans une priſon obſcure.

Touzin éprouva un ſort plus rigoureux, & Hamad lui fit trancher la tête. Cette nouvelle trahiſon irrita Maaz : il fit avancer ſon armée contre les rebelles, & leur préſenta la bataille. La victoire ſe déclara en ſa faveur, & Hamad ſe vit enfin forcé d'implorer la clémence du vainqueur, qui voulut bien lui pardonner, à condition qu'il donneroit ſon fils en ôtage.

Elkaïd-Méhémet, premier miniſtre, gouvernoit l'Afrique au nom de Maaz. Sept années d'une adminiſtration deſpotique lui avoient procuré des richeſſes immenſes : il oublia bientôt qu'il étoit né ſujet, & étala un faſte bien ſupérieur à celui de ſon ſouverain. Le jeune prince ſupportoit impatiemment le joug que lui avoit impoſé ce miniſtre ambi-

tieux : il ne pût s'empêcher de le témoigner devant quelques-uns de ses courtisans : ceux-ci profiterent des dispositions du monarque, pour perdre Elkaïd qui leur étoit devenu odieux par ses hauteurs. Ils animerent tellement ce prince contre lui, qu'il lui fit trancher la tète. Ses richesses, qui avoient fait tout son crime, furent confisquées. Elkaïd avoit des parens puissans : Abdoullah son frere, qui étoit gouverneur de Tripoli, résolut de venger sa mort. Les habitans de Kénata embrasserent son parti. Maaz envoya une armée contre le rebelle : il fit en même tems emprisonner tous ses parens, & les fit ensuite périr. Abdoullah lui-même fut pris J.C. 1022. dans un combat, & laissa la tête Hég. 413. sur un échafaud.

L'année suivante, Maaz vou-

lut faire la conquête de la pro-
J.C.1023 Hég.414. vince du Zab. Koura & Koun-doum furent prises ; & les Berbers, qui étoient dans ces places, furent passés au fil de l'épée. Ce
Hég.430. prince, l'année 1038, s'empara de l'isle de Djabé, & fit périr par le fer tous les habitans. L'année
Hég.432. 1040, fut fameuse par le siége du château d'Hamad. Maaz resta deux ans devant cette place, sans pouvoir s'en rendre maître.

Ce prince eut bientôt une guerre plus importante à soutenir. El-Mostansir, Calife d'Egypte, voulut faire revivre les droits de ses prédécesseurs sur l'Afrique, & prétendit que ce royaume avoit été démembré de celui d'Egypte. Il écrivit à Maaz de se demettre de la royauté. Celui-ci reçut, avec une surprise mêlée d'indignation, la lettre du Soudan. Il lui fit ré-

ponſe, que la couronne, qu'il portoit, lui avoit été tranſmiſe par ſes ancêtres ; qu'il n'avoit pas moins hérité de leur courage, que de leurs Etats, & qu'il ſçauroit en faire uſage contre ceux qui oſeroient l'attaquer.

La méſintelligence, qui régnoit entre ces deux princes, étoit fomentée par Muhammed-el Haſan, premier miniſtre du Soudan : il étoit irrité contre Moaz qui lui avoit refuſé, en lui écrivant, un titre qui ne lui étoit pas dû, & qu'il exigeoit par une vanité ridicule. Un ſujet auſſi leger fut la cauſe d'une guerre cruelle entre les deux nations, & fit verſer bien du ſang, de part & d'autre.

Les premieres hoſtilités commencerent, l'année 1050. Les Hég. 44[illegible]
Egyptiens entrerent dans la province du Mogreb, du côté de la

ville de Zénata. Charmés de la fertilité de ce pays-là, ils s'y établirent & fortifierent plusieurs places dont ils s'étoient emparés. Maaz négligea ces premieres hostilités, & ne fit aucune démarche pour chasser des hôtes aussi dangereux. Les Egyptiens, quatre ans après, ayant reçu de nouveaux renforts, s'emparerent de la ville de Tripoli. Maaz, allarmé des progrès qu'ils faisoient, se mit en campagne. Trente mille esclaves, qu'il avoit formés lui-même aux exercices des armes, l'accompagnerent cette campagne, outre ses troupes réglées.

J.C. 1054
Hég. 446.

Mounis, gouverneur de la province de Caïroan, représenta à ce prince, qu'il ne pourroit pas résister aux Egyptiens qui avoient une armée bien supérieure à la sienne, & qu'il devoit préférer

un accommodement, à une guerre, dont le ſuccès lui ſeroit inmanquablement funeſte : ſoit que ces conſeils fuſſent ſuſpects à Maaz, ou plutôt qu'il fût réſolu de tenter le ſort des armes, il ne voulut point adhérer à la propoſition de Mounis. Ce gouverneur irrité de voir ſes avis rejettés, paſſa du côté des ennemis, & devint l'ame de toutes leurs opérations.

Les Egyptiens vouloient d'abord ſe rendre maîtres de la province de Caïroan, qui étoit dans le centre du royaume ; Mounis les en détourna par un expédient aſſez ſingulier. Il fit apporter un grand tapis; & l'étendant par terre, il leur demanda ſi quelqu'un étoit aſſez habile pour s'aſſeoir au centre de ce tapis, ſans marcher auparavant ſur ſes extrémités : tous convinrent que la choſe étoit

impoſſible : il roula alors entiérement le tapis par les quatre coins ; & ſe mettant au milieu, il commença à en étendre un des coins ; puis déployant ſucceſſivement les trois autres coins, il ſe trouva aſſis au milieu du tapis, ſans avoir marché ſur les bords. Se tournant enſuite du côté des Egyptiens, il leur dit qu'ils devoient faire la même choſe pour la conquête de l'Afrique, & s'avancer pas à pas ; que quand ils seroient maîtres de toutes les autres provinces, la capitale tomberoit d'elle-même. Les principaux officiers de l'armée Egyptienne allerent trouver Maaz, & lui firent pluſieurs propoſitions exorbitantes. Ce prince, au lieu de faire arrêter ces officiers, ou même de les faire périr, comme le méritoit leur témerité, crut les

gagner, en leur faiſant un accueil gracieux. Cette foibleſſe, de la part de ce prince, ne ſervit qu'à les rendre plus audacieux : ils dévaſterent tout le pays, arracherent les bleds, couperent les arbres, commirent mille déſordres & mille cruautés. Jamais l'Afrique n'avoit été en proie à tant de maux & à tant de calamités.

Maaz prit enfin la réſolution de marcher contre les Egyptiens, & de leur préſenter la bataille. Ses troupes lâcherent pied, dès le commencement de l'action. Les trente mille eſclaves, qu'il avoit formés lui-même dans l'art militaire, ſoutinrent ſeuls le choc des ennemis ; & forcés enfin de céder au nombre, ils firent une retraite glorieuſe, ſans ſe laiſſer jamais enfoncer, ni perdre leur rang. Moaz voulut tenter de nou-

veau le ſort des armes, & attaqua bruſquement les Egyptiens dans leur camp, tandis qu'ils faiſoient la priere. Ceux-ci monterent auſſi-tôt à cheval, ſe mirent en ordre de bataille, & furent vainqueurs une ſeconde fois. Le général de leur armée profita de la conſternation des Africains, & s'avança du côté de Caïroan. Maaz, hors d'état de tenir la campagne, fut obligé de ſe renfermer dans Méhédié. Témim, fils aîné de ce prince, étoit alors gouverneur de cette ville : il alla à la rencontre de ſon pere, mit pied à terre, dès qu'il l'apperçut; & prenant l'étrier de ſon cheval, il le baiſa avec reſpect, & accompagna le roi à pied juſqu'au palais qu'il lui avoit fait préparer.

Les ennemis ne trouvant per-

ſonne qui oſât leur réſiſter, s'emparerent de Caïroan, & y laiſſerent de triſtes marques de leur fureur. Ils detournerent le cours de la riviere qui arroſoit cette ville, comblerent les ſources d'eau vive, détruiſirent les palais bâtis par les rois d'Afrique, & changerent en ſolitude les jardins agréables qui accompagnoient ces palais. Tant de revers accablerent enfin Maaz, & le mirent Hég. 453. au tombeau, l'année 1061. Témim, ſon fils aîné, lui ſuccéda.

Naſir, proche parent de Maaz, avoit profité des troubles publics, pour s'emparer de pluſieurs villes, & pour en former une principauté. Témim, au déſeſpoir de voir ſes Etats ainſi démembrés, eut recours à ſes ennemis mêmes, pour réduire Naſir : il engagea dans ſon parti la tribu

de Riahin. Les conditions du traité furent qu'il donneroit cent mille piéces d'or, dix mille boucliers, autant de lances, & un pareil nombre de ſabres d'acier des Indes, aux chefs de cette tribu, qui, de leur côté, s'engageoient de lui fournir dix mille hommes. Il faut ſçavoir, pour l'intelligence de ce fait, que deux tribus nombreuſes d'Arabes étoient paſſées d'Egypte en Afrique, & y avoient fixé leur ſéjour. L'une s'appelloit *Riahin*, & l'autre *Béni-Hillah*. Cette derniere tribu avoit embraſſé le parti de Naſir. Par ces différentes diſpoſitions, les deux tribus ſe voyoient dans la néceſſité de combattre l'une contre l'autre. Les chefs de la tribu de Riahin firent part à ceux de la tribu de Béni-Hilah du traité qu'ils venoient de conclure avec Témim,

mim, & leur repréſenterent qu'il étoit de l'intérêt des deux tribus d'entretenir la diviſion parmi les Africains; que Naſir, après avoir vaincu Témim, tourneroit ſes armes contre eux-mêmes, & les chaſſeroit des pays dont ils s'étoient emparé.

Les chefs des deux tribus convinrent entr'eux, que celle de Béni-Hilah, qui combattoit ſous les enſeignes de Naſir, prendroit la fuite dès le commencement de l'action, à condition qu'elle partageroit avec la tribu de Riahin le butin qui ſe feroit, & les cent mille piéces d'or. L'infortuné Naſir, qui ignoroit cette trahiſon, vint avec confiance préſenter la bataille à Témim: à peine les deux armées s'étoient ébranlées, que les Arabes de la tribu de Béni-Hilah prirent la

fuite, comme ils en étoient convenus, & mirent le désordre parmi les troupes de Nasir. Celui-ci voulut tenir ferme avec ce qui lui restoit de soldats fideles; mais après avoir combattu longtems, & avoir laissé vingt-quatre mille hommes sur le champ de bataille, il se vit enfin obligé de céder au nombre, & de se sauver lui dixième. Les deux tribus Egyptiennes firent un butin immense, qu'elles partagerent entr'elles. Les chefs présenterent à Témim les drapeaux & les tambours des vaincus, & garderent pour eux le reste des dépouilles. Témim, quoique triomphant, fut affligé d'une victoire remportée sur ses propres sujets, & qui augmentoit le pouvoir de ses ennemis: il ne put même s'empêcher de plaindre le sort de Nasir au-

quel il étoit uni par les liens du ſang.

Aboubekr, miniſtre de Naſir, exhorta ſon maître à profiter des diſpoſitions favorables de Témim, & à prévenir, par un prompt accommodement, ſa ruine totale. Naſir ſuivit le conſeil que lui donnoit ſon miniſtre, & même lui ordonna d'entamer la négociation avec le roi. Ce prince, que la révolte de Naſir empêchoit de tourner ſes armes contre les Egyptiens, ſaiſit avec joie, l'occaſion de la faire ceſſer, & de ſe délivrer par-là d'une guerre civile. Méhémed-el-Bagh fut choiſi pour traiter avec Naſir; c'étoit un homme ſouple, intrigant, & à qui une trahiſon ne coûtoit rien, pourvu qu'elle contribuât à ſon élévation.

A peine cet envoyé parut-il à

la cour de Nafir, qu'il oublia le fujet qui l'y amenoit, & les intérêts de fon prince, pour ne fonger qu'aux fiens propres. Il chercha à s'infinuer, par toute forte de voies, dans les bonnes graces de Nafir. Pour y réuffir, il lui propofa de faire bâtir une ville dans un endroit qu'il avoit remarqué : il l'affura que cette ville deviendroit l'abord de tous les vaiffeaux, & le centre du commerce de l'Afrique. Nafir fe tranfporta auffi-tôt fur le lieu qui lui avoit été indiqué; & ayant reconnu la bonté du port, il pofa les fondemens d'une nouvelle ville. L'envoyé, après avoir gagné la confiance de ce prince, par cette découverte, lui promit de s'attacher à fon fervice. Il comptoit devenir miniftre de Nafir, & remplacer Aboubekr qu'il avoit

ſçu lui rendre ſuſpect. Il partit enſuite pour Méhédié où étoit Témim, pour lui rendre compte du ſuccès de ſa négociation. Ce monarque, qui avoit été inſtruit par Aboubekr, de la trahiſon de ſon miniſtre, lui fit trancher la tête, dès qu'il parut devant lui. Naſir, irrité de la mort de Méhémet-Elbagh, ne voulut plus entendre parler d'accommodement, & les hoſtilités recommencerent entre ces deux princes. Témim, l'année 1065, mit le ſiége devant Tunis ; mais après avoir reſté plus d'un an devant cette place, ſans pouvoir s'en rendre maître, il conclut enfin la paix avec Naſir. Hég. 457.

L'année 1088, les Grecs ligués avec les Francs, équiperent une flotte de quatre cens voiles, aborderent à l'iſle de Kouſa en Afri- Hég. 481.

que, & y mirent tout à feu & à ſang. Ils s'emparerent enſuite de Zuvéïlé. Témim, qui n'avoit point une armée toute prête à leur oppoſer, leur offrit deux cens mille piéces d'or, à condition qu'ils rendroient cette ville, & qu'ils ſe retireroient : le traité fut conclu, & la flotte ennemie quitta les côtes de l'Afrique.

Hég. 494. Ce prince, l'année 1100, prit la ville de Sfax, & en fit raſer les fortifications ; ce furent ſes derniers exploits. Il mourut, Hég. 501. l'année 1107, à l'âge de ſoixante & dix-neuf ans : il en avoit régné près de quarante. Il laiſſa de ſes différentes concubines cent garçons, & ſoixante filles. Toutes les vertus, qui font les grands rois, ſe trouvoient réunies dans ſa perſonne. Il étoit courageux, libéral & juſte, &

pardonnoit aisément les injures. L'histoire nous a conservé un trait singulier de sa générosité. Ce prince avoit acheté fort cher une esclave, d'une grande beauté. Le patron de l'esclave, qui brûloit pour elle de la passion la plus forte, & que l'avidité seule du gain avoit déterminé à conclure ce marché, ne tarda pas à s'en repentir ; son désespoir augmentant de jour en jour avec son amour, son esprit enfin se troubla, & il tomba dans l'état le plus triste. Témim instruit de l'infortune de ce marchand, & de ce qui l'occasionnoit, lui renvoya l'esclave couverte de diamans & d'habits magnifiques. Le maître de la belle esclave courut au palais du prince, pour lui rendre les diamans & le prix de l'es-

clave ; mais Témim lui ordonna de remporter l'un & l'autre.

J.C. 1107 Hég. 501. Iaiah, son fils aîné, lui succéda. Ce prince fit, à son avénement à la couronne, des largesses aux troupes. La premiere année de son régne fut illustrée par la prise de Calbina ; place extrêmement forte, & qui avoit résisté à tous les efforts de Témim, son pere.

J.C. 1108 Hég. 502. L'année suivante fut funeste à trois alchymistes. Ils allerent trouver Iaiah, & l'assurerent qu'ils possédoient le grand œuvre. Ce prince, entraîné par l'espoir du gain, voulut les voir travailler sous ses yeux, & leur fit donner des fourneaux avec tout ce qui leur étoit nécessaire. Ils eurent beau souffler, ils ne purent parvenir à la transmutation des mé-

taux. Le roi irrité de ſe voir la dupe de ces impoſteurs, tira ſon poignard, & en perça un des alchymiſtes : ſes courtiſans ſe jetterent ſur les deux autres, & les maſſacrerent.

Iaiah mourut l'année 1115, Hég. 509. après un régne de huit ans & demi. Ce prince, qui étoit fort adonné à l'aſtrologie judiciaire, crut avoir découvert, par l'inſpection des aſtres, qu'un tel jour devoit lui être funeſte. Il ne ſortit point de ſon palais tout ce jour-là, & le paſſa en prieres. Le ſoir venu, il ſe flattoit d'avoir échappé au malheur, dont il étoit menacé. Dans l'excès de la joie où il étoit, il fit préparer un feſtin magnifique, où tous les grands furent invités ; mais à peine ce prince ſe fut mis à table, qu'il mourut ſubitement. Ali, ſon fils

aîné, étoit dans la ville de Sfax, lorſqu'il apprit ce triſte événement. Il partit auſſi-tôt pour Méhédié, où il reçut les hommages de ſes nouveaux ſujets.

Les habitans de l'iſle des Gerbes, après s'être rendus indépendans des rois d'Afrique, avoient établi entre eux une eſpece de république. Ces peuples, qui ne ſubſiſtoient que de pirateries, infeſtoient les mers par le grand nombre de leurs vaiſſeaux, & pilloient indifféremment le Muſulman & le Chrétien. Ali fit équiper une flotte qui donna la chaſſe à ces pirates, & détruiſit leurs armemens. Ce prince n'eut pas de moindres ſuccès, cette

J.C. 1116 même année ſur terre que ſur
Hég. 510. mer. Il mit le ſiége devant Tunis, dont les habitans s'étoient révoltés : ils furent obligés d'ouvrir

leurs portes au vainqueur, & d'implorer ſa clémence. Ali, après avoir fait périr les plus coupables, voulut bien faire grace aux autres. Les habitans de Sébat, qui commettoient mille brigandages, & qui pilloient les caravanes, furent traités avec encore plus de rigueur. Ils furent tous paſſés au fil de l'épée, & leur ville fut raſée.

Dans le même tems, Rafih leva l'étendard de la révolte. Il étoit gouverneur d'une des premieres provinces du royaume; ce qui lui avoit donné les moyens d'amaſſer des richeſſes immenſes: elles lui ſervirent à corrompre la fidélité des tribus Arabes. Ce chef de parti ſe voyant à la tête d'un corps de troupes aſſez nombreux, vint mettre le ſiége devant Méhédié. Ali raſſembla ſon

armée, marcha contre le rebelle, & le vainquit.

Ces mauvais fuccès ne découragerent point Rafih qui voulut tenter de nouveau le fort des armes. Il fut défait une feconde fois, & il fe vit obligé de fe refugier à Caïroan. Ali l'y pourfuivit & mit le fiége devant cette place qui avoit embraffé le parti des rebelles. Rafih, réduit aux dernieres extrémités, fut forcé de fe rendre & de fubir la loi que lui dicta le vainqueur.

J.C. 1121 Hég. 515. Le roi de Sicile envoya à Ali un ambaffadeur, pour renouveller les traités de paix, qui fubfiftoient entre les deux Etats: quelques difficultés, qui s'éleverent à ce fujet, brouillerent les deux rois. Le monarque Africain fit armer une flotte de dix vaiffeaux du premier rang, & de

trente du ſecond. Sa mort, qui arriva dans le même tems, empêcha le départ de cette flotte. Ce prince régna cinq ans quatre mois & treize jours. Il laiſſa la couronne à Haſan ſon fils, qui à peine entroit dans ſon troiſième luſtre. Sandal-el-Huſni, gouvernoit, au nom du jeune prince. La mort de ce miniſtre occaſionna des cabales parmi les grands. Abdoulaziz emporta enfin ſur ſes rivaux, & réunit toute l'autorité dans ſa perſonne.

Les Siciliens inſtruits des troubles qui agitoient l'Afrique, en profiterent pour y étendre leurs conquêtes. Leur flotte aborda, l'an 1125, à l'iſle des Gerbes. Les habitans, qui étoient tous guerriers, voulurent s'oppoſer à la deſcente des Chrétiens; mais rien ne put arrêter leur ardeur;

& après avoir mis en fuite les Maures, ils marcherent à une petite ville, la ſeule qui fût ſur cette iſle. La place fut emportée d'aſſaut; & ceux qui échapperent au fer des ennemis, furent chargés de chaînes, & réſervés pour l'eſclavage.

J.C.1146 Hég.541. Ces premiers ſuccès encouragerent le roi de Sicile. Il fit équiper, pluſieurs années après, une nouvelle flotte qui vint jetter l'ancre devant Tripoli. Les troupes Chrétiennes firent une deſcente, & la place fut aſſiégée par mer & par terre. Les Maures ſe défendirent d'abord, avec aſſez de courage, & ſoutinrent trois aſſauts; mais la diviſion s'étant gliſſée parmi eux, la ville ſe trouva partagée en différentes factions: bientôt l'animoſité particuliere l'emporta ſur le bien gé-

néral, & la défenſe de la place fut abandonnée. Les Siciliens profiterent d'une diverſion auſſi favorable pour eux, & prirent Tripoli d'emblée. Les Chrétiens, après avoir reſté ſix mois dans leur nouvelle conquête, emmenerent, en ſe retirant, quatre des principaux habitans, qui devoient leur répondre de la fidélité de leurs compatriotes.

Une famine terrible déſola l'Afrique, depuis l'année 1142 Hég. 537. jusqu'à l'année 1148; elle fut ſi violente, l'année 1147, que l'on Hég. 543. fut réduit à ſe nourrir de cadavres. Un grand nombre d'habitans, pour éviter une mort certaine, ſe refugierent en Sicile.

Roger qui régnoit alors dans cette iſle, ſaiſit cet inſtant pour faire de nouvelles conquêtes. Sa flotte étoit forte de cent cin-

quante voiles : il avoit fait embarquer un grand nombre de soldats, & elle étoit chargée de toutes les machines néceſſaires pour aſſiéger une place. Le commandement en fut confié à Georgi, capitaine illuſtre, & qui avoit déjà donné des preuves de ſa valeur & de ſa capacité. La flotte voguoit vers l'iſle de Corſe, lorſqu'elle fit la rencontre d'un vaiſſeau Africain. Ce navire, qui étoit parti de Méhédié, fut pris ; & le capitaine Maure fut conduit devant le général Chrétien : il l'interrogea ſur le nombre des troupes qui étoient dans Méhédié, & ſur les forces de cette ville. Il y avoit ſur le vaiſſeau Africain une cage de pigeon, Georgi réſolut de joindre la ruſe à la force. Il ſçavoit que les Maures étoient inſtruits de ſon départ : il força

ſon priſonnier d'écrire aux habitans de Méhédié une lettre qu'il lui dicta lui-même. Cette lettre du capitaine Muſulman portoit, que l'amiral Sicilien, bien loin de ſonger à aller en Afrique, avoit fait voile, depuis pluſieurs jours, pour Conſtantinople. La lettre écrite, on l'attacha ſous l'aîle d'un des pigeons, qui étoit dans la cage, & on lui donna la liberté. Le pigeon prit ſon vol, & retourna à Méhédié. Le billet, qu'il portoit, fut lu publiquement; & chacun ſe félicitoit de ſe voir délivré d'un ennemi redoutable, lorſque la flotte Sicilienne parut devant la ville.

L'épouvante & la conſternation ſuccéderent à la ſécurité & à la joie où l'on étoit. Le général Sicilien dépêcha un officier au gouverneur, qui l'aſſura, de ſa

part, qu'il ne se présentoit pas en ennemi devant Méhédié, & qu'il n'avoit aucun dessein de violer la paix qui subsistoit entre les deux nations ; que l'objet de son expédition étoit de remettre en possession de Sfax Méhémed-ben-Réchid, à qui cette ville appartenoit autrefois, & qui en avoit été chassé injustement ; qu'il prioit le gouverneur de lui fournir quelques troupes, pour l'aider à soumettre les rebelles.

Le gouverneur de Méhédié assembla les principaux habitans, & leur fit part des demandes du général Sicilien. Dans la premiere chaleur, tous vouloient combattre ou du moins attendre l'ennemi au pied de leur rempart. Le gouverneur, qui connoissoit la foiblesse de la place, prenant la parole, leur dit : « Je ne balan-

» cerois pas un inſtant à embraſ-
» ſer le parti généreux que vous
» me propoſez, s'il ne devoit at-
» tirer ſur nous les plus grands
» malheurs. Perſonne d'entre
» vous n'ignore le triſte état dans
» lequel ſè trouve la ville. Sans
» vivres, ſans munitions, quelles
» forces oppoſerons-nous à un
» ennemi puiſſant, qui nous at-
» taquera par mer & par terre ?
» Notre réſiſtance ſera inutile ; la
» place ſuccombera ſous les ar-
» mes des Chrétiens, & nos fem-
» mes & nos enfans ſeront livrés
» à la fureur du ſoldat. Epargnons
» notre ſang, puiſqu'en le répan-
» dant nous ne pouvons empêcher
» la priſe de la ville, & ſauvons, en
» même tems, les gages précieux
» de notre tendreſſe, qu'elle ren-
» ferme. A Dieu ne plaiſe, cepen-
» dant, que j'adhere aux lâches

» propoſitions de nos ennemis, & » que je vous oblige à combattre » contre vos freres, en faveur des » Chrétiens : j'aimerois mieux » m'enſevelir ſous les ruines de » la place, que de ſouſcrire à » une condition ſi injuſte ; il y a » un autre moyen d'éviter les » maux dont nous ſommes me- » nacés, c'eſt de nous retirer : » abandonnons une ville que nous » ne pouvons défendre, emme- » nons avec nous nos femmes & » nos enfans, & chargeons-nous » de ce que nous avons de plus » précieux. » Le gouverneur, par ce diſcours, ramena toute l'aſ- ſemblée à ſon ſentiment. Le dé- part fut ordonné & exécuté ſur le champ. Pluſieurs habitans, qui ne purent ſe déterminer à quit- ter la ville, ſe refugierent dans les maiſons de quelques Chré-

tiens, qui étoient dans Méhédié.

Le vent contraire avoit empêché le général Sicilien de débarquer ſes troupes, & avoit favoriſé la retraite des Maures. Le tems devenu favorable, Georgi fait mettre pied à terre à ſes ſoldats, & ſe préſente devant la place. Le ſilence & la ſolitude qui y régnoient, lui deviennent ſuſpects, & lui font craindre quelque embûche. Il entre cependant, avec précaution; & ne trouvant perſonne, il va droit au palais du gouverneur, qu'il trouva tout meublé. La ville fut abandonnée au pillage, durant l'eſpace de dix heures: après ce tems, le général Chrétien fit publier par-tout qu'il accordoit la vie & les biens à tous les habitans. Quelques Muſulmans, qui s'étoient refugiés

chez les Chrétiens qui étoient dans Méhédié, parurent les premiers : ils furent traités avec douceur & avec humanité. Les autres, qui s'étoient retirés dans les environs, après avoir appris que le général ennemi gardoit fidelement ſa parole, ne tarderent pas à rentrer dans la place.

Georgi, après la priſe de Méhédié, envoya une diviſion de ſa flotte devant Sfax, & l'autre devant Sous. Cette derniere ville capitula, dès que les Chrétiens parurent. Les habitans de Sfax montrerent plus de courage, & ſe renfermerent dans la place, bien réſolus de la défendre. Les Siciliens, pour les attirer hors de leurs murailles, feignirent d'avoir peur, & ſe retirerent en déſordre. Les Maures trompés par cette retraite, qu'ils prenoient pour une

fuite, ſortirent tumultueuſement de la ville, & chargerent les ennemis qu'ils croyoient trouver en déſordre, & épouvantés. Les Siciliens firent alors volte-face, & tomberent à leur tour ſur les Maures. Ce mouvement, auquel ils ne s'attendoient pas, mit la confuſion parmi ces derniers. La plûpart fut taillé en piéces, & le reſte chercha ſon ſalut dans la fuite. Roger, qui vouloit affermir ſon autorité dans ſes nouvelles conquêtes, ordonna à ſes généraux de traiter les peuples avec humanité. Ce prince ſe trouvoit alors maître de toutes les côtes d'Afrique, depuis Tripoli juſqu'à Tunis.

La dynaſtie de Béni-Zéïri, ou des Zéïrites, ceſſa de régner en Afrique, par la retraite d'Haſan-ben-Ali, dernier prince de cette

maiſon. Les rebelles, d'un côté, & les Siciliens de l'autre, s'étoient emparé de tous ſes Etats. Cette dynaſtie occupa le trône, depuis l'année 972 jusqu'à l'an-
Hég. 362. née 1148 (*a*), ſous neuf princes
Hég. 543. qui ſont *Zéïri*, *Iouſef*, *Caſem-Manſour*, *Badis*, *Maaz*, *Témim*, *Iaiah*, *Ali* & *Haſan-ben-Ali*.

La dynaſtie des Molathénides, ou Morabethoun, appellée par les hiſtoriens Eſpagnols *les Almoravides*, ſuccéda à celle des Zéïrites. *Marbouth*, ſignifie en Arabe une perſonne liée plus étroitement aux exercices de ſa reli-

(*a*) Les hiſtoriens Arabes font régner juſqu'à l'année 1148 Haſan-ben-Ali, quoiqu'Iouſef Tasfin, ſecond prince de la dynaſtie des Almoravides, fût déjà le maître du plus grand nombre des provinces Muſulmanes en Afrique, dès l'année 1069. Apparemment que la dynaſtie des Zéïrites conſerva quelques villes, ſous ſa puiſſance, juſqu'à l'année 1148.

gion,

mim, & leur repréſenterent qu'il étoit de l'intérêt des deux tribus d'entretenir la diviſion parmi les Africains ; que Naſir, après avoir vaincu Témim, tourneroit ſes armes contre eux-mêmes, & les chaſſeroit des pays dont ils s'étoient emparé.

Les chefs des deux tribus convinrent entr'eux, que celle de Béni-Hilah, qui combattoit ſous les enſeignes de Naſir, prendroit la fuite dès le commencement de l'action, à condition qu'elle partageroit avec la tribu de Riahin le butin qui ſe feroit, & les cent mille piéces d'or. L'infortuné Naſir, qui ignoroit cette trahiſon, vint avec confiance préſenter la bataille à Témim : à peine les deux armées s'étoient ébranlées, que les Arabes de la tribu de Béni-Hilah prirent la

ayant cette signification en Arabe. La coutume de se couvrir le visage, fut introduite parmi cette nation, en mémoire d'une bataille. L'armée des ennemis étant beaucoup supérieure à la leur, les femmes prirent les armes, & combattirent avec beaucoup de courage, le visage voilé, suivant la coutume de l'Orient. Leurs maris, qui étoient à côté d'elles, furent obligés de se voiler également, de crainte que les ennemis ne reconnussent la nouvelle espece de milice qui les attaquoit avec tant de valeur.

La religion de ces Arabes paroît avoir été d'abord la Chrétienne, laquelle cependant dégénera peu-à-peu par le commerce qu'ils eurent avec les Mahométans, & s'effaça presque entiérement de leur mémoire. Ils devinrent enfin des

brigands, & ne retinrent même qu'une très-legere teinture du Musulmanisme. Ils étoient dans l'ignorance la plus profonde sur tous les points de la loi, particuliérement sur la morale; & ils croyoient avoir rempli les devoirs que prescrit l'Alcoran, en faisant quelques ablutions: du reste, ils vivoient dans la plus grande licence; le vol, le meurtre, l'adultere régnoient parmi eux.

Djiavhar, qui étoit un des principaux chefs de cette nation, ayant été à la Mecque, fit connoissance avec un docteur appellé *Abdoullah-ben-Iassin.* Ce dernier n'oublia rien pour éclairer Djiavhar, & dissiper les ténebres dans lesquelles il étoit plongé. Djiavhar fit des progrès rapides sous un aussi habile maî-

tre. Rempli de zéle pour ses compatriotes, il voulut leur procurer le même avantage, & engagea Ben-Iassin à l'accompagner en Afrique. Ce docteur fut d'abord assez bien reçu de ce peuple grossier : tous l'écoutoient volontiers, tant qu'il ne leur parla que de la priere, du jeûne, de la dixme de leurs biens ; mais lorsqu'il leur déclara que le meurtrier devoit être puni de mort, qu'il falloit couper la main à celui qui vole, & que l'adultere devoit être lapidé, ils se révolterent & ne voulurent plus se soumettre à des loix qui leur interdisoient les choses qui avoient le plus d'attrait pour eux.

La tribu de Lamthouna, dont étoit Djiavhar, montra plus de docilité que les autres. Le docteur Ben-Iassin donna de grandes

louanges au zéle qu'elle témoignoit. Il déclara à tous ceux qui composoient cette tribu, que s'étant engagés d'obéir aux loix portées par l'Alcoran, ils étoient obligés de faire la guerre à tous ceux qui n'avoient pas voulu s'y soumettre, puisque ce livre commandoit de les exterminer. Une pareille proposition fut reçue avec joie par des gens pour qui le meurtre & le pillage avoient tant de charmes. Ils élurent aussi-tôt pour leur général Aboubekr-ben-Omar, parent de Djiavhar, & lui donnerent le titre de *prince des Musulmans*. Aboubekr, accompagné du docteur, se mit à la tête de ces nouveaux prosélytes, dont il fit autant de soldats, & marcha contre ceux qui avoient refusé d'embrasser le Musulmanisme. Ben-Iassin fut tué dans le

premier combat qui fut livré ; juste récompense pour avoir excité cette guerre de religion, & avoir armé des concitoyens les uns contre les autres.

Cependant Djiavhar, au désespoir d'avoir été exclu du commandement, résolut de quitter sa tribu, & même d'abandonner une religion, pour laquelle il avoit témoigné tant d'ardeur. Aboubekr ayant pénétré son dessein, le fit arrêter. Le conseil de la nation s'assembla, pour lui faire son procès, suivant les loix du Musulmanisme, & le condamne à la mort.

Le pays, où campoient ces Arabes errans, fut désolé par la famine, l'année 1058 : pour surcroît de malheur, la mortalité se mit parmi leurs troupeaux. Ces Arabes se présenterent devant la

Hég. 450.

ville de Souſſe, & conjurerent les habitans de leur donner des vivres : la grace, qu'ils ſollicitoient, leur fut accordée. La famine continuant toujours, ils eurent encore recours à ceux qui les avoient déjà ſecouru ſi généreuſement ; mais leur eſpérance fut trompée. Piqués au vif du refus qu'ils venoient d'eſſuyer, ils marcherent contre les habitans, & les attaquerent. Cette tentative ne leur réuſſit pas, & ils furent battus. Aboubekr raſſembla de nouvelles troupes, & vint camper ſous les murailles de la ville, à la tête de deux mille cavaliers. Les habitans, au nombre de douze mille, ſortent de leur ville, & attaquent les Arabes. Ces derniers, malgré leur petit nombre, les mettent en fuite,

& remportent une victoire complete.

Quelque tems après, Aboubekr se présenta devant la ville de Ségelmesse, & pria les habitans de lui donner des vivres. Une demande faite, les armes à la main, ressembloit assez à un ordre. Aussi les habitans ne douterent point qu'un refus de leur part, ne dût leur attirer une guerre fâcheuse. Ils aimerent mieux s'y exposer, que d'être réduits à périr eux-mêmes par la faim. Leur résistance fut inutile ; & après avoir été défaits, ils furent obligés d'ouvrir leurs portes au vainqueur. Aboubekr, qui préféroit le séjour du désert à celui des villes, donna le gouvernement de cette importante place à Iousef-ben-Tasfin, son parent. Par là

mort d'Aboubekr, qui arriva l'année 1069, Iousef réunit toute l'autorité dans sa personne, & devint le second prince de la dynastie des Almoravides. Hég. 462.

Ce nouveau souverain, par la rapidité de ses conquêtes, augmenta beaucoup ses Etats. Il pénétra dans les provinces les plus occidentales de l'Afrique, jusques sur les bords de la mer Atlantique, & du détroit de Gibraltar : il se rendit maître de Salé, de Séfi sur l'Océan, & de Tanger & de Ceuta sur le détroit. Iousef avide de toute espece de gloire, voulut encore avoir celle d'être le fondateur d'une ville qui surpassât en grandeur toutes celles de l'Afrique : il choisit, pour la bâtir, une plaine éloignée de quatorze milles du mont Atlas. *Maroc* fut le nom qu'il donna à cette

nouvelle cité, qui devint la capitale de ses Etats, & qui fut
Hég. 462. achevée l'année 1069. Ce prince se rendit maître, non seulement de tous les Etats Mahométans en Afrique; mais il subjugua encore tous les pays qui obéissoient en Espagne aux Arabes. Ainsi, devenu voisin des Chrétiens, il tourna ses armes contre eux; mais avant de rapporter des événemens aussi intéressans, il faut revenir à l'histoire de l'Espagne, que nous avons été obligés d'interrompre, pour continuer celle de l'Afrique.

Les Ommiades, comme nous l'avons déjà raconté, après avoir possédé l'Espagne, l'espace de trois siécles, s'en étoient vû dépouiller. Le luxe, la mollesse, les tyrannies, & plus encore la négligence des derniers princes

de cette maiſon, qui, pour ſe livrer plus librement aux plaiſirs, ſe dechargeoient ſur leurs miniſtres du peſant fardeau du gouvernement, furent cauſe qu'un ſi beau royaume, conquis par la valeur & la ſageſſe de leurs ancêtres, paſſa en d'autres mains. Ce ſont ordinairement des princes habiles & courageux qui fondent les empires ; & plus ſouvent encore, ce ſont des princes foibles & lâches qui les perdent.

Les gouverneurs des provinces, les miniſtres des derniers rois, enfin les principaux ſeigneurs parmi les Arabes, qui avoient eu aſſez d'ambition ou de force, pour s'emparer de quelques villes, s'étoient érigés en ſouverains ; & l'on comptoit alors preſque autant de royaumes qu'il y avoit de villes. Cordoue, To-

lede, Séville, Jaën, Lisbonne, Tortose, Valence, Murcie, Almérie, Dénia, & les isles Baléares avoient leurs princes particuliers. Aboul-Harrem-Djuhour, qui avoit été ministre d'Iaiah, s'empara de Cordoue. Les citoyens de cette ville eurent tout lieu de regretter leurs anciens souverains. Aboul-Harrem, pour affermir sa nouvelle domination, & pour s'attacher de plus en plus les gens de guerre, dépouilla les habitans de tous leurs biens qu'il distribua à ses soldats. Il poussa l'inhumanité jusqu'à leur ôter la seule consolation qui reste aux malheureux, qui est celle de déplorer leurs maux. La moindre plainte, qui leur échappoit, étoit punie par les tourmens les plus affreux. La mort de ce tyran, qui
Hég. 435. arriva l'an 1043, leur faisoit

efpérer un fort plus doux; mais Méhémet-ben-Djuhour, fon fils, appefantit encore le joug qui leur avoit été impofé. Ils n'efpéroient plus voir la fin des maux dont ils étoient accablés, lorfque Méhémed-ben-Abad, roi de Séville, s'empara de Cordoue, & fit périr Ben-Djuhour. Ben-Abad étoit, avant la chûte des Ommiades, un des principaux citoyens de Séville; fes manieres populaires, & plus encore fes largeffes, lui avoient gagné les cœurs de tous les habitans qui l'avoient reconnu pour leur fouverain. Perfonne ne l'égaloit dans le grand art de gouverner les peuples, & ne fçavoit, comme lui, tempérer la févérité par la douceur, & allier la dignité du commandement avec l'affabilité. Il ajoûta au royaume de Séville

celui de Cordoue, après en avoir dépossédé Ben-Djuhour.

Cependant la ville de Tolede n'avoit pas essuyé moins de révolutions. Les habitans de cette ville s'étant soulevés contre leur prince légitime, mirent à sa place Ben-Naïs. Sa nouvelle domination ne dura pas long-tems ; & il fut chassé par Ismaël-ben-Abdoulrahman. Celui-ci éprouva bientôt le même sort, & fut obligé de s'enfuir de Tolede, à l'approche de Ben-Emir-ben-Zilnoun-el-Havari. Ce dernier, plus heureux que ceux qui l'avoient précédé, sçut se maintenir dans sa nouvelle conquête, & la transmettre à son fils Mamoun. On passe sous silence les autres dynasties qui s'établirent en Espagne après les Ommiades, tels que les Béni-Nasar, les Béni-el-Gani, & tant

d'autres dont les Etats se bornoient à deux ou trois villes, outre que cela ne feroit qu'embrouiller cette partie de l'histoire qui est déjà assez obscure par elle-même. Les princes de ces dynasties jouerent un trop petit rôle, pour que l'on fasse mention d'eux, & ils ne tarderent pas à subir le joug des Chrétiens ou des Africains. Les rois de Séville eux-mêmes, & ceux de Cordoue, quoique plus puissans, ne purent résister à Ioufouf-Tasfin, second prince de la dynastie des Almoravides, qui s'empara de leurs Etats. Celui de Tolede fut conquis par Alfonse le Grand; mais avant tout, il ne sera pas inutile de faire connoître les princes Chrétiens, qui partageoient alors l'Espagne, avec les Arabes.

Sanche le Grand, roi de Cas-

tille, d'Aragon & de Navarre, divisa, avant de mourir, ses Etats entre ses enfans. Garsias, qui étoit l'aîné, eut la Navarre & le duché de Cantabrie. La Castille devint le partage de Ferdinand, son second fils. Suprasbe & le pays de Ribargosa furent l'apanage de Consalve. Ramire, né d'une maîtresse de Sanche, eut l'Aragon. Tel fut le partage que fit Sanche à ses enfans. D'un autre côté, Vérémond, fils d'Alfonse III, régnoit à Léon. La Catalogne obéissoit à Raimond, comte de Barcelone. L'ambition ne tarda pas à désunir les enfans de Sanche, & à les armer les uns contre les autres. Comme les Arabes prirent part à cette guerre, nous ne pouvons nous empêcher de rapporter les différens événemens qu'elles occasionnerent.

Garſias, roi de Navarre, étant allé à Rome, Ramire crut que l'inſtant étoit favorable pour s'emparer des Etats de ſon frere. Il fit une ligue avec les rois Maures, de Tolede, de Saragoſſe & d'Hueſca, & s'empara de Tafalla, dans la haute Navarre. Rien ne peut exprimer l'indignation de Garſias, à ces triſtes nouvelles. L'impatience de ſe venger de ſon frere, lui fait précipiter ſon retour. Il fait prendre les armes à tous ſes ſujets, & oblige Ramire à abandonner la Navarre. Il l'attaque à ſon tour dans ſes Etats, & lui enleve le royaume d'Aragon. Tandis que les deux freres avoient les armes à la main, Vérémond, roi de Léon, déclare la guerre à Ferdinand, roi de Caſtille, & ravage ſes frontieres. Ce dernier ſe met à la tête de ſes

troupes, & va préſenter la bataille à ſon ennemi. Les deux armées ſe trouverent en préſence, ſur les bords du Carrion. Véremond, jeune & bouillant de courage, s'élance au milieu des bataillons & cherche Ferdinand pour le combattre ; tandis qu'il veut le joindre, il eſt percé d'un coup de lance, & eſt renverſé de ſon cheval. Sa mort termina le combat, & fixa la victoire du côté de Ferdinand. En prince habile, il en ſçut profiter & s'empara des Etats de Vérémond ;
Hég. 430. cette bataille ſe donna, l'an 1038.

Ferdinand, que la réunion des deux royaumes de Léon & de Caſtille, rendoit le plus puiſſant de tous les rois qui étoient en Eſpagne, ſoit Maures, ſoit Chrétiens, réſolut d'attaquer les Arabes. Il leur fit bientôt ſentir la

ſupériorité de ſes forces. Il les ſurprit tandis qu'ils étoient occupés à ravager les frontieres des Chrétiens, & en fit un carnage affreux. Après avoir diſſipé leur armée, il s'empare de Séna & de Gane; il aſſiége enſuite la ville de Viſcé dans le Portugal & l'emporte d'aſſaut. L'année ſuivante ne lui fut pas moins glorieuſe : il aſſiégea & prit Conimbre; delà tournant ſes armes contre le roi Maure de Tolede, il s'empara d'Aquilaria, de Verlanga, & pénétra juſqu'à Madrid. Mamoun, roi de Tolede, effrayé de la rapidité de ſes conquêtes, & craignant la perte entiere de ſon royaume, acheta la paix à force d'argent, & ſe ſoumit à payer un tribut annuel. Les rois Maures de Portugal, de Séville & de Saragoſſe furent forcés de

ſe ſoumettre à la même condition.

Les Arabes ſupportoient impatiemment le joug que l'on venoit de leur impoſer : ils ſe rappelloient, avec douleur, leur grandeur paſſée, & rougiſſoient de recevoir maintenant la loi de ceux, auxquels ils la donnoient autrefois. Le grand âge de Ferdinand, les fatigues eſſuyées à la guerre, ſon tréſor épuiſé, parurent aux Arabes des circonſtances favorables pour briſer leurs chaînes. Ils refuſerent de payer le tribut, & ſe préparerent à la guerre. Ferdinand, toujours infatigable, malgré ſa vieilleſſe, les prévint, entra dans leur pays qu'il ravagea, & ramena ſon armée triomphante & enrichie des dépouilles des ennemis. Ce
Hég.458. grand prince mourut, l'an 1065,

Ses enfans partagerent entr'eux ſes Etats. Sanche, qui étoit l'aîné, devint roi de Caſtille. Le royaume de Léon, avec une partie des Aſturies, échut à Alfonſe. Garſias eut la Galice avec cette partie du Portugal, que ſon pere avoit enlevée aux Arabes. L'ambition arma bientôt ces princes les uns contre les autres. Sanche, comme l'aîné, prétendit que tous les Etats de ſon pere devoient lui appartenir. Il attaqua ſon frere Alfonſe, &, après l'avoir vaincu, le força de prendre l'habit de moine. Alfonſe eut le bonheur de s'échapper du monaſtere où il étoit renfermé, & de ſe refugier auprès de Mamoun qui le reçut en roi.

Sanche, après avoir détrôné ſon frere, tourna ſes armes contre Garſias, ſon cadet. Celui-ci

trop foible pour lui réfifter, fe fauva avec trois cens hommes dans la partie du Portugal foumife aux Arabes. Il les excita envain à déclarer la guerre à Sanche. Pour fe venger de leur refus, il fe mit à ravager leurs terres. Ce prince fut pris les armes à la main, & conduit à fon frere, qui le renferma dans la fortereffe de Lima. Sanche, peu content d'avoir depouillé fes freres, voulut encore enlever à Urraca, fa fœur, quelques villes que fon pere lui avoit données en apanage. Son ambition lui devint fatale, & il fut tué par trahifon au fiége de Zamora.

Dès qu'Alfonfe eut appris la mort de Sanche, qui arriva l'année 1073, il en fit part à Mamoun, roi de Tolede, auprès duquel il s'étoit refugié. Ces deux

Hég. 466.

monarques se jurerent une amitié éternelle. Le roi de Tolede accompagna par honneur son hôte jusques sur la frontiere, & le renvoya dans ses Etats, comblé de présens, & pénétré de reconnoissance. Le roi Chrétien ne tarda pas à lui donner des preuves de celle qu'il conservoit pour lui. Ben-Abad, roi de Cordoue, ayant attaqué Mamoun, Alfonse vola à son secours, vainquit Ben-Abad, & ravagea ses Etats.

Nous avons été obligés d'interrompre l'histoire des princes Arabes d'Espagne, pour raconter ce qui s'étoit passé parmi les Chrétiens. Nous allons maintenant la reprendre. Méhémet-ben-Abad, roi de Séville & de Cordoue, après avoir régné près de vingt-six ans, mourut l'année 1058. Hég. 450.
Abi-Umer-Abad, son fils, lui

ſuccéda. Les hiſtoriens Arabes diſent que ce prince étoit fort renommé pour ſon courage & pour ſa liberalité. L'anecdote, qu'ils rapportent de lui, prouve qu'il manquoit quelquefois de prudence. Un jour ce prince avoit traité les principaux ſeigneurs de ſa cour ; le repas fut pouſſé aſſez avant dans la nuit ; & le vin, malgré la défenſe de l'Alcoran, n'y fut pas épargné. Quand les convives ſe furent retirés, Ben-Abad monte à cheval, ſuivi d'un ſeul domeſtique, & prend la route de Carmone. Cette ville étoit ſous la domination d'Ishak-ben-Seuléïman-el-Berzali, ennemi déclaré du roi de Cordoue, & avec lequel il étoit actuellement en guerre. Ben-Abad, à qui les fumées du vin avoient fait oublier une circonſtance auſſi intéreſ-

ſante

ſante pour lui, frappe à la porte de la ville. La ſentinelle court au palais d'Ishak, & lui apprend que le roi de Cordoue, accompagné d'une ſeule perſonne, eſt à la porte de Carmone, & demande à entrer dans la place. Ishak étoit alors à table, avec les principaux de la ville; il ſe leve avec précipitation, va au-devant du prince, & le conduit dans ſon palais: à peine eſt-il entré, qu'il fait ſervir de nouveaux mets; la joie, le plaiſir ſemblent animer tous les convives. Ben-Abad, cependant, revenu à lui-même, eſt étonné de ſe trouver au milieu de ſes plus cruels ennemis: le danger, qu'il court, ſe préſente tout-à-coup à ſon eſprit, & le glace d'horreur. Il prend le parti de diſſimuler, & s'efforce de ſurpaſſer les autres en gaieté. Quel-

que tems après, il contrefait l'homme endormi, & paroît se laisser aller au sommeil. Les convives saisissent cet instant, & pressent Ishak de faire périr un ennemi qui est venu lui-même se livrer à sa vengeance. Un des principaux seigneurs de Carmone, appellé *Méad-Ibis-Couvé*, bien loin d'adhérer à leur avis, le combat avec chaleur. Il fait sentir à Ishak, que c'est une lâcheté horrible de faire périr un homme sans défense, & avec lequel il venoit de boire & de manger; que son nom deviendroit en exécration à toutes les tribus Arabes, pour avoir violé les droits sacrés de l'hospitalité. Ben-Abad ne dormoit pas si bien, qu'il n'entendît tout ce qui se disoit. Ce prince, pour ne point donner le tems à ses ennemis de décider

la queſtion agitée, & pour profiter de l'impreſſion favorable qu'avoit faite ſur leurs eſprits, le diſcours de Méad, s'éleve ſur le champ, & prend congé des convives. Avant de les quitter, il les prie d'envoyer quelqu'un, de leur part, à Séville, pour recevoir les préſens qu'il leur deſtinoit. Ceux qui, un inſtant auparavant, délibéroient de le faire périr, l'accompagnent juſqu'à la porte. Le roi de Cordoue fut fidele, le lendemain, à acquitter les engagemens qu'il avoit pris la veille; & il envoya des eſclaves de l'un & l'autre ſexe, des chevaux de prix, & de riches étoffes à tous ceux qui s'étoient trouvés avec lui chez Ishak. Il ne ceſſa, pendant ſix mois entiers, de les combler de bienfaits, & de leur donner des marques d'a-

mitié, d'autant plus fortes qu'elles étoient ſimulées. Quand ce tems fut écoulé, il les invita à Séville, pour traiter, diſoit-il, ceux qui l'avoient ſi bien reçu à Carmone. Ils y vinrent au nombre de ſoixante. Ce prince, au premier abord, ne leur épargna pas les démonſtrations de la joie la plus vive, & leur fit l'accueil le plus gracieux. Il les invita, ſuivant l'uſage du pays, à prendre le bain, avant de ſe mettre à table: à peine furent-ils entrés, que des ouvriers, qui avoient été apoſtés, en murerent la porte. Ces infortunés y périrent, après avoir lutté long-tems contre la mort. Ce prince qui, ſous quelque prétexte, avoit empêché Méad d'entrer dans le bain avec les autres, le fit venir, & lui dit qu'après avoir ſatisfait ſa vengeance, il vou-

loit payer le prix qu'il devoit à la reconnoissance. Dans le dessein de pouvoir mieux lui témoigner celle qu'il conservoit pour lui, il l'engagea de rester à Séville, où il lui assigna des revenus considérables. Ce prince, avant sa mort, qui arriva l'an 1067, recommanda Méad, par son testament, à Méhémet son fils & son successeur.

Mamoun, roi de Tolede, qui avoit reçu si généreusement Alfonse, mourut l'année 1077. Haccham, son fils, monta sur le trône : Hég. 470. il cultiva, à l'exemple de son pere, l'amitié d'Alfonse, & vécut toujours avec lui dans la plus parfaite intelligence. C'étoit un prince sage, habile, plein d'équité, & dont le régne fut trop court pour le bonheur de ses sujets. Iaiah, son frere & son suc-

cesseur, étoit d'un caractere bien différent. Cruel, féroce, insatiable de plaisirs, il paroissoit n'être monté sur le trône, que pour se plonger plus librement dans toute sorte de voluptés : il n'y avoit pas d'asyle assez sûr pour la beauté & la pudeur, & les femmes des plus nobles citoyens n'étoient pas à l'abri de ses lâches entreprises. Une conduite aussi odieuse lui attira la haine de ses sujets, tant Chrétiens que Musulmans : tous respiroient également la vengeance, & soupiroient après l'instant de leur liberté. Les désordres d'Iaiah allant toujours en augmentant, ils conjurerent Alfonse de prendre les armes contre un prince qui étoit indigne d'en porter le nom. Ils lui représenterent qu'Iaiah ne mettoit plus de bornes à sa cruauté & à

ses infâmes entreprises ; qu'il leur étoit indifférent à qui ils obéissent, pourvu qu'ils fussent délivrés d'un tyran ; que s'il ne vouloit pas accepter leur proposition, ils imploreroient le secours des Arabes d'Afrique. Alfonse étoit incertain du parti qu'il devoit prendre : l'éclat d'une nouvelle couronne l'éblouissoit ; mais il n'osoit l'enlever au fils de celui qui l'avoit reçu si humainement lui-même, tandis qu'il étoit fugitif, & qui l'avoit placé, pour ainsi dire, sur le trône. Enfin l'ambition l'emporta, & fit taire la voix de la reconnoissance.

Ce prince se prépare à la guerre, & entre en campagne, l'année
1079. Iaiah, qui n'avoit pas des Hég. 472.
forces égales à lui opposer, abandonna toutes les villes de son royaume, pour sauver la capitale.

Le roi Chrétien, après avoir ravagé les environs de Tolede, arraché les moiſſons, & coupé les arbres, forma enfin le ſiége de
Hég. 478. cette fameuſe ville, l'an 1085. Iaiah, à la vue du danger qu'il couroit, réveillé du ſommeil létargique où il avoit été plongé juſqu'alors, ſe prépara à faire une vigoureuſe défenſe. Il n'ignoroit pas que l'amour des peuples, qui eſt le plus ferme ſoutien d'un empire, lui manquoit; mais la ſituation de la place qui étoit preſque inacceſſible, ſes fortifications, & plus encore une garniſon nombreuſe, le raſſûroient, & lui faiſoient eſpérer que les Chrétiens échoueroient dans leur entrepriſe. Tolede eſt bâtie dans un terrein inégal, & environné, de tous côtés, de hauts rochers, à travers leſquels le Tage ſe pré-

cipite. Le côté du Septentrion, qui étoit le seul par où l'on pouvoit approcher de cette ville, étoit revêtu d'une double muraille fort élevée. Alfonse divisa son armée en sept corps, qui formerent sept camps autour de la place : par ce moyen, la ville se trouva si étroitement bloquée, qu'il ne pouvoit y entrer ni en sortir personne. La nouvelle d'un siége aussi fameux y attira un grand nombre de volontaires. Sanche, roi d'Aragon & de Navarre, y vint en personne, à la tête d'un corps de troupes : les François, voisins des Espagnols, y accoururent en foule, pour partager les périls & la gloire de cette guerre. L'Italie, l'Allemagne comptoit plusieurs de ses soldats sous les enseignes d'Alfonse. Ce prince avoit besoin d'un ren-

fort aussi considérable. Il battoit la place, depuis long-tems, avec les béliers & les autres machines que l'art avoit alors inventées. Quoiqu'une partie des murailles fût abbatue, la ville se défendoit par sa situation & par ses dehors escarpés & inabordables ; il falloit, outre cela, faire venir les convois de fort loin, & à travers mille dangers ; & la maladie commençoit à se faire sentir dans l'armée Chrétienne.

L'état des assiégés étoit encore plus triste. Ils éprouvoient depuis long tems, toutes les horreurs de la famine la plus affreuse : ils avoient commencé par manger les chevaux, les mulets ; cette ressource leur ayant manqué, ils étoient réduits à se nourir des alimens les plus vils. Les citoyens de cette grande ville, lassés des

maux qu'ils souffroient, entourent tumultueusement le palais d'Iaiah, &, par des cris redoublés, le pressent de prévenir les suites fâcheuses d'un assaut, par une prompte composition. Iaiah leur répondit qu'il connoissoit aussi-bien qu'eux toutes les douceurs de la paix, & combien elles étoient préférables aux horreurs de la guerre; qu'ils prissent bien garde cependant, que sous l'extérieur de la paix, ils n'embrassassent la servitude; que la paix consistoit dans la liberté qui est le premier de tous les biens; que la mort même étoit moins terrible que la servitude. Il leur représenta les Chrétiens manquant de vivres, les maladies ravageant leur camp, & leurs troupes decouragées. Il les assura que s'ils vouloient avoir patience en-

core quelques jours, ils verroient leurs ennemis abandonner le pied de leurs murailles, & lever honteusement le siége. Ce discours du roi, loin de calmer les esprits, excita de nouveaux murmures; & ils le menacerent d'ouvrir les portes aux Chrétiens, s'il ne se déterminoit à traiter de la reddition de la place.

Ce prince malheureux, voyant qu'il ne pouvoit ramener les esprits, envoya deux de ses deux officiers dans le camp d'Alfonse: ils tâcherent, suivant leurs instructions, de toucher ce monarque. Ils commencerent par déplorer le malheur d'Iaiah, qui se voyoit poursuivi par les armes des Chrétiens, sans les avoir provoqués, & rappellerent à Alfonse les bienfaits qu'il avoit reçus dans cette même ville qu'il vou-

loit détruire. Ils lui demanderent s'il auroit le courage d'abbatre ces murs qui lui avoient ſervi autrefois d'aſyle, & offrirent enfin de lui payer tribut, à condition qu'il leveroit le ſiége.

Alfonſe inébranlable dans la réſolution qu'il avoit priſe, leur déclara qu'il ne vouloit pas entendre parler de paix, à moins qu'on ne lui livrât la ville; que ſi, par une téméraire défenſe, ils s'opiniâtroient plus long-tems, il mettroit tout à feu & à ſang. Pendant cette négociation, qui dura pluſieurs jours, la famine augmenta dans Tolede. Enfin Iaiah preſſé de nouveau par les clameurs du peuple, renvoya les députés au camp du roi. Les principaux articles de la capitulation contenoient qu'on remettroit la place à Alfonſe; qu'Iaiah, ainſi

que les Arabes qui voudroient le ſuivre, pourroient ſe retirer à Valence ou dans telle autre ville qu'ils jugeroient à propos ; qu'il leur ſeroit libre d'emporter avec eux leurs effets ; que les Maures, qui reſteroient dans Tolede, ſeroient conſervés dans la liberté de leur religion, & la poſſeſſion de leurs biens ; qu'on leur accorderoit la principale moſquée; enfin que les impôts ſeroient les mêmes que ſous la domination des rois Maures. Iaiah forcé de ſouſcrire aux conditions que lui dictoit le vainqueur, & de ſigner un traité qui le dépouilloit de ſes Etats, choiſit la ville de Valence pour ſa retraite. Tandis que ce prince infortuné ſortoit de To-
J.C.1085 lede, Alfonſe y entroit en triom-
Hég.478. phe. C'eſt ainſi que cette capitale, après avoir été 372 ans ſous

la domination des Maures, retourna au pouvoir des Espagnols. Alfonse resta quelque tems dans sa nouvelle conquête, tant pour en réparer les fortifications, que pour la peupler de Chrétiens, sur la fidélité desquels il pût compter. Le parti avantageux, qu'il faisoit à ceux qui vouloient y fixer leur séjour, y en attira un nombre assez grand, pour le rassurer contre les entreprises des Arabes qui étoient restés dans cette ville, & de la part desquels il redoutoit quelque trahison.

Autant la conquête de Tolede consterna les Arabes, autant elle releva le courage des Chrétiens. Alfonse, depuis cet événement, ne se proposoit pas moins que de mettre sous le joug tous les princes Mahométans qui étoient en Espagne, & de s'emparer de leurs

Etats. Ses premiers ſuccès lui en faiſoient eſpérer de plus grands, & il ne croyoit pas que rien fût capable d'arrêter le progrès de ſes armes. Pour inſpirer plus de terreur aux Muſulmans, il réſolut de déclarer la guerre à Méhémed-ben-Abad, roi de Cordoue & de Séville, qui étoit le plus puiſſant de tous les princes Arabes.

Alfonſe ne doutoit point que, s'il étoit aſſez heureux pour le vaincre, les autres rois Maures, intimidés par la défaite d'un prince plus fort qu'eux, n'allaſſent au-devant de lui prendre des chaînes.

Le monarque Eſpagnol, avant que de commencer les hoſtilités, voulut tenter la voie de la négociation. Le Juif Selbib, miniſtre de ce prince, partit pour Cor-

doue, avec une ſuite de cinq cens cavaliers. Il avoit ordre de ſommer Abad de remettre à Alfonſe toutes les forteresſes & toutes les villes qu'il poſſédoit, &, en cas de refus, de lui déclarer la guerre. Selbib ayant été introduit à l'audience du roi Maure, lui fit part du ſujet de ſa miſſion. Rien ne peut exprimer l'indignation du roi de Cordoue. Dans le premier mouvement de ſa fureur, il fit arracher les yeux à l'envoyé, & il fit maſſacrer les cinq cens Chrétiens, qui l'accompagnoient.

Abad, après ce coup d'éclat, vit bien que l'orage alloit fondre ſur ſa tête. Pour tâcher de le détourner, il aſſembla les gens de loi & les principaux ſeigneurs de Cordoue, & leur apprit les prétentions d'Alfonſe & la réponſe qu'il y avoit faite. Il leur

repréſenta le triſte état où étoient réduits les Muſulmans en Eſpagne. Il leur rappella leur grandeur paſſée, & compara, avec douleur, ces tems heureux où tout étoit ſoumis à leur loi, avec l'inſtant préſent où ils ſe voyoient aſſujettis à un tribut honteux : il entra enſuite dans le détail des pertes qu'ils avoient faites ; la priſe de Tolede & de tant d'autres villes, la mort de tant de Muſulmans, la priſon des uns l'exil des autres. Il leur dit qu'ils ſuccomberoient enfin ſous les armes d'une puiſſance auſſi formidable, s'ils n'appelloient à leur ſecours les Muſulmans d'Afrique. Toute l'aſſemblée applaudit au ſentiment du roi : la plûpart même offrirent généreuſement de partager leurs biens avec les Africains, pourvu qu'ils vouluſſent

les aider à briser les fers qu'on leur préparoit. Abdoullah-ben-Méhémed, Cadi de Cordoue, fut d'un avis contraire ; c'étoit un homme prudent, consommé dans les affaires, & qui prévoyoit de loin les événemens. Il annonça au roi de Cordoue les maux qu'il alloit attirer sur l'Espagne, en y introduisant les Africains. Il lui prédit qu'il seroit la premiere victime de leur ambition, & qu'ils songeroient moins à faire des conquêtes sur les Chrétiens que sur les Musulmans : soit qu'Abad aimât mieux que son royaume tombât entre les mains d'un prince de la même religion que lui, qu'entre celles d'Alfonse, ou qu'il se flattât qu'Ioussef-Tasfin ne le détrôneroit point, il fut inébranlable dans la résolution qu'il avoit prise. Comme il con-

noiſſoit la dextérité du Cadi, & ſon éloquence, il le nomma en qualité d'ambaſſadeur, avec Aboubekr, ſon ſecrétaire, pour aller ſolliciter le ſecours des Africains. D'autres hiſtoriens aſſurent que ce prince alla en perſonne à Maroc; qu'après être entré dans le palais de Tasfin, & être parvenu juſqu'à la porte de ſon appartement, ſans être reconnu, il dit aux gardes : Annoncez au prince des Muſulmans, qu'Abad eſt à ſa porte. Tasfin allarmé crut que le roi de Cordoue étoit entré dans la ville avec des troupes; mais ayant appris qu'il étoit ſeul, ſa frayeur ceſſa. Abad fut reçu avec tous les honneurs qui étoient dûs à ſa dignité; & le monarque Africain lui promit de marcher en perſonne à ſon ſecours.

Ce prince ambitieux ſaiſit avec

ardeur l'occafion de porter fes armes en Efpagne. Il n'ignoroit point que les plus grandes révolutions dans les empires ont fouvent de foibles commencemens, & qu'en fait de politique, l'on ne doit rien négliger. Son deffein, en fecourant Ben-Abad, étoit d'entretenir l'animofité entre les Arabes & les Chrétiens, & de les laiffer s'affoiblir réciproquement, afin de pouvoir opprimer plus fûrement les uns & les autres. Dès que fa flotte fut prête, il fit voile pour l'Efpagne. Les deux rois Maures fe joignirent à Séville, comme ils en étoient convenus. L'armée de Ben-Abad étoit compofée des meilleurs foldats qu'il y eût parmi les Arabes d'Efpagne. Toutes les villes de fon royaume s'étoient difputé à l'envi la gloire

de défendre un prince qu'elles chériſſoient, & avoient armé leurs citoyens les plus courageux. Cordoue elle ſeule avoit donné quatre mille cavaliers : outre cela, ce prince avoit retiré toutes les garniſons des places fortes, bien aſſuré que ſon ſort dépendoit du ſuccès d'une bataille, & que tout étoit perdu pour lui, s'il avoit le malheur d'être vaincu. L'armée d'Iouſef ne le cédoit, ni en nombre, ni en valeur à celle d'Abad, & depuis long tems les Arabes n'avoient eu autant de forces ſur pied.

Alfonſe, de ſon côté, ſe repentoit peut-être alors, d'avoir excité une guerre dont le ſuccès pouvoit lui devenir funeſte : il ne ſe laiſſa cependant pas abbatre par la crainte, & prépara tout pour une vigoureuſe

défenſe. Zélaka, petite forteresse peu éloignée de Badajox, devint fameuſe par la bataille qui ſe livra dans ſes environs : les deux armées n'étoient plus qu'à ſix lieues l'une de l'autre, lorſque les généraux d'Iouſef-Tasfin lui repréſenterent qu'il ne devoit pas ſe fier aveuglément à Ben-Abad ; que le roi de Cordoue pouvoit s'entendre avec les Chrétiens, pour le faire périr ; qu'enfin il étoit de la prudence de le faire avancer le premier. Ces ſoupçons, qui n'étoient pas deſtitués de vraiſemblance, firent impreſſion ſur l'eſprit d'Iouſef : il ordonna à Ben-Abad d'attaquer ſeul les ennemis, en l'aſſurant qu'il ne tarderoit pas à le ſuivre. Comme les Arabes étoient campés derriere une montagne qui les déroboit à la vue des Chrétiens,

Alfonſe voyànt avancer Ben-Abad, crut qu'il étoit ſuivi de l'armée entiere, & qu'Iouſef étoit avec lui.

La nuit, qui approchoit, empêcha les deux armées de commencer le combat : à la pointe du jour, Alfonſe croyant ſurprendre les Arabes, s'avance en ordre de bataille ; les ennemis l'attendoient de pied ferme. Chaque nation, ſoutenue de la vue & de l'exemple de ſes ſouverains & de ſes généraux, ſe battit long-tems avec une égale fureur. Ben-Abad qui, s'il étoit vaincu, devoit perdre ſa couronne, ſe ménageoit auſſi peu que le moindre ſoldat. Ce prince reçut deux bleſſures à la tête, & eut trois chevaux tués ſous lui. Enfin les Chrétiens, après des efforts extraordinaires, enfoncerent les Arabes, & les obligerent

gerent à reculer en désordre. Alfonse croyoit être victorieux; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il apperçut Iousef qui s'avançoit à la tête de ses troupes, & qui se disposoit à le charger! Ben-Abad, d'un autre côté, voyant les Africains en marche, rallie ses soldats & les ramene contre l'ennemi. Il fallut livrer un second combat. Les Espagnols accablés de fatigue, & affoiblis par les pertes qu'ils avoient déjà faites, ne purent soutenir le choc des deux armées réunies; tous se débandent & cherchent à éviter la mort & l'ennemi. En vain Alfonse veut tenir ferme, & rallier ses troupes dispersées: il fut lui-même blessé, & peu s'en fallut qu'il ne fût pris; plusieurs cavaliers Arabes avoient déjà saisi la bride de son cheval. Enfin ce

prince voyant que tout étoit perdu, prit le parti de se retirer.

Des chameaux venus d'Afrique, & enharnachés de maniere que leur bosse paroissoit encore plus élevée qu'elle ne l'est naturellement, contribua beaucoup au gain de cette bataille. Les chevaux Espagnols, effarouchés par la vue de ces animaux qu'ils voyoient pour la premiere fois, reculoient, au lieu d'avancer, & mirent le désordre dans la cavalerie Chrétienne, qui faisoit la principale force de l'armée. Parmi les troupes d'Iousef, un corps de cavalerie, composé de quatre mille Noirs, se distingua beaucoup, & donna les preuves de la plus haute valeur; ce furent eux qui blesserent Alfonse, & qui penserent le faire prisonnier. Cette bataille se donna un vendredi dixième jour

de la lune de Ramadan, l'année de l'hégire 480, & de J. C. 1087.

Abad, après cette victoire, invita Ioufef à venir à Séville, avec les principaux officiers de fon armée, pour fe repofer des fatigues de la campagne. Les courtifans du monarque Africain, enchantés de la beauté de l'Efpagne, fongerent, avec douleur, que bientôt ils feroient obligés d'abandonner un climat fi doux, pour aller habiter les fables brûlans de l'Afrique. Ils regardoient fur-tout Séville, comme le féjour le plus agréable de l'univers; la magnificence des palais d'Abad, & des autres édifices de cette fuperbe ville. Le Guadalquivir qui baigne fes murs, & qui y portoit les richeffes & l'abondance, la plaine qui étoit couverte d'orangers, de citronniers & d'oliviers, &

dans laquelle l'on comptoit alors plus de douze mille villages, leur faisoient desirer qu'Ioufef songeât à s'emparer d'un pays si délicieux. Pour lui en faire naître la pensée, ils lui représenterent combien une pareille conquête lui seroit glorieuse, &, en même tems, combien elle lui seroit avantageuse par les richesses immenses qui étoient en Espagne. Ce prince, qui méditoit depuis long-tems cette invasion, n'avoit pas besoin d'y être excité; mais comme il jugeoit qu'il n'étoit pas encore tems de l'entreprendre, il ne laissa pas pénétrer à ses courtisans le projet qu'il avoit formé.

Tandis qu'Abad étoit avec Ioufef, & qu'il inventoit, à chaque instant, de nouvelles fêtes, pour divertir le monarque Africain, un Arabe demanda une audience

particuliere à Abad, en lui disant qu'il avoit quelque chose de la derniere importance à lui communiquer. Dès qu'il se vit seul avec Abad, il se prosterna devant lui, & lui dit : « Je viens, en qualité d'un de vos sujets, vous » donner des preuves de la fidélité que je vous ai vouée. Je » n'ignore point qu'un sujet, aussi » peu considérable que moi, ne » doit point donner des conseils » à son prince ; mais il est des » instans critiques où l'on doit » passer par-dessus toutes les règles. J'ai découvert que les » courtisans d'Iousef font leurs » efforts, auprès de ce monarque, » pour l'engager à vous détrôner. » Ils réussiront, sans doute, à lui » faire approuver un projet qui » flatte si fort son ambition. Ce » Sultan n'a déjà donné que trop

» de marques de celle dont il eſt
» poſſédé ; & il ne vous traitera
» pas avec plus d'égards que les
» princes d'Afrique, qu'il a dé-
» pouillés de leurs Etats, les uns
» après les autres. Il a des armées
» nombreuſes & aguerries ; &
» c'eſt un ennemi bien plus re-
» doutable pour vous, que ne l'eſt
» le roi Alfonſe. La derniere dé-
» faite de ce prince, la crainte
» où il eſt de ſubir lui-même le
» joug des Africains, auront beau-
» coup contribué à diminuer ſes
» prétentions, & l'auront diſpoſé
» à écouter, de votre part, des
» propoſitions raiſonnables de
» paix. Il faut traiter ſecrétement
» avec ce prince Chrétien, vous
» rendre maître enſuite de la per-
» ſonne d'Iouſef, tandis qu'il eſt
» en votre pouvoir, & ne point
» le relâcher, qu'il n'ait renvoyé

» toutes ſes troupes en Afrique, » & qu'il n'ait donné quelqu'un » de ſes enfans en ôtage : il ſe » ſoumettra ſans peine à toutes » les conditions que vous lui im- » poſerez, trop heureux de pou- » voir recouvrer la liberté. Vous » pourrez armer enſuite une » flotte, pour empêcher ce mo- » narque de remettre pied en » Eſpagne. Alfonſe, & les autres » rois Chrétiens, qui ne redou- » tent pas moins que vous la puiſ- » ſance des Africains, réuniront » volontiers leurs vaiſſeaux avec » les vôtres, pour éloigner des » côtes d'Eſpagne ces redouta- » bles voiſins. C'eſt l'unique » moyen qui vous reſte, pour évi- » ter le triſte ſort qui vous me- » nace. Si vous ne ſuivez pas le » conſeil que mon zéle me dicte » pour vous, vos malheurs vous

» en feront repentir un jour ; &
» vous ferez cause de tout le
» sang qui sera versé.

Abad ne put s'empêcher d'approuver le conseil que lui donnoit ce sujet fidele. Il balança même, pendant quelque tems, s'il ne devoit pas sur le champ profiter de l'occasion, que lui présentoit la fortune, de se délivrer d'un ennemi dangereux ; mais l'horreur d'un traitement aussi indigne, fait à un prince qu'il avoit lui-même appellé à son secours, & auquel il avoit donné sa foi, & la crainte qu'une pareille infidélité n'attachât une honte éternelle à sa mémoire, l'empêcherent d'employer le seul moyen qui auroit pu détourner les malheurs où il tomba dans la suite.

Iousef, après avoir resté quel-

que tems à Séville, reprit la route d'Algésire, d'où il fit voile pour l'Afrique. Ce prince, l'année suivante, aborda de nouveau en Espagne. Ben-Abad roi de Séville, & Abdoullah-Telkin roi de Grenade, allerent à sa rencontre, à la tête des troupes qu'ils avoient rassemblées. Ces trois princes formerent, de concert, le siége de Lebta, ville forte, appartenante aux Chrétiens. Si la place fut attaquée avec vigueur, elle fut défendue avec encore plus de courage. Les Arabes, après avoir resté plusieurs mois devant cette forteresse, sans pouvoir s'en rendre les maîtres, furent enfin obligés de se retirer. Yousef, avant de s'embarquer pour l'Afrique, voulut voir le royaume de Grenade; un pareil hôte étoit dangereux, & Abdoullah en fit bien-

tôt la triste expérience. Ioufef enchanté de la beauté de ce pays, ou plutôt s'abandonnant aux mouvemens de son ambition, ne tarda pas à détrôner Abdoullah, & à s'emparer de ses trésors. Pour mieux assûrer sa nouvelle conquête, il mit une forte garnison dans la ville de Grenade & dans les autres places de ce royaume, & emmena avec lui en Afrique Abdoullah & ses freres.

La prise de Cordoue dessilla les yeux de Ben-Abad. Il se rappella ce qui lui avoit été prédit par le Cadi de Cordoue; & il se repentit de ne s'être pas saisi de la personne d'Ioufef, comme lui avoit conseillé ce sujet fidele qui vint le trouver exprès à Cordoue; mais il n'étoit plus tems; & la foudre, qui grondoit depuis long-tems sur sa tête, étoit enfin prête

à l'écraser. Ioufef aborda en Efpagne, pour la troifième fois, à la tête d'une armée redoutable, l'année 1091. Il marcha droit à Séville, ne doutant point que Hég.484. la perte de la capitale n'entraînât celle de tout le royaume. Ben-Abad s'étoit enfermé dans cette place, bien réfolu de fe défendre, ou de périr. Le fiége fut long & meurtrier, & il y eut beaucoup de fang répandu de part & d'autre. Les affiégés & les affiégeans étoient continuellement aux mains. Les Africains ne gagnoient pas un pied de terrein qui ne leur coûtât beaucoup de monde; & fouvent ils perdoient, le lendemain, ce qu'ils avoient emporté la veille, aux dépens de la vie de leurs meilleurs foldats. Ioufef, qui avoit une armée nombreufe, comptoit pour rien la

perte des hommes, pourvu qu'il pût s'emparer de la ville. Ce prince, après avoir occupé les dehors de la place, ruiné les tours, & fait une bréche considérable à la muraille, ordonna un assaut général. Les assiégés soutinrent long-tems le choc de l'armée ennemie; mais enfin accablés par le nombre, ils ne purent empêcher les Africains de pénétrer dans la ville, & de s'en rendre les maîtres. D'autres historiens assûrent que Séville ne fut point prise l'épée à la main. Suivant ce qu'ils rapportent, Abad, qui aimoit tendrement ses sujets, voulut leur éviter les malheurs d'un place emportée d'assaut. Par la capitulation qu'il fit avec Ioufef, les habitans devoient conserver leur liberté & leurs biens: lui-même devoit avoir la

permiſſion de ſe retirer où il voudroit, & d'emporter avec lui ſes tréſors. Iouſef étoit un prince perfide, cruel & parjure, qui ſe faiſoit un jeu de violer les traités les plus ſolemnels, quand ils étoient contraires à ſes intérêts. Dès qu'il fut maître de Séville, il abandonna cette ville au pillage. L'infortuné Abad, les princes ſes fils, & les princeſſes ſes filles, furent chargés de chaînes, & conduits à Amad en Afrique. Iouſef qui ſçavoit combien ce prince étoit chéri de ſes ſujets, craignant qu'il ne s'échappât & ne rentrât dans ſes Etats, le fit enfermer dans une priſon affreuſe. Ce tyran pouſſa l'inhumanité juſqu'à lui refuſer quelqu'un pour le ſervir. Les filles de ce prince furent reduites à filer pour nourrir leur pere, & pour ſubſiſter

elles-mêmes. Abad, après avoir langui six ans, termina enfin ses malheurs & sa vie, l'année 1096.
Hég. 490. Il laissa cent enfans de l'un & de l'autre sexe. Ce prince passoit pour un des plus parfaits de son siécle. Il étoit juste, libéral, plein de courage. Il aimoit ses sujets, dont il étoit chéri réciproquement, & qui le regardoient plutôt comme leur pere que comme leur roi. Les sciences fleurirent sous son régne. Les ouvrages qu'il a laissés à la postérité, soit en prose, soit en vers, prouvent qu'il les cultivoit lui-même avec beaucoup d'ardeur. Les poësies, qu'il composa dans sa prison, peignent avec force les malheurs dont il fut accablé. Il y compare sa grandeur passée avec l'état d'avilissement où il est réduit, & finit par proposer son exem-

ple aux rois, pour ne point se fier trop aveuglément aux faveurs de la fortune. Dans Abad finit la dynastie de Ben-Abad, qui avoit régné en Espagne l'espace de soixante ans, sous trois princes qui sont *El-Cadi-Méhémed-Ismaël*, *Abi-Umer-Abad*, & *Méhémed-Abad*. L'historien Aboubekr dit que les princes de cette maison aimoient & protégeoient les sciences, & qu'en ce point ils ne le cédoient pas aux Califes Abbassides de Bagdad.

Les Arabes d'Espagne souffroient impatiemment le joug que venoit de leur imposer Ioufef. Ils regrettoient la domination de leurs anciens souverains, & regardoient le monarque Africain comme un usurpateur. Ils lui reprochoient que son pouvoir étoit illégitime, puisqu'il ne le tenoit

point des Califes d'Orient. Il faut ſçavoir, pour l'intelligence de ce point d'hiſtoire, que divers princes, après avoir dépouillé les Califes de la plus grande partie de leurs Etats, vouloient bien leur en faire hommage, & en recevoir l'inveſtiture de leurs mains. Ioufef, pour ôter tout prétexte de révolte à ſes ſujets, & leur rendre ſon autorité plus reſpectable, envoya un ambaſſadeur à Moſtanſir-Billah, cinquième Calife des Fathimites d'Egypte. Ce prince, flatté de l'hommage d'un auſſi grand conquérant, lui accorda ſur le champ tout ce qu'il demandoit, & lui donna le titre de *prince des Muſulmans en Eſpagne.*

Si les Maures ſupportoient avec peine la domination d'Ioufef, les Chrétiens étoient encore plus allarmés des conquêtes rapides

d'un monarque qui, maître de l'Afrique & d'une grande partie de l'Espagne, étoit en état de les accabler. Le roi Alfonse, autrefois redoutable aux Arabes, & qui leur avoit enlevé le royaume de Tolede, commençoit à craindre pour lui-même. Il résolut d'arrêter ce conquérant qui, comme un torrent rapide, se répandoit par-tout, & menaçoit d'entraîner dans son cours tout ce qui se présentoit devant lui.

Le roi Chrétien fait prendre les armes à tous ses sujets ; les prêtres eux-mêmes & les moines endossent la cuirasse. Ce prince, craignant de ne pouvoir résister avec les seules forces de son royaume, appelle les François à son secours. Cette nation belliqueuse, excitée par le danger où étoit l'Espagne, & brûlant du de-

fir de fignaler fa valeur contre les Maures, accourt en foule, pour combattre contre l'ennemi commun. Raymond frere du comte de Bourgogne, Henri proche parent du même comte, & iffu de Robert roi de France, & un autre Raymond allié d'Henri, & comte de Touloufe & de S. Gilles, étoient à la tête des croifés. Ils étoient fuivis d'un corps de nobleffe, plus redoutable par le courage que par le nombre. Sanche, roi d'Aragon, qui, dans un corps affoibli par les années, confervoit encore tout le feu d'un jeune guerrier, vint auffi partager les périls & la gloire de cette campagne.

Toutes ces troupes réunies formerent une armée nombreufe qui pénétra dans l'Andaloufie, & ravagea cette province. Ioufef ac-

coutumé, depuis long-tems, à ne trouver personne qui osât lui résister, fût étonné de la hardiesse des Chrétiens. Il marcha contre eux, bien résolu de les combattre ; mais lorsqu'il apperçut la belle ordonnance de l'armée Espagnole, le nombre des troupes qui la composoient, & plus encore l'ardeur dont elles paroissoient animées, il n'osa confier au sort d'une bataille toutes les conquêtes qu'il avoit faites jusqu'alors. Ce prince se vit forcé de fuir devant un ennemi supérieur, & de lui abandonner son camp. Alfonse content d'avoir obligé les Arabes à se retirer, & jugeant bien qu'il ne pourroit pas long-tems retenir sous ses étendards une armée composée de nations encore plus opposées par le caractere & les mœurs,

que par le langage, ramena ses troupes triomphantes & enrichies du butin qu'elles avoient fait. Cependant ce prince, qui prévoyoit que la guerre ne tarderoit pas à se rallumer avec plus de fureur que jamais, résolut d'attacher à sa fortune les seigneurs François qui étoient venus à son secours. Les filles de ce monarque furent destinées à ces princes. Henri épousa Therèse. Alfonse lui donna en dot tout ce qu'on avoit enlevé aux Maures dans le Portugal, & la possession de toutes les conquêtes qu'il pourroit y ajoûter lui-même, à condition qu'il lui en feroit hommage, & qu'il prendroit les armes, toutes les fois qu'il en recevroit l'ordre. Tels furent les commencemens du royaume de Portugal. Raymond, frere du duc

de Bourgogne, fut unie Véraca, & eut le gouvernement de la Galice. Le comte de Toulouse épousa Elvire. Comme ce comte avoit des Etats en France, & qu'il ne vouloit point se fixer en Espagne, Alfonse lui donna une somme considérable en or.

Tandis que ce prince songeoit, par des alliances avantageuses, à se fortifier contre les Maures, Sanche leur faisoit une guerre cruelle. Il étoit le premier des rois d'Aragon, qui eût osé sortir des montagnes inaccessibles qui avoient servi de retraite à ses prédécesseurs, pour s'étendre dans la plaine. Il avoit pris plusieurs places considérables sur les Arabes, entr'autres, Balbastre, ville située sur les bords du Véro. Abdoulrahman, prince d'Huesca, s'étoit vu dépouiller de presque J.C. 1094 Hég. 487.

tous ses Etats par Sanché ; & il venoit de perdre Montaragon, ville peu éloignée d'Huesca. Sanche, après avoir pris cette place, y avoit ajoûté de nouvelles fortifications, & y avoit mis une garnison qui harceloit continuellement les habitans d'Huesca. Enfin ce prince mit le siége de-
Heg. 488. vant cette capitale, l'année 1095. Les collines, qui environnoient cette ville, furent garnies de troupes, pour empêcher qu'il n'y entrât du secours. Les habitans se défendoient avec courage, & le siége duroit depuis long-tems. Tandis que Sanche, dans l'impatience de prendre cette ville, étoit allé reconnoître un endroit foible des murailles, une fléche décochée de la place, le frappa sous l'aisselle. La plaie se trouva mortelle. Ce prince, avant d'ex-

pirer, appella ſes fils, & les conjura de venger ſa mort & de continuer le ſiége. Les habitans fatigués de toutes ſortes de maux, & qui commençoient à manquer de vivres, appellerent à leur ſecours le roi Maure de Saragoſſe. Ils eurent auſſi recours aux Chrétiens, & engagerent dans leur parti Garſias, comte de Cabra, & Conſalve. Le roi de Saragoſſe & le comte Garſias vinrent à la tête des troupes qu'ils avoient raſſemblées. Conſalve ſe contenta d'envoyer les ſoldats qu'il avoit levés dans ſa principauté.

Les deux armées ſe rencontrerent dans la plaine d'Alcorario, qui étoit voiſine de la ville. Alfonſe, frere cadet du roi Don Pedre, étoit à l'avant-garde : l'arriere-garde étoit ſous les ordres du roi lui-même ; deux officiers

de grande réputation, appellés *Lisança* & *Baçilla*, commandoient le corps de bataille. Le combat commença par la cavalerie qui étoit placée devant l'infanterie. Bientôt tout se mêle, & une fureur égale anime les deux partis; l'on n'entend que les gémissemens de ceux qui sont blessés, les cris des combattans, & le bruit des armes. Les habitans, du haut de leurs murailles étoient spectateurs de cette affreuse bataille; & l'on voyoit se peindre tour-à-tour, sur leur visage, la tristesse ou la joie, suivant les différens succès de ceux qui combattoient en leur faveur. Les ténébres de la nuit firent enfin cesser la bataille, sans que la victoire se fût fixée dans aucun des deux partis. Les Chrétiens, dans la crainte d'être surpris par les Arabes, & dans l'impatience

patience de recommencer le lendemain, resterent toute la nuit ſous les armes. Mais les Arabes ne ſongeoient à rien moins qu'à les attaquer; & ils avoient profité de l'obſcurité, pour dérober leur fuite à l'ennemi. Les Eſpagnols les pourſuivirent à la pointe du jour, & la fatigue ſeule fit ceſſer le carnage. Neuf jours après ce combat, les habitans ayant perdu toute eſpérance d'être ſecourus, rendirent la ville à compoſition.

La priſe d'Hueſca ne fut pas la ſeule perte que firent les Arabes cette année-là. Dans le même tems que le roi d'Arragon triomphoit des Maures de Sarragoſſe, Rodrique de Bivar, ce capitaine ſi célèbre, ſous le nom du *Cid*, formoit le ſiége de Valence. Nous avons dit plus haut, qu'Iaiah,

roi de Tolede, après la priſe de ſa capitale, s'étoit retiré à Valence. Depuis l'arrivée de ce prince, les habitans avoient livré leur ville à un des généraux d'Iouſef, qui avoit fait périr Iaiah. Le Cid, pour venger la mort d'un roi qui étoit ſous la protection d'Alfonſe, ou plutôt charmé de trouver un prétexte de s'emparer d'une place auſſi importante, en avoit formé le ſiége. Une nombreuſe garniſon, les fortifications de la ville, des amas d'armes, de vivres & de machines de toute eſpece, étoient des obſtacles inſurmontables à tout autre qu'au Cid. Après un ſiége fort long, les habitans manquant de proviſions, & n'ayant aucune eſpérance d'être ſecourus, capitulerent. La valeur de ce grand capitaine lui avoit ouvert les

portes de Valence ; la même valeur lui fit concevoir le dessein hardi de conserver cette ville, quoiqu'elle fût entourée, de tous côtés, d'ennemis redoutables. Tant qu'il vécut, les Arabes firent de vains efforts pour la reprendre, ils furent battus deux fois, & forcés de lever honteusement le siége. La mort seule du Cid fit retourner cette place en leur pouvoir. Ce grand capitaine, qui étoit tombé malade, se sentant près d'expirer, & prévoyant que, sans lui, les Chrétiens ne pourroient résister à une armée d'Arabes, qui assiégeoit alors cette ville, leur ordonna de se retirer dans la citadelle, aussi-tôt après sa mort; ses dernieres volontés furent suivies exactement. Par la retraite des Chrétiens, Valence rentra sous la domination des

Maures, après en avoir été détachée pendant cinq ans.

Ioufef mourut de dyffenterie, l'année 1106, après avoir régné trente-huit ans en Afrique, & douze en Efpagne. C'étoit, à la vérité, un prince hardi, entreprenant, plein de courage, mais perfide, cruel & fanguinaire, & dont l'ambition lui faifoit trouver jufte & permis tous les moyens qui pouvoient aggrandir fon empire. Ali, fon fils aîné & fon fucceffeur, dans le deffein d'illuftrer les commencemens de fon régne, aborda en Efpagne, & conduifit fon armée dans la Caftille. Cette province fut en proie à tous les maux que la guerre entraîne après elle. Ses campagnes furent ravagées, & les villes & les villages furent réduits en cendres. Les Africains oferent même

Hég. 500.

pénétrer jufqu'aux environs de Tolede. Alfonfe, roi de Caftille & de Léon, qui, depuis quelque tems, avoit fixé fon féjour dans cette ville, frémiffoit de colere : il accufoit la vieilleffe qu'il empêchoit de tirer une vengeance éclatante de fes ennemis. Ne pouvant marcher en perfonne, il donna le commandement de fon armée au comte Garfias. Ce prince ne doutant point que la perfonne de Sanche, fon fils unique, n'encourageât les troupes, voulut qu'il accompagnât le comte, malgré fon extrême jeuneffe. Les deux armées ne tarderent pas à fe rencontrer & à en venir aux mains. Sanche, jeune & bouillant de courage, s'abandonne au milieu des plus épais bataillons, & reçoit une bleffure mortelle. Le

comte Garsias, ayant appris le danger du jeune prince, vole à son secours. L'amitié, qu'il lui porte, le désespoir l'animent également. Avec son bouclier, il couvre le corps de Sanche ; & avec son épée, il écarte tous ceux qui veulent en approcher. Enfin accablé par le nombre, il tombe percé de coups. Les Chrétiens, après avoir perdu leur général, ne firent plus qu'une foible résistance, & prirent honteusement la fuite.

La joie d'une victoire aussi éclatante fut troublée par les nouvelles fâcheuses, que reçurent les Arabes, du côté de l'Arragon. La ville de Balbastre, qu'ils avoient reprise, leur avoit été enlevée de nouveau. Le principal effort des armées des Chrétiens étoit contre

Sarragoſſe, & ils faiſoient leurs efforts pour s'emparer de cette ville. J.C.1109. Hég.503.

Dans le même tems mourut Alfonſe VI, roi de Caſtille & de Léon, après un régne de quarante-trois ans; prince modeſte dans la proſpérité, & ferme dans l'adverſité. La mort de ce prince parut au roi de Maroc, une conjoncture favorable pour attaquer les Chrétiens. Il fit une ſeconde irruption dans la Caſtille; &, à la vue même des habitans de Tolede, il brûla la forteresse d'Arech, & le monaſtere de Sanche. Après avoir ravagé la campagne, il aſſiéga Tolede. Les nouvelles fortifications qu'Alfonſe avoit faites à cette place; ſa ſituation avantageuſe, & plus encore le courage d'Alvarès-Fannio, firent perdre à Ali

l'espérance de s'en emparer. Après huit jours de siége, il fut obligé de se retirer. Il se vengea de l'affront, qu'il venoit de recevoir, sur Madrid & Talavéra qu'il détruisit, & se retira dans ses Etats, chargé des depouilles des Chrétiens.

Ces succès furent balancés par les pertes qu'essuyerent les Arabes dans d'autres parties de l'Espagne. Alfonse, frere & successeur de Pierre au royaume d'Aragon, leur enleva l'année 1110, la ville d'Exca. Outre cela, ce prince défit en bataille rangée Abousalem, gouverneur de Saragosse.

Hég. 504.

Plusieurs années s'écoulerent, sans qu'il y eût aucunes hostilités entre les deux nations. Les Chrétiens tournerent leurs armes les uns contre les autres; & les

Arabes affoiblis par les pertes qu'ils avoient faites, n'oserent profiter de la division de leurs ennemis, pour les attaquer.

L'année 1118, la guerre se ralluma entre les deux peuples. Hég. 512. Quelques incursions, que firent les Arabes sur les terres d'Alfonse, roi d'Aragon, en furent la cause, ou plutôt le prétexte. Ce prince, depuis long-tems, avoit formé le projet de s'emparer de Saragosse. Il commença par se rendre maître de Tahuste, place forte, peu éloignée de l'Ebre. Il fit, en même tems, ajoûter de nouveaux ouvrages à Castellar, forteresse située aussi sur les bords du même fleuve, & qui étoit proche de Saragosse. Alfonse, après tous ces préparatifs, ne dissimula plus son dessein, & parut enfin devant Saragosse.

La nouvelle d'un siége aussi important, attira sous les étendards de ce prince un grand nombre d'étrangers, sur-tout de François. L'on comptoit, entr'autres, les comtes de Béarn, de Bigorre & de Perche, qui vinrent à la tête de leurs vassaux. D'un autre côté, les Arabes persuadés que la durée de leur empire en Espagne, dépendoit de la conservation de cette place, firent leurs efforts pour faire lever le siége. Témim, fils d'Ali roi de Maroc, accourut d'Afrique, à la tête de ses plus braves soldats. Il campa sur les bords de la Guerva, petite riviere peu éloignée des murs de Saragosse. De-là considérant l'armée Chrétienne, il n'osa hazarder une bataille, avec des forces inférieures, & se retira dans la Cel-

tibérie. Le déſeſpoir ſuccéda aux flateuſes eſpérances que les aſſiegés avoient conçues en le voyant; les vivres commençoient à leur manquer, & les machines des Chrétiens avoient déjà détruit une partie des fortifications. Ces derniers ne doutoient point d'emporter la place dans peu, lorſqu'ils apprirent qu'un autre fils du roi de Maroc étoit parti de Cordoue, avec ordre de tout riſquer pour pénétrer dans la ville aſſiégée. Alfonſe ne balança pas. Après avoir laiſſé une partie de ſes troupes devant la place, il marcha, avec le reſte, à la rencontre des Arabes. Les appercevoir, les mettre en fuite, & retourner triomphant devant Saragoſſe, fut une même choſe. Cette derniere victoire lui ouvrit les

portes de la ville qui ſe rendit à compoſition, après un ſiége de huit mois. Les villes de Taraſone, d'Alagon, d'Epila, Calataind ſuivirent l'exemple de la capitale. Haziza & d'Aroca reçurent également la loi du vainqueur.





# HISTOIRE
# *DE L'AFRIQUE*
# ET
# DE L'ESPAGNE.

## *LIVRE QUATRIEME.*

ANDIS que les Chrétiens & les Arabes se disputoient la possession de l'Espagne, une nouvelle révolution fit changer de maître à l'Afrique, & précipita du trône les Almoravides, pour y placer les Almohades ou Unitaires. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire

dans un événement auſſi conſidérable, c'eſt que les mêmes moyens qui avoient été employés par les Almoravides, pour s'emparer de l'autorité, furent mis en uſage par les Almohades, pour les en dépouiller. L'ambition, couverte du maſque de la religion, avoit élevé les premiers au ſouverain pouvoir. La paſſion de dominer, déguiſée également ſous le nom ſacré de religion, mit auſſi les armes à la main des derniers, & leur ſoumit l'Afrique.

Mohammed-Abdallah-ben-Tomrut fut le chef de cette nouvelle dynaſtie. Il étoit de la tribu des Moſſanéides, qui habitoit le mont Atlas. Les premieres années de ſa jeuneſſe furent conſacrées à l'étude, ſur-tout à celle de la théologie Muſulmane. Né avec un génie ſuſceptible d'applica-

tion, il fit de grands progrès, & s'attira les applaudissemens de tout le monde, autant par l'étendue de ses connoissances, que par le feu de son éloquence. Pour se perfectionner encore davantage, il fit un voyage dans l'Orient, séjour alors des sciences, & où fleurissoient les plus grands maîtres. De retour dans sa patrie, il rencontra dans le bourg de Mélila un docteur nommé *Abdoulmoumen*, qui se joignit à lui & ne le quitta plus.

Tomrut parut à Maroc, l'année 1129, & commença à prê- Hég. 524.
cher une nouvelle doctrine. Son zéle pour la religion, ses exhortations vives & pathétiques, une longue barbe, & négligée, une vie austere, une abstinence extrême, tout cela le faisoit regarder comme un prophete; mais

ſous des dehors ſi ſpécieux, il cachoit une ambition démeſurée, & ne ſe ſervoit de la religion, que pour ſon élevation particuliere. Il commença par déclamer contre les mœurs des Almoravides, & les accuſer de relâchement dans les points les plus eſſentiels de la loi. Pour donner plus d'autorité à ſa miſſion, il ſe diſoit deſcendu d'Ali, en ligne directe par Huſſein, & prétendoit être le Mahadi, ou douzième pontiſe, que les Muſulmans aſſurent devoir paroître un jour. Les peuples avides, & toujours la dupe des nouveautés, écoutoient avec plaiſir ce prétendu réformateur; & il ſe vit, en peu de tems, ſuivi d'une foule de diſciples.

Les progrès, que faiſoit cette nouvelle ſecte, allarmerent Ali roi de Maroc. Pour convaincre

Tomrut de fauſſeté, il fit aſſembler les plus fameux docteurs du Muſulmaniſme; & il voulut qu'ils diſputaſſent contre Tomrut, dans l'eſpérance qu'ils le terraſſeroient par la force & la ſolidité de leurs argumens. Le ſuccès de cette conférence fut bien différent de celui que ce prince attendoit. L'éloquence vive & rapide de Tomrut triompha de tout, & força au ſilence ces oracles de la loi.

Animé par ces premiers ſuccès, il porta plus loin ſon audace. Il rencontra un jour la ſœur du roi de Maroc, qui, montée ſur un cheval, & ſuivie de ſes eſclaves, alloit à la promenade. Cette princeſſe, contre l'ordonnance poſitive de la loi, avoit laiſſé tomber ſon voile. A cette prévarication, le zéle amer de Tomrut s'enflamme. Non content de lui faire des re-

proches, il ose lever sur elle une main téméraire. La princesse effrayée, tombe de cheval, & retourne, toute éplorée, à Maroc. Elle raconte au roi, son frere, l'affront sanglant qu'elle vient d'essuyer, & lui demande une vengeance égale à la grandeur de l'offense. Soit foiblesse, soit crainte de quelque révolte, ce prince timide n'osa faire mourir Tomrut qui l'avoit si bien mérité : il se contenta de l'exiler de Maroc. En vain Malik-ben-Véheb, son visir, qui avoit démêlé le caractere de cet imposteur, voulut l'engager à le faire périr. Ce ministre habile lui représenta qu'il se repentiroit un jour d'une clémence aussi déplacée, & que Tomrut étoit un fourbe qui, sous le manteau de la religion, cachoit une ambition démesurée.

Tomrut se retira dans la province d'Agmat, & y rassembla ses disciples dispersés dans l'Afrique. Il commença de nouveau ses discours séditieux contre le gouvernement. Rien ne fut oublié, de sa part, pour séduire les peuples & rendre odieuse la domination des Almoravides. Il les peignit avec les couleurs les plus affreuses, & les accusa de cruauté, de tyrannie & d'irreligion. Il déclara leur autorité injuste, délia les sujets du serment de fidélité, & leur représenta la révolte comme un devoir que leur imposoit la religion.

Toutes ces assemblées & ces discours séditieux parvinrent à la connoissance du roi de Maroc : il se repentit alors de n'avoir point suivi les conseils de son ministre. Il prit cependant la résolution

d'arrêter les progrès de cet imposteur, & de marcher contre lui.

Tomrut, pour mieux s'assurer de la fidélité de ses nouveaux prosélytes, feignit d'être touché des malheurs qu'entraîne après elle une guerre civile. Il les conjura de le laisser partir, puisque lui seul étoit la cause de tous ces troubles. Les peuples émus de ce qu'il paroissoit plus touché de leurs intérêts que des siens propres, lui demandent en grace de ne les point abandonner. Ils l'assurent qu'ils sont prêts à verser leur sang pour sa défense. C'étoit là le point où il vouloit les amener : il profite de l'ardeur qu'ils témoignent, & va à la rencontre du roi. Le combat fut sanglant : les disciples de Tomrut, animés de l'esprit de fanatisme qu'il avoit

ſçu leur inſpirer, chargerent avec tant de furie les troupes du roi, qu'elles furent forcées de plier & de prendre la fuite. Cette victoire attira de nouveaux partiſans à Tomrut. Il leva le maſque; &, à l'exemple des princes ambitieux, il crut juſte & permis tous les moyens qui conduiſent au trône. Il s'empara de la ville de Telmin, par la plus noire de toutes les trahiſons. Il demanda au gouverneur la permiſſion de bâtir une moſquée aux environs. Son deſſein, aſſuroit cet impoſteur, étoit de s'y retirer, pour vaquer plus librement aux exercices de la religion. Sa demande lui fut accordée, & la moſquée fut élevée en peu de tems. Les habitans ne manquerent pas, comme il l'avoit prévu, de s'y rendre pour y faire leur priere. Un jour qu'une foule

de peuple y étoit accourue, il les fit tous massacrer par ses soldats qui avoient caché leurs armes sous leurs habits. De-là il marcha à Telmin, dont il s'empara sans résistance. Quinze mille habitans périrent dans ce massacre. Il ajoûta de nouvelles fortifications à cette ville, & y mit une nombreuse garnison.

Une action aussi cruelle indisposa tout le monde contre Tomrut. Ses partisans les plus zélés avoient peine à le justifier. La grandeur du danger, qu'il couroit, se présenta à son esprit, & il sentit bien qu'il étoit près d'être la victime de toutes ses fourberies. Il résolut de se sauver par un nouveau stratagême qui, revêtu des apparences du merveilleux, put frapper d'étonnement les peuples, & ne leur laisser aucun doute

ſur ſa prétendue ſainteté. Il étoit lié ſecrétement avec un homme appellé *Véſinichi*. La conformité de caractere les avoit réunis. Tomrut, qui prévoyoit les ſervices qu'il pourroit lui rendre un jour, ſe l'étoit attaché par des promeſſes magnifiques. Pour préparer les eſprits & les diſpoſer en faveur de celui qu'il protégeoit, il ne ceſſoit de dire que Dieu avoit de grands deſſeins ſur Véſinichi. Ce dernier, de ſon côté, contrefaiſoit l'idiot, & feignoit de ne ſçavoir ni lire ni écrire. Cependant il apprenoit par cœur l'Alcoran, & s'inſtruiſoit ſecrétement des points les plus épineux de la loi. Tomrut, à qui la fidélité des peuples devenoit tous les jours plus ſuſpecte, réſolut de le faire paroître ſur la ſcéne. Il ordonna à Véſinichi de ſe trou-

ver de bonne heure dans une mosquée qu'il lui indiqua. Le peuple rassemblé, Tomrut se transporte à la mosquée; il apperçoit Vésinichi près de l'autel : il lui demande, d'un ton d'autorité, ce qu'il vient faire dans ce lieu, lui qui ne sçait seulement pas prier. Vésinichi répond qu'un ange du Seigneur lui a apparu; qu'il lui a appris l'Alcoran, & qu'il lui a expliqué les points les plus difficiles de la loi; que non content de ces faveurs, il a lavé son cœur & l'a purgé de ce qu'il avoit de terrestre. Tomrut contrefaisant l'incrédule, & comme pour l'éprouver, lui fait réciter quelques passages de l'Alcoran, & lui en demande le sens. Vésinichi les explique, en homme profond, & ravit l'assemblée par son éloquence. Vésinichi, qui voit le

succès

ſuccès de ſa fourberie, élevant ſa voix : « Muſulmans, s'écrie-t-il, » Dieu m'a révélé ſes décrets éter- » nels. Il m'a fait connoître ceux » qu'il deſtine à partager ſa gloire, » & ceux qui ſeront l'objet de ſa » vengeance. Il vous ordonne, par » ma bouche, de mettre à mort » ces derniers. Si vous ne vous » en rapportez pas à moi, vous » en croirez du moins un ange » du Très-haut, qui eſt deſcendu » dans un tel puits. Il vous aſſu- » rera de la vérité de mes paroles.

Tomrut & le peuple ſe tranſportent auſſi-tôt au lieu indiqué. Véſinichi, arrivé ſur le bord du puits, ſe proſterne, la face contre terre ; puis ſe relevant tout-à-coup, il dit : « Ange du Seigneur, » rendez témoignage à la vérité. » Ce que j'ai annoncé à ce peuple, » n'eſt-il pas l'ordre du Tout-puiſ-

» ſant? » Une voix ſortie du fond du puits ſe fait entendre, & prononce ces paroles : « C'eſt véri» table, c'eſt véritable. » Alors Tomrut déclare au peuple, que ce puits eſt ſacré, puiſque l'ange du Seigneur l'a habité, & qu'il faut le combler, de peur qu'il ne ſoit ſouillé. Lui-même il donne l'exemple, & jette une pierre dedans : le puits en fut rempli dans un inſtant ; & l'infortuné, qu'on avoit fait cacher dedans, pour jouer ce rôle, fut accablé ſous leur poids.

Véſinichi & Tomrut profiterent de l'impreſſion qu'avoit faite ſur le peuple cette fable, toute groſſiere qu'elle étoit. Sous le ſpécieux prétexte d'exécuter les ordres de Dieu, ils firent égorger tous ceux dont la fidélité leur étoit ſuſpecte, & vengerent ainſi

leur injure particuliere. Plus de ſoixante & dix mille hommes périrent dans ce maſſacre. Depuis cet inſtant, l'autorité de Tomrut devint inébranlable. Il la partagea avec Véſinichi, qui lui avoit été ſi utile, & avec Abdoulmoumen qui, de docteur de la loi, étoit devenu général d'armée. Ali, roi de Maroc, ſe vit enlever par ces trois hommes la plus grande partie de ſes Etats. Il ſe repentit alors de ne les avoir pas fait périr, tandis qu'il le pouvoit; tant il eſt vrai qu'un moment favorable, dont on n'a point ſçu profiter, eſt ſouvent cauſe des plus grandes révolutions.

Tomrut, qui comptoit pour rien toutes les conquêtes qu'il avoit faites, ſans celle de la capitale, réſolut de s'en emparer. Il leva une armée de quarante mille

hommes. Véſinichi & Abdoulmoumen, qui la commandoient, eurent ordre de mettre le ſiége devant Maroc. Ali s'étoit enfermé dans cette place, déterminé à s'enſevelir ſous ſes ruines. Sa préſence, & plus encore ſon exemple, avoient inſpiré un courage extrême aux habitans. Ils ſupportoient avec conſtance tous les périls & les fatigues d'un ſiége long & meurtrier, & réſiſtoient aux efforts redoublés des ennemis. Méhémed, gouverneur de Ségelmeſſe, à la nouvelle de l'extrémité où étoit la place, raſſembla un corps de troupes, & vint préſenter la bataille aux aſſiégeans. Les deux armées combattoient avec une égale ardeur, lorſque le roi de Maroc, à la tête de la garniſon, ſortit de la ville, força les lignes des aſſiégeans,

détruisit tous leurs travaux, & les chargea brusquement. Les troupes du gouverneur de Ségelmesse, animées par la diversion favorable des assiégés, redoublent leurs efforts ; le combat devient sanglant. Vésinichi, un des généraux de Tomrut, est tué dans la mêlée. Abdoulmoumen, pour ne point décourager ses soldats, fit couvrir le corps de Vésinichi, & le fit enterrer secrétement. Malgré toute la bravoure de ce général, la confusion se mit dans ses rangs, & il fut obligé de reculer en désordre. L'action dura toute la journée ; la nuit seule fit cesser le carnage. Abdoulmoumen profita des ténebres, pour ramasser les débris de son armée, & pour se retirer. Ses soldats, qui ignoroient que l'on avoit enterré Vésinichi, chercherent

inutilement ſon corps : la réputation de ſainteté, qu'il s'étoit acquiſe, leur fit imaginer que les anges l'avoient enlevé.

Tomrut étoit à l'extrémité, lorſqu'on lui annonça la défaite de ſon armée, & la mort de Véſinichi. Il apprit, avec joie, qu'Abdoulmoumen avoit échappé au fer des ennemis ; & comme il n'avoit point d'enfans, il le nomma ſon ſucceſſeur. Tomrut expira quelques jours après, à l'âge de cinquante & un an.

Abdoulmoumen, ſuivant ces diſpoſitions, fut reconnu pour ſouverain, & prit la qualité de *prince des vrais croyans*. Il réuniſſoit dans ſa perſonne le ſacerdoce & l'empire, & fut le ſecond prince de la dynaſtie des Almohades. Pour ſe rendre agréable à ſes nouveaux ſujets, il les

traita avec beaucoup de douceur, & diminua les impôts.

L'année 1133, ce prince se mit Hég. 528.
à la tête de ses troupes, & se présenta devant Badilé. Cette ville fut emportée l'épée à la main, & ses habitans exposés à la fureur d'un ennemi victorieux. Le roi de Maroc rappella Tasfin son fils, de l'Espagne, & lui donna le commandement d'une armée destinée contre Abdoulmoumen. Tasfin se mit en campagne, & tint le plat pays. Abdoulmoumen se retira dans le mont Atlas. Ce dernier, après avoir traversé plusieurs chaînes de montagnes, s'arrêta dans celle de Ronata, & assit son camp sur un terrein dur & pierreux. Tasfin, au contraire, choisit pour camper, une plaine remplie d'herbages, afin que sa cavalerie pût avoir des fourrages. L'on étoit

alors dans l'hyver : des pluies continuelles inonderent cette plaine. Bientôt la disette & les maladies désolerent son camp : pour comble de malheur, le froid devint si excessif, que ses soldats furent réduits à brûler les bâtons de leurs lances & le bois de la selle de leurs chevaux, pour se chauffer.

Tasfin, qui voyoit sa perte inévitable sans un prompt secours, fit sçavoir l'extrémité où il étoit réduit, à Méhémet, gouverneur de Ségelmesse, le même qui avoit fait lever le siége de Maroc. Méhémet se mit aussi-tôt en marche, pour degager l'armée royale. Abdoulmoumen, instruit de son approche, détacha Abdoullah, un de ses lieutenans, pour le combattre avant sa réunion avec Tasfin. Les deux corps d'armées se

rencontrerent dans une plaine nommée *Merdj-el-Djemr*, & se choquerent avec fureur. La mort du gouverneur de Ségelmesse, qui fut tué dans le commencement de l'action, fit perdre courage à ses troupes qui prirent honteusement la fuite. Le roi de Maroc survécut peu de jours à cette bataille, dont la perte acheva de l'accabler. Tasfin, par la mort de son pere, devint l'héritier de son trône & de ses malheurs.

Abdoulmoumen, dont l'ambition n'étoit point satisfaite, s'il ne réunissoit dans sa personne tous les pays que possédoient les Mahométans en Afrique, parut devant Tréméfen, l'an 1162. Tas- Hég. 358.
fin accourut aussi-tôt pour la secourir. Les deux armées resterent en présence, plusieurs mois, pour

s'observer, sans oser en venir à une bataille. Abdoulmoumen, qui vit l'impossibilité de se rendre maître de cette ville, devant une armée supérieure à la sienne, leva le siége, l'année suivante. Pour se venger de l'affront qu'il avoit reçu devant cette place, il détacha Heutati, à la tête d'un corps d'armée, pour soumettre Oran. Ce général s'en empara par surprise; mais cette ville lui fut enlevée, quelques jours après, avec la même facilité qu'il l'avoit prise. Tasfin informé de la perte de cette place, accourut pour la reprendre. Ce fut à Heutati, dont les forces étoient inférieures, à abandonner la ville, & il n'eut que le tems de se retirer dans les environs. Tasfin, glorieux d'avoir repris Oran, crut n'avoir plus rien à redouter d'un

ennemi qui fuyoit devant lui. Sa trop grande sécurité ne tarda pas à lui devenir funeste. Il y avoit, aux environs d'Oran, une petite mosquée, bâtie sur la croupe d'une colline. La dévotion des habitans d'alentour avoit rendu célebre la vingt-septieme nuit de la lune de Ramazan. Ils se rassembloient dans cette mosquée, & y passoient cette nuit-là en prieres. Tasfin, malgré le voisinage des ennemis, y alla déguisé, suivi seulement de quelques soldats. Heutati averti, par des espions fideles, de l'imprudence de ce prince, résolut d'en profiter. Dans la crainte que son ennemi ne lui échappe, il fait entourer la colline par ses troupes, & s'empare de toutes les avennes de la mosquée. Tasfin, qui voit sa perte inévitable, veut tenter cependant

de s'échapper : il ſaute ſur ſon cheval, & le pouſſe, avec impétuoſité, ſur le bord de la mer, dans un endroit rude & eſcarpé ; le cheval s'abbat & précipite ſon maître au milieu des rochers. Quelques hiſtoriens rapportent ſa mort d'une autre maniere. Ils diſent que ce prince alloit ſouvent dans un de ſes jardins, ſitué ſur le bord de la mer. Heutati l'attaqua bruſquement, tandis qu'il étoit dans ce lieu de plaiſance. Tasfin ſurpris, voulut s'enfuir, & pouſſa ſon cheval dans la mer où il perit. La mort de ce prince fut la cauſe de la diſperſion de ſon armée ; une partie ſe refugia dans Oran. Abdoulmoumen envoya des troupes qui prirent cette ville, & paſſerent tous les habitans au fil de l'épée.

Ce prince, délivré d'une ar-

mée qui nuiſoit à ſes entrepriſes, marcha droit à Tréméſen. De-là il ſe préſenta devant Fez qui fut emportée d'aſſaut. Cette ville qui, après Maroc, étoit la plus conſidérable de l'Afrique, ne lui cédoit ni par ſa grandeur, ni par ſes richeſſes, ni par le nombre de ſes habitans. Une triple enceinte, des tours de diſtance en diſtance, des foſſés profonds; enfin toutes les fortifications que l'art avoit alors inventées, en rendoient la priſe extrêmement difficile: elle renfermoit une garniſon nombreuſe & étoit pourvue de vivres & d'armes. Abdoulmoumen ſentit toute la difficulté & l'importance de cette conquête: il chargea Ioufef-ben-Vardin de la conduite de ce ſiége. Pour lui, ſuivi d'une partie de ſes

ſoldats, il tourna ſes armes d'un autre côté.

Iouſef ouvrit la tranchée, & commença à battre la place, avec le béliers & les autres machines de guerre. Il tenta même de l'emporter d'aſſaut, par le moyen de pluſieurs tours de bois qu'il fit approcher des murailles. Fétié-Oſman, gouverneur de la ville, rendoit tous ſes efforts inutiles: il faiſoit de fréquentes ſorties, & détruiſoit dans un inſtant le travail de pluſieurs jours. Le ſiége duroit depuis neuf mois; & le général d'Abdoulmoumen commençoit à douter du ſuccès, lorſqu'une trahiſon le rendit maître de cette ville. Quelques ſoldats de la garniſon, déſeſpérant du ſalut de la place, traiterent ſecrétement avec lui, & lui livrerent

une des portes. Ses troupes entrerent dans la ville, l'épée à la main, &, dans leur premiere fureur, massacrerent tout ce qui se présenta devant eux; de-là se répandant dans les maisons, ils y commirent toute sorte de désordres. Le butin fut immense en pierreries, en or, en argent. Plus de cent mille habitans périrent dans ce massacre.

D'autres historiens prétendent qu'Abdoulmoumen prit cette ville en personne; que prévoyant la longueur du siége, il avoit fait entourer son camp d'une muraille & d'un fossé, & qu'il avoit fait élever des tours, de distance en distance. Ben-Sahravi, gouverneur de la ville de Tanger, à la nouvelle de l'approche des ennemis, étoit accouru, avec sa garnison, au secours de la place. Ab-

doulmoumen déſeſperé de voir, après neuf mois, le ſiége auſſi peu avancé que le premier jour, joignit la ruſe à la force. A l'orient de la ville, couloit une riviere qui la traverſoit d'un bout à l'autre : comme elle étoit peu profonde, les habitans s'imaginoient n'avoir rien à redouter de ce côté-là. Abdoulmoumen fit faire des écluſes ſur cette riviere. Il avoit, en même tems, préparé pluſieurs bateaux plats, chargés de troupes. Il lâcha les écluſes; & s'abandonnant, avec ſa petite flotte, au courant de l'eau, il aborda, près de la ville, au pied des murailles, & tenta, à la faveur des échelles, de gagner le haut des murailles. Les habitans, effrayés du danger où étoit la place, accoururent du côté de l'attaque. Ils renverſerent tous ceux qui

oserent leur résister, & accablerent de pierres, de bitume, d'huile bouillante, les assaillans. Abdoulmoumen, après avoir perdu beaucoup du monde, fut forcé de faire sonner la retraite. Il étoit près de lever le siége, quand une trahison ranima ses espérances. Quelques habitans lui promirent de lui livrer un poste, à condition qu'il leur accorderoit la vie & la liberté. Il accepta leur proposition, & s'empara ainsi, par surprise, d'une place qui avoit resisté à l'effort de ses armes. De-là il alla mettre le siége devant Mikénès & Salé qui se rendirent à composition.

Il ne restoit plus à Ishak, fils & successeur de Tasfin, que la ville de Maroc. Ce prince infortuné s'étoit vu enlever par cet usurpateur la plus grande partie

de ſes Etats. De nouveaux malheurs rendirent ſon ſort encore plus deplorable, & le priverent enfin du trône & de la vie.

Abdoulmoumen, après la priſe de Fès, vint mettre le ſiége devant Maroc : il fit camper ſon armée, à l'occident de cette ville, ſur une petite hauteur. Les fortifications dont la place étoit revêtue, & le nombre de ſes défenſeurs, firent prévoir à Abdoulmoumen, que le ſiége ſeroit long & meurtrier. Pour que ſes troupes euſſent moins à ſouffrir de l'intempérie de l'air, il fit bâtir une ville dans l'endroit même où étoit ſon camp.

Maroc étoit inveſti, depuis onze mois ; & pendant cet eſpace de tems, l'on s'étoit battu, de part & d'autre, avec beaucoup de courage, & un mêlange de bons &

de mauvais succès. Les vivres commencerent à manquer dans la ville, & la famine fit périr plus de monde que le fer des assiégeans. Abdoulmoumen, de son côté, étoit ennuyé de la longueur du siége, & commençoit à en redouter les suites; il tenta de s'emparer, par surprise, d'une place qui résistoit aux efforts de ses armes. Il plaça une partie de ses troupes au-delà de la ville qu'il avoit fait bâtir, & leur recommanda de ne point s'ébranler qu'elles n'entendissent sonner la charge : il ordonna au reste de ses soldats de livrer un assaut à la ville, de se retirer ensuite, comme si la terreur s'étoit emparé de leurs esprits, & de fuir du côté où étoit postée l'embuscade. Ses ordres furent exécutés, & ce qu'il avoit prévu arriva. Ses

troupes ſe préſentent à l'aſſaut ; &, après avoir combattu foiblement, ſe retirent avec précipitation. Les habitans trompés, ſortent de la ville : ils pénétrent juſqu'au camp d'Abdoulmoumen, renverſent les murailles de la nouvelle ville qu'il avoit bâtie, &, toujours pourſuivant l'ennemi, donnent dans l'embuſcade. Les ſoldats d'Abdoulmoumen, qui étoient cachés, paroiſſent tout-à-coup, & chargent les ennemis, avec de grands cris. Ceux qui, un inſtant auparavant, fuyoient devant eux, font volte-face. Les habitans, ſurpris d'une attaque imprévue, veulent rentrer dans Maroc ; le déſordre ſe met parmi eux, & ils rencontrent par-tout l'ennemi & la mort : les uns furent taillés en piéces ; les autres eurent le bonheur de regagner

les portes ; mais la foule de ceux qui vouloient entrer, étoit si grande, que la plûpart périrent.

Les assiégés, malgré cette perte, résolurent de se défendre jusqu'à l'extrémité. La famine augmentoit tous les jours, & cent mille personnes avoient déjà péri par ce fléau. Ceux qui leur avoient survécu, étoient si foibles & si languissans, qu'ils ne pouvoient donner la sépulture aux morts. Parmi les troupes qui composoient la garnison, il y avoit une compagnie de Francs que l'on appelloit les *Marantons*. Pressés par la famine, & ne pouvant plus supporter les maux dont ils étoient accablés, ils promirent au général ennemi de lui ouvrir une porte de la ville, qu'on leur avoit confiée, pourvu qu'il leur donnât des assurances de la vie & de la li-

berté. Les conditions furent acceptées & exécutées fidélement de part & d'autre. Toute l'armée
J.C.1149 entra dans la ville, & commit
Hég.544. tous les désordres qui suivent une place emportée d'assaut.

La citadelle, où Ishak s'étoit retiré avec les princes ses parens, & les principaux seigneurs de sa cour, fut obligée d'ouvrir ses portes au vainqueur. Les illustres prisonniers, qu'elle renfermoit, furent chargés de chaînes, par son ordre, & conduits au supplice. Ishak, les larmes aux yeux, voulut implorer la clémence d'Abdoulmoumen. L'Emir Sirin-Elhadji, proche parent d'Ishak, se tournant de son côté : » Pourquoi, seigneur, lui dit-il, » vous abbaisser jusqu'à faire des » prieres à un barbare ? Mourons » sans témoigner la moindre foi-

» blesse ; il vaut mieux perdre la » vie, que de la devoir au plus » cruel de tous les hommes.» Ces paroles mirent en fureur Abdoulmoumen : il fit saisir cet Emir intrépide, & le fit expirer sous le bâton. Ishak eut la tête tranchée. Dans ce prince finit la dynastie des Almoravides, après avoir régnéen Afrique & en Espagne près de cent ans. La plus grande partie des habitans de Maroc étoit périe, pendant le siége, ou à la prise de la ville. Un petit nombre avoit échappé à la fureur du soldat, en se cachant dans des souterreins. Abdoulmoumen fit publier une amnistie. Ces infortunés se fiant à sa parole, sortirent de leurs retraites. Les soldats les voyant paroître, vouloient les massacrer. Abdoulmoumen eut besoin de toute son au-

torité, pour les en empêcher. Ce prince fit réparer en diligence les fortifications de Maroc, & y ajoûta une nouvelle tour. Ces travaux achevés, il établit le siége de son nouvel empire dans cette capitale.

A peine ce prince étoit monté sur le trône, qu'une conjuration pensa l'en précipiter. Quelques-uns des principaux habitans de Maroc, incapables de supporter le joug qu'on venoit de leur imposer, résolurent de le secouer. Ils rassemblerent tous les partisans des Almoravides dispersés dans l'Afrique, & engagerent plusieurs Arabes dans leur parti. Abdoulmoumen méprisa d'abord ces mouvemens; mais peu s'en fallut que la sécurité dans laquelle il étoit, ne lui devînt fatale. Les rebelles avoient déjà

sur

ſur pied une armée de cent mille hommes d'infanterie, & de vingt mille de cavalerie, ſans qu'il eût fait aucuns préparatifs. Ce prince cependant, ſans s'effrayer du nombre de ſes ennemis, marcha droit à Deukalé qui avoit embraſſé leur parti. Cette ville eſt bâtie ſur un terrein pierreux & inégal. Les révoltés dreſſerent une embuſcade ſur le chemin qui conduiſoit à cette ville; mais Abdoulmoumen, trop habile pour ſe laiſſer ſurprendre, ſe préſenta devant la ville, par un endroit tout oppoſé à celui où étoit placée l'embuſcade. Deukalé fut emportée d'aſſaut, & les habitans furent paſſés au fil de l'épée. L'on y fit un ſi grand nombre d'eſclaves, qu'une fille ne valoit qu'une drachme d'or. Ces nouveaux ſuccès remplirent de crainte les plus

hardis, & aſſurerent le pouvoir d'Abdoulmoumen. Les peuples allarmés couroient au-devant de lui, prendre des chaînes ; tout plioit ſous une puiſſance ſi formidable, & il donnoit des loix à une partie de l'Afrique.

Tandis que ce prince, par de nouvelles victoires, affermiſſoit de plus en plus ſon autorité dans cette partie du monde, l'Eſpagne étoit en proie aux armes des Chrétiens & à celles des Maures. Alfonſe, roi d'Aragon, l'ennemi le plus redoutable qu'euſſent les Arabes, & qui leur avoit déjà enlevé tant de places, ajoûta à toutes ſes conquêtes celle des villes de Jaën & de Méquinentia. Tant d'heureux ſuccès, loin de le contenter, ne faiſoient qu'enflammer ſon courage, & l'exciter à de nouvelles entrepriſes.

Ce prince, sur la fin de l'année 1133, tenta de s'emparer d'Huesca, Hég. 528. place voisine de Méquinentia ; mais la rigueur de la saison l'obligea de lever le siége. Ce prince, au mois de Février de l'année suivante, parut de nouveau, au pied des murailles d'Huesca. Cette place, déjà fortifiée par la nature, l'étoit encore par tous les travaux que l'art y avoit ajoûtés. Elle renfermoit une garnison nombreuse, & étoit munie d'armes & de vivres. Alfonse étoit, depuis trois mois devant cette ville, sans avoir pu s'en rendre maître. Les Maures de Lérida & des environs, après avoir pris les armes, s'avancerent au secours de la place assiégée. Les Chrétiens sortirent de leurs lignes, pour les combattre. Les deux armées, après s'être battues

long-tems avec une animosité réciproque, se séparerent, sans qu'aucun de deux partis pût s'attribuer la victoire. Ce qui paroît plus constant, c'est que les Chrétiens rentrerent dans leurs lignes, & que les Maures de Lérida ne purent les forcer à lever le siége, l'unique objet de leur entreprise.

Alfonse, dont l'armée étoit diminuée par la derniere bataille, & qui craignoit que les ennemis ne vinssent de nouveau l'attaquer, alla en Castille pour lever de nouvelles troupes. Il se mit ensuite à ravager les terres des ennemis jusqu'à Moution. Ce prince, emporté par trop d'ardeur, s'étant éloigné du gros de l'armée, suivi seulement de trois cens cavaliers, se vit tout-à-coup enveloppé par un corps d'Arabes, infiniment supérieur au sien. La

vue d'un danger inévitable, lui en fit perdre la crainte. Il exhorte ceux qui le suivent à préférer une mort glorieuse à un honteux esclavage ; en même tems, il s'élance au milieu des ennemis ; & après en avoir immolé plusieurs de sa main, il tombe percé de coups, & accablé par le nombre ; sa petite troupe, à son exemple, combattit avec un courage que le désespoir rendoit encore plus redoutable. La plûpart, après avoir fait des prodiges de valeur, furent taillés en piéces. Quelques-uns eurent le bonheur de s'ouvrir un chemin, l'épée à la main, à travers les ennemis, & d'échapper à leurs poursuites. Ainsi périt Alfonse I, roi de Navarre & d'Arragon, après être sorti victorieux de vingt-neuf batailles qu'il avoit livrés aux

Maures, durant l'espace de trente ans.

Alfonse VII, roi de Castille, Garsias roi de Navarre, & Raymond comte de Barcelone, firent entr'eux une ligue contre les
Hég. 541. Maures. L'année 1146, les deux premiers devoient ravager le pays ennemi, & Raymond devoit tenir la mer, avec une flotte, & empêcher les secours que les Arabes auroient pu recevoir de l'Afrique. Alfonse & Garsias entrerent, l'année suivante, dans l'Andalousie. Ils brûlerent les villes, ravagerent la campagne, & pénétrerent jusqu'à Cordoue. Le gouverneur de cette ville, intimidé par l'approche d'une armée aussi formidable, n'eut d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Les deux rois, de peur d'affoiblir leur armée, ne voulu-

rent pas mettre garnison dans cette grande ville, & se contenterent du serment de fidélité que leur firent le gouverneur & les habitans; mais à peine l'armée Chrétienne fut éloignée, qu'ils oublierent une promesse que la crainte avoit arrachée. Ils oserent même se joindre à un corps de troupes, que les Arabes avoient rassemblé à Biatia, & venir attaquer les Chrétiens. La victoire, que ces derniers remporterent, les vengea de la mauvaise foi des Cordouans. Les deux rois, après la bataille, retournerent à Cordoue; & pour mettre les habitans dans l'impuissance de se révolter, ils mirent une forte garnison dans cette ville.

L'armée Chrétienne marcha ensuite à Alméria, ville forte, située sur les bords de la Méditerra-

née. Les flottes réunies du comte de Barcelone, & des Génois, ayant doublé le cap de Gates, parurent, en même tems, devant cette ville, & commencerent à l'attaquer par mer, tandis qu'elle étoit assiégée par terre. Après différens événemens, elle fut enfin emportée d'assaut, dans le mois de No-
Hég. 542. vembre de l'année 1147. Vingt mille Maures, qui s'étoient refugiés dans la citadelle, racheterent leur vie à force d'argent. Le butin, qui se fit, fut partagé également à tous les soldats. Un vase d'émeraude, d'une grandeur extraordinaire, tomba au pouvoir des Génois qui le conservent encore dans leur trésor. L'hyver empêcha les Chrétiens de pousser plus loin leurs conquêtes. Le comte de Barcelone, avec le secours de la flotte Génoise,

enleva encore aux Arabes Tortosse située à l'embouchure de l'Ebre. Les Maures perdirent, dans la même année, les villes de Lérida & de Fraga.

Autant l'année 1147 avoit été glorieuse pour les Chrétiens, autant elle avoit été fatale aux Arabes. Ils voyoient, avec douleur, la décadence de leur empire, & les Chrétiens s'aggrandir tous les jours, à leurs dépens, & s'établir sur leurs ruines. Mais de toutes les conquêtes que firent leurs ennemis, la derniere leur fut la plus sensible. Alfonse I, fils de Henri de Bourgogne, qui avoit pris le titre de *roi de Portugal*, crut qu'il ne le seroit véritablement, qu'en s'emparant de la capitale de ce royaume. Cette ville faisoit, depuis long-tems, l'objet de toute son ambition. Ce

prince, trop foible pour entreprendre tout ſeul cette conquête importante, voyoit, avec chagrin, ſes monarques Chrétiens de l'Eſpagne tourner leurs armes les uns contre les autres; & il n'eſpéroit aucun ſecours de leur part, tant que l'animoſité les déſuniroit : à leur défaut, il appelle les Allemands, les Anglois, les Flamands. Ces peuples accourent à ſa voix, & couvrent la mer, qui baigne le Portugal, de leurs flottes redoutables. Elles ſe placent à l'embouchure du port de Liſbonne, & forment une barriere impénétrable. Tandis que cette ville eſt bloquée par mer, Alfonſe l'aſſiége par terre : après avoir été cinq mois devant cette place, & après avoir livré pluſieurs combats qui eurent différens ſuccès, il range ſes ſoldats en ba-

taille, devant les murailles, & fait toutes ses dispositions pour un assaut général. Il exhorte ses troupes à faire un dernier effort ; «Ne vous
» imaginez pas, leur dit-il, que
» je vous ai rassemblés ici pour
» conquérir une seule ville. La
» prise de Lisbonne vous rendra
» maître de tout le Portugal. Cette
» ville renferme tout l'or & l'ar-
» gent des Arabes, qu'ils semblent
» n'y avoir ramassé que pour vous
» enrichir. C'est-là que sont leurs
» armes, leurs machines de guerre,
» enfin c'est-là le boulevard de
» leur Etat. Ressouvenez-vous
» que les ennemis, contre lesquels
» vous allez combattre, sont les
» mêmes que vous avez vaincus
» si souvent. Que cette multitude
» de peuple ne vous effraye point ;
» il y a beaucoup d'hommes dans
» Lisbonne, & peu de soldats.

» Osez vaincre, & pénétrez dans » cette ville ouverte par tant » d'endroits. Avancez fiérement » au travers des pierres, des flé- » ches, du feu; rien ne résistera » à votre courage : au reste, vous » me verrez partager avec vous » la gloire & le péril de cette » journée.» Il dit; & tous les soldats demandent, à grands cris, qu'on les mene à l'assaut : ils gravissent aussi-tôt sur les ruines & sur les débris des murailles, & tâchent de pénétrer dans la place. Alfonse étoit à leur tête; sa présence, son exemple redoubloient encore leur courage. Les assiégés, de leur côté n'oublioient rien pour repousser les Chrétiens, & se servoient des armes que leur fournissoit le désespoir. Enfin les soldats d'Alfonse rompirent une porte nommée *Alfama*, & se re-

pandirent comme un torrent dans la ville. Ils massacrerent, dans leur premiere fureur, tous ceux qui se trouverent les armes à la main. La ville fut abandonnée au pillage qui fut immense. Ainsi fut prise Lisbonne, l'année 1147, le 8 Novembre. Le reste du royaume suivit le sort de la capitale, & Alfonse se vit bientôt maître de tout le Portugal. Hég. 542

Les triomphes continuels des Chrétiens, & la prise de tant de villes, allarmoient les Arabes. Ils craignoient que leur empire ébranlé par des secousses aussi violentes, s'il n'étoit soutenu par les Africains, ne fût à la fin renversé. Pour prévenir les malheurs, dont ils étoient menacés, ils prirent la résolution d'implorer le secours d'Abdoulmoumen. Abou-Djafer & Ahmed furent en-

voyés vers ce prince, pour lui exposer le triste état où étoient réduits les Musulmans d'Espagne. Dans la vue de l'engager à embrasser leur parti avec chaleur, les députés avoient ordre de lui offrir la souveraineté de tout ce que les Arabes possédoient dans ce royaume. Abdoulmoumen, avide de gloire, & charmé d'étendre les limites de son empire au-delà de la mer, accepta, avec joie, des propositions aussi avantageuses, & promit aux députés de passer lui-même dans l'Andalousie à la tête d'une armée formidable. Ce prince en attendant qu'il pût les secourir en personne, fit équiper une flotte chargée de troupes de débarquement.

L'arrivée des Africains n'empêcha pas Alfonse, roi de Castille & de Léon, de former le

ſiége de Cordoue, dont les Arabes s'étoient emparé de nouveau. Ce prince parut devant Hég. 545. cette ville, l'année 1150. Abdoulmoumen craignant que cette ville ne ſuccombât ſous les armes des Chrétiens, fit équiper une ſeconde flotte, ſur laquelle il fit embarquer douze mille hommes de cavalerie, commandés par Zékéria-ben-Boumour.

Ce général ayant abordé en Eſpagne, ſe mit en marche pour ſecourir Cordoue. Comme les avenues de la place étoient gardées par les troupes Chrétiennes, il fut obligé de s'ouvrir une autre route à travers des montagnes & des forêts. Enfin, après vingt jours de marche & de travaux incroyables, il arriva ſur une hauteur d'où l'on découvroit Cordoue. Le gouverneur, à la tête de la garniſon, le

joignit ; & ils entrerent ensemble dans la ville. Alfonse désespérant du succès du siége, le leva avec précipitation, & se retira à Tolede. Le général d'Abdoulmoumen, après avoir delivré Cordoue, voulut tenter quelque entreprise contre les Espagnols ; mais Méhémed-ibn-Merdenich, roi de Séville, qui redoutoit encore plus les Africains que les Chrétiens, fit une ligue défensive avec ces derniers. Suivant ce traité, le comte de Barcelone lui envoya dix mille hommes de renfort. Zékéria n'ayant pu combattre Ibn-Merednich, avant sa jonction avec les Catalans, fut obligé de s'en retourner en Afrique.

L'année suivante, Abdoulmoumen mit encore une flotte en mer. Pour mieux surprendre l'en-

nemi qu'il vouloit opprimer, il fit courir le bruit que cet armement étoit destiné contre l'Espagne. Après avoir parcouru les côtes de ce royaume, qui sont baignées par la Méditerranée, il passa le détroit, & se présenta devant Bugie. Cette ville étoit sous la domination d'Iaiah-ben-Abdoulaziz-Billah de la dynastie de Béni-Hamad. Ce prince, mol & efféminé, avoit abandonné le gouvernement de ses Etats à Méïmoun-ben-Hamdoun. Ce ministre, peu guerrier, rassembla à la hâte tous ceux qui étoient en état de porter les armes, & sortit de la ville, dans l'intention de livrer bataille à Abdoulmoumen; mais à peine fut-il en présence de l'ennemi, qu'il prit lâchement la fuite. Iaiah se retira dans le château de Constantin, & son frere s'enfuit

en Sicile. Abdoulmoumen entra en vainqueur dans Bugie, & s'empara de tous les Etats d'Iaiah, sans coup férir. Il conduisit ce prince malheureux à Maroc. C'est ainsi que la maison de Béni-Hamad, après avoir été sur le trône cent soixante années, sous neuf rois différens, cessa de régner. Iaiah-ben-Abdoulaziz, aidé d'Hassan-ben-Ali, dernier prince de la dynastie des Zéïrites, avoit résisté à toutes les forces des Siciliens; mais il succomba enfin sous la puissance d'Abdoulmoumen.

Après la prise de Bugie, les peuples des environs se rassemblerent sous la conduite d'un certain Abou-Kabida, dans la résolution d'attaquer Abdoulmoumen. Ce prince envoya un corps de troupes contre eux, commandé par Abou-Saïd, l'un de ses généraux.

Abou-Kabida fut battu & prit la fuite ; & la plus grande partie de ses troupes fut taillée en piéces. De-là le vainqueur marcha du côté de la forteresse de Hamad : les habitans n'oserent attendre l'ennemi, & s'enfuirent dans les montagnes voisines. Abou-Saïd, après s'être emparé de cette place, retourna auprès d'Abdoulmoumen.

Les victoires continuelles de ce prince allarmerent les Arabes. Les chefs des différentes tribus se rassemblerent, & délibérent entr'eux de le chasser de l'Afrique. Pour réussir dans leur projet, ils levent une armée formidable. Le roi de Sicile, pour profiter de la division qui régnoit parmi les Musulmans, proposa aux rebelles de joindre ses armes aux leurs, contre l'ennemi

commun ; mais ils rejetterent ces offres qui leur étoient suspectes.

Tandis que les Arabes conjuroient la perte d'Abdoulmoumen, ce prince, après s'être emparé de Bugie, étoit retourné dans ses Etats. Dès qu'il apprit cette nouvelle révolte, il leva une armée de trente mille cavaliers. Abou-Saïd & Issa en furent nommés généraux. Bientôt les deux armées furent en présence. L'on combattit, de part & d'autre, avec beaucoup de valeur. La victoire se déclara enfin pour les troupes d'Abdoulmoumen. Les Arabes prirent la fuite, & abandonnerent leurs femmes leurs enfans & leurs bagages au pouvoir du vainqueur. Abdoulmoumen partagea le butin à ses troupes ; mais il se réserva les femmes & les enfans

qu'il traita avec beaucoup d'humanité. Il ordonna ensuite à son fils d'écrire aux Arabes, pour les engager à venir reprendre leurs captifs. Ceux-ci charmés d'une proposition à laquelle ils ne s'attendoient pas, se rendirent à Maroc. Abdoulmoumen, non content de leur rendre ces gages de leur tendresse, les combla encore de présens. Un procédé si généreux fit cesser toute leur animosité, & ils devinrent les défenseurs les plus zelés de celui qu'ils avoient voulu faire périr.

Ce conquérant, après avoir affermi son autorité en Afrique, résolut de désigner son fils Muhamed pour son successeur. La chose n'étoit pas sans obstacle : il devoit une partie de ses victoires à Umer-Heutati. Par un traité particulier, qu'il avoit fait avec

celui-ci, il s'étoit engagé à lui remettre la couronne à sa mort. Ce prince, pour ne pas violer ouvertement la parole qu'il lui avoit donnée, gagna par des présens les principaux seigneurs, & les engagea à demander son fils pour son successeur. Ses insinuations réussirent; & il parut, en mettant son fils sur le trône, remplir les vœux de tout le peuple. Hentati, qui vit sa perte assurée, en s'opposant aux dispotions de ce monarque, alla faire sa renonciation entre les mains d'Abdoulmoumen.

Ce prince, après avoir associé à la couronne Muhamed, son fils aîné, distribua le gouvernement des provinces entre ses autres enfans. Abdoullah fut nommé à Bugie; Téléman devint le partage d'Abou-Umer. Le gouver-

nement d'Algésire fut donné à Abou-Saïd. Ce conquérant n'avoit rien oublié pour l'éducation de ses enfans : il leur avoit donné les maîtres les plus habiles pour les instruire dans toutes les sciences, & les avoit formés lui-même dans celle du gouvernement, & dans le grand art de la guerre.

Abou-Saïd, arrivé en Espagne, voulut marcher sur les traces de son pere. Méïman-Zéïdan, prince de la dynastie des Almoravides, régnoit encore dans Grenade. Abou-Saïd se présenta devant Malaga, & fit sommer Méïman de lui remettre cette place, ainsi que les autres villes qui dépendoient de lui. Ce prince, mol & efféminé, aima mieux se retirer en Afrique, & y vivre dans l'obscurité, que de disputer une couronne qu'il auroit pu conserver.

Le fils d'Abdoulmoumen, après une conquête aussi facile, parut devant Almérie. Cette ville, dont les Chrétiens s'étoient emparé, l'an 1147, fut investie par mer & par terre. Les habitans, après avoir soutenu un siége long & meurtrier, furent enfin obligés de se rendre, faute de vivres.

Malgré les victoires continuelles d'Abdoulmoumen & des princes ses enfans, les Siciliens étoient encore les maîtres de plusieurs places importantes en Afrique, parmi lesquelles Tunis tenoit le premier rang. Ils sortoient en armes de ces différentes villes, & répandoient l'allarme dans tous les environs. Les Arabes, fatigués des incursions des Chrétiens, conjurerent Abdoulmoumen de les délivrer de voisins aussi dangereux. Ce prince aussi-tôt fit équiper

per une flotte, & leva, en même tems, une armée. Comme pour aller à Tunis, l'on devoit passer par des déserts, il fit de grands amas de bled, & les fit enterrer dans des puits qui étoient sur la route qu'il devoit prendre. Ces préparatifs le conduisirent jusqu'au commencement de l'année 1159, qu'il partit de Maroc, à Hég. 544 la tête de cent mille combattans. Le nombre de ceux qui suivoient l'armée, étoit presque aussi grand. La discipline, qu'il faisoit observer, étoit si rigide, qu'un soldat, en passant à travers les campagnes, n'auroit pas osé arracher un épi de bled. Dès que l'on étoit campé, la priere se faisoit, les Imans à la tête. Abdoulmoumen parut enfin devant Tunis, & fit sommer le gouverneur de se rendre. Ce dernier, loin d'écouter une pa-

reille propoſition, fit une ſortie vigoureuſe ; mais, la même nuit, dix-ſept des principaux habitans s'échapperent de la ville, & offrirent à Abdoulmoumen de lui ouvrir les portes, à condition qu'il accorderoit la vie aux habitans, & qu'il les conſerveroit dans leurs biens. C'eſt ainſi que, par une trahiſon, ce prince ſe rendit maître de cette place importante.

Ce monarque ſe préſenta enſuite devant Méhédié. La nature, aidée de l'art, avoit concouru à rendre cette place une des plus fortes de toute l'Afrique. La mer l'entouroit preſque de tous les côtés ; & le ſeul endroit, par où l'on pût en approcher par terre, étoit revêtu d'ouvrages qui en rendoient l'accès impoſſible. Les habitans Siciliens, de leur côté, ſe

défendoient avec courage, &, par des sorties fréquentes, détruisoient tous les travaux des assiégeans. Abdoulmoumen, pour les resserrer, fit bâtir une muraille garnie de redoutes, qui les empêchoit de sortir de la place. D'un autre côté, sa flotte bloquoit le port, de façon qu'il ne pouvoit y entrer aucun secours.

Dans le tems que ce prince étoit occupé au siége de cette ville, les peuples des environs s'empressoient de reconnoître son autorité. La ville de Faïer, qui refusa d'ouvrir ses portes, fut emportée d'assaut. Le roi de Sicile songeoit cependant à secourir Méhédié. La flotte de ce prince parut à la hauteur de cette ville. La flotte d'Abdoulmoumen fut à sa rencontre, & les deux armées navales se livrerent un combat

terrible. La victoire se déclara pour les Musulmans. Les Siciliens, après avoir laissé sept de leurs vaisseaux au pouvoir des ennemis, prirent le large, & se retirerent en désordre.

Quoique les Chrétiens renfermés dans Méhédié, n'eussent plus aucune espérance d'être secourus, ils résistoient cependant à tous les efforts d'Abdoulmoumen. La famine seule les obligea à traiter avec ce prince. Dix des principaux officiers de la garnison se rendirent à son camp, & offrirent de lui remettre la ville, à condition que les Chrétiens auroient la vie sauve, & pourroient se retirer en Sicile. Abdoulmoumen, après les avoir invités à embrasser le Mahométisme, voulut bien acquiescer à leurs demandes. Ils s'embarque-

rent tous pour la Sicile ; mais il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui eut le bonheur de revoir cette isle, la plûpart ayant été engloutis par une tempête. Le roi de Sicile avoit déclaré qu'il feroit mourir tous les Musulmans qui résidoient dans ses Etats, en cas qu'Abdoulmoumen fît massacrer les Chrétiens qui étoient dans Méhédié. Ceux ci périrent tous, sans que l'on pût imputer leur mort à ce prince.

La prise de Tunis & celle de Méhédié n'avoient fait que suspendre le projet qu'avoit formé, depuis long-tems, Abdoulmoumen de faire en personne la conquête de l'Espagne. Il assembla tous les chefs des tribus Arabes ; & après leur avoir fait part du dessein où il étoit, il les pria de lui fournir dix mille hommes

de cavalerie pour cette expédition. Pour les engager à lui donner les troupes qu'il leur demandoit, il leur fit une peinture touchante des maux dont étoient accablés les Maures en Espagne, la mort des uns, l'esclavage des autres, enfin l'appréhension continuelle où ils étoient tous de succomber sous les armes des Chrétiens. Il finit par leur représenter la honte & l'opprobre dont se couvriroient les tribus Arabes, si, faute d'un leger secours, elles laissoient perdre un aussi beau royaume, conquis jadis par la valeur de leurs ancêtres. Les Arabes n'oserent refuser ce prince, dont ils craignoient le ressentiment, & lui fournirent les dix mille cavaliers. Ceux-ci l'accompagnerent jusqu'à la montagne de *Zagvan*. Quand ils fu-

rent arrivés dans cet endroit, ils quitterent l'armée d'Abdoulmoumen, ſous différens prétextes. Un des principaux, appellé *Iouſef-ben-Malik*, qui étoit reſté fidele à ce prince, vint l'avertir de la déſertion de ſes compagnons. Il ajoûta qu'ils diſoient entr'eux, que l'expédition d'Eſpagne n'étoit qu'un prétexte pour les tirer de leur pays, & les faire périr de miſere.

A cette nouvelle, ce prince entra en fureur; & il jura de les faire repentir de leur trahiſon. Il diſſimula cependant, juſqu'à ſon arrivée à Conſtantine, & campa vingt jours aux environs de cette ville, comme s'il eût ignoré leur déſertion, ou qu'il s'en fût peu embarraſſé. Les Arabes étoient dans la ſécurité la plus grande, lorſqu'ils ſe virent attaqués par

trente mille hommes des meilleurs troupes d'Abdoulmoumen. Ces déserteurs furent obligés de prendre la fuite, & d'abandonner au pouvoir du vainqueur leurs femmes & leurs enfans. Abdoulmoumen, bien loin d'abuser de sa victoire, traita avec humanité les prisonniers. Il écrivit, en même tems, aux Arabes, qu'il ne vouloit pas pousser plus loin sa vengeance, & qu'ils pouvoient venir retirer leurs femmes & leurs enfans. Ce trait de générosité les toucha, & ils l'assurerent d'une fidélité inviolable.

Hég. 556. Ce prince, l'année 1160, s'approcha de la mer, toujours dans le dessein de passer en Espagne. Il bâtit même une nouvelle ville sur le rivage, & retourna, quelque tems après, à Maroc, & de-là à Salé. Il étoit dans cette der-

niere ville, lorſque la mort le ſurprit. Toutes les qualites, qui concourent à former les héros, ſe trouvoient réunies dans ſa perſonne; & il eût été parfait, ſi ſes vertus n'euſſent été ternies par la cruauté.

Ce prince, quelques inſtans avant de mourir, aſſembla les principaux ſeigneurs, & leur dit qu'il avoit autrefois déſigné pour ſon ſucceſſeur ſon fils aîné, Méhémed, mais qu'il avoit reconnu depuis l'incapacité de ce prince pour le gouvernement. Il les conjura, en mêmetems, de mettre la couroune ſur la tête d'Abi-Iakoub, ſon ſecond fils, qui ſeul étoit digne de leurs ſuffrages. Ils conſentirent tous aux dernieres diſpoſitions du monarque expirant, & jurerent, en ſa préſence, une fidélité inviolable à Abi-Ia-

koub. Abdoulmoumen, comme s'il n'eût prolongé sa vie, que pour assurer le trône à son second fils, mourut quelques momens après. L'on cacha sa mort, & l'on mit son corps dans une litiere, pour le transporter de Salé à Maroc, comme si ce prince n'eût été que malade. Abi-Iakoub, pendant ce tems-là, s'assura de l'armée & de toutes les places fortes. Quand il vit qu'il n'avoit plus rien à redouter, il publia la mort de son pere, deux mois après qu'elle étoit arrivée.

A peine cet événement devint public, que les tribus Arabes d'Amaré & d'Ibn-Umer crurent avoir trouvé l'instant favorable de recouvrer la liberté. Un certain Mestah se mit à leur tête. Abi-Iakoub, sans leur donner le tems de se fortifier, marcha contre les

tribus & leur livra bataille. Les Arabes furent défaits ; & Mestah, l'auteur de tous ces troubles, perdit la vie. Plusieurs autres tribus, qui attendoient pour secouer le joug, l'issue du succès qu'auroit l'entreprise de Mestah, n'oserent remuer ; & l'Afrique jouit, pendant quelque tems, du calme le plus profond.

Tandis que ce prince étoit occupé à dissiper les troubles qui s'étoient élevés dans ses Etats, après la mort de son pere, les rois Chrétiens d'Espagne résolurent de profiter de ce double événement, pour faire des conquêtes sur les Maures. Alfonse, nouveau roi de Castille, qui avoit succédé à Sanche, fit une ligue offensive & défensive avec le roi d'Aragon. Ces deux princes, de concert, formerent le siége de

Cuença, l'année 1176. Cette ville, bâtie par les Arabes, fur les confins de la Celtibérie, eft fituée fur la pente d'une montagne affez élevée. Le Xeucar & le Guévar roulant leurs eaux à travers des rochers affreux, coulent, à droite & à gauche de cette montagne, à peu de diftance de la ville, & forment une barriere qu'il eft impoffible de franchir. Le feul chemin, dans la montagne, qui mene à la place, eft roide & efcarpé. Jamais cavalier n'ofa le franchir, & à peine eft-il praticable pour un homme de pied. Comme il étoit impoffible de prendre cette ville par force, & que la famine feule pouvoit en ouvrir les portes, les deux rois refterent longtems devant la place, fans que le fiége avançât. La fituation avantageufe de la ville, le cou-

rage des habitans, qui étoit soutenu par l'espoir d'un prompt secours d'Afrique, rendoient inutiles tous leurs efforts; enfin, après un siége de neuf mois, les Maures, faute de vivres, furent obligés de se rendre.

D'un autre côté, Ferdinand, roi de Léon, s'empara de Badajox; mais comme il ne vouloit point affoiblir son armée, en laissant une garnison dans cette place, il se contenta du serment de fidélité que lui fit le gouverneur. Mais à peine ce prince fut éloigné, que le gouverneur ayant reçu quelques troupes d'Afrique, oublia un serment que la crainte seule avoit arrachée. Il ne se contenta pas de secouer le joug qu'on venoit de lui imposer, il osa encore paroître en campa-

gne, & assiéger Alfonse, roi de Portugal, dans Santaren.

Ferdinand, qui se trouvoit à la la tête d'une belle armée, excité par la gloire de délivrer Alfonse, & par l'envie de se venger de l'infidélité du gouverneur de Badajox, accourt aussi-tôt, défait les Arabes, & les force de se retirer honteusement.

Alfonse avoit confié la garde des frontieres du Portugal à Sanche, son fils. Ce jeune prince fait une irruption sur les confins des Maures, & ravage la campagne, à la vue même des habitans de Séville. Il parut ensuite devant la ville de Niébla; mais ayant appris que les ennemis, pour se venger, menaçoient Béja, il leve le siége de Niébla, bat les Arabes, & va joindre son pere à Santaren.

La nouvelle de l'arrivée d'Abi-Iakoub en Espagne, à la tête d'une armée de cent mille hommes, consola les Musulmans des pertes qu'ils venoient d'essuyer, & leur fit espérer les succès les plus brillans.

Ce prince, qui, depuis l'instant qu'il étoit monté sur le trône, méditoit la conquête de l'Espagne, résolut de profiter de la tranquillité qui régnoit en Afrique, pour exécuter son projet; l'ambition ne lui mettoit pas toute seule les armes à la main, la vengeance avoit aussi part à la guerre qu'il alloit porter. Ibn-Merdenich-Méhémed, roi Maure de Séville, non seulement avoit refusé de se soumettre au général d'Abdoulmoumen; mais encore, par sa jonction avec les Chrétiens, il l'avoit empêché de

rien entreprendre. Abi-Iakoub vouloit tirer d'Ibn-Merdenich une vengeance que la mort d'Abdoulmoumen avoit ſuſpendue. Il partit d'Afrique, à la tête d'une armée de cent mille combattans, & marcha droit à Séville. L'approche de ſon arrivée fit une ſi grande impreſſion de terreur ſur Ibn-Merdénich, qu'il en mourut. Pluſieurs hiſtoriens aſſurent que la crainte ſeule ne termina pas ſes jours, & que le poiſon y eut part. Les fils d'Ibn-Merdenich n'eurent d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion. Ils mirent bas les armes, allerent au-devant du monarque Africain, & lui rendrent Murcie, Valence & toutes les villes dont ils étoient les maîtres. Ce prince, flatté de leur hommage, les reçut avec bonté. Pour les gagner entiére-

ment, il s'allia avec eux, en épousant une de leurs sœurs. Il entra ensuite en campagne, contre les Chrétiens, & pénétra même jusqu'à la vue de Tolede ; mais la disette s'étant mise dans son armée, & ayant appris que l'Afrique étoit agitée de nouveaux troubles, il fut obligé d'y retourner.

Ces troubles étoient excités par l'arrivée d'une horde de Turcs, qui d'Egypte étoit passée en Afrique, sous la conduite d'un certain Karacouch. Plusieurs tribus Arabes s'étoient jointes à eux, & les avoient aidés à se rendre maîtres de Tripoli & de quelques autres places. Ali-ben-Elmari, prince tributaire de Sfax, avoit profité de cette révolution, pour secouer le joug. D'accord avec les habitans de Sfax, il avoit fait périr tous les partisans des Al-

mohades, qui se trouvoient dans cette ville. Abi-Iakoub, après avoir mis des garnisons, & fait fortifier toutes les places frontieres, de crainte de quelque surprise de la part des Turcs, vint mettre le siége devant Sfax. Il commença par ravager les environs de cette ville & ruiner la campagne. Enfin, après trois mois de siége, le prince Ali craignant que la place ne fût emportée d'assaut, en sortit secrétement, sans rien communiquer de son dessein aux assiégés, & se rendit au camp d'Abi-Iakoub. Celui-ci ne put s'empêcher d'admirer la hardiesse avec laquelle son ennemi venoit se livrer lui-même entre ses mains. Ali se jette aux pieds du monarque, & lui demande sa grace & celle de tous les habitans. Ce prince voulut bien la lui

accorder, à condition qu'il se retireroit dans le Mogreb, avec toute sa famille. Pour le dédommager de la perte de Sfax, il lui donna des terres considérables dans cette province. Ioussef, délivré si heureusement de cette guerre, mit une forte garnison dans la place, & alla à Méhédié. Il reçut dans cette ville un ambassadeur du roi de Sicile, qui demandoit la continuation de la tréve pour dix ans. Abi-Iakoub qui songeoit toujours à la conquête de l'Espagne, & qui craignoit d'être détourné par quelque guerre étrangere, accepta avec joie la proposition du roi de Sicile.

Enfin le monarque Africain, délivré de l'inquiétude que lui avoient causée les troubles qui s'étoient élevés en Afrique, aborda

une ſeconde fois en Eſpagne ;
Hég. 580. l'an 1184. Il ouvrit la campagne, par le ſiége de Santaren en Portugal. Le roi Alfonſe, malgré ſon grand âge, ne balança pas à accourir au ſecours de la ville. Les Chrétiens & les Arabes en vinrent aux mains, & combattirent long-tems avec un égal courage. Enfin Sanche, fils de ce prince, décida du ſort de cette journée. Il ſort de Santaren, à la tête de la garniſon, & prend les ennemis à dos. Ces derniers ſe voyant attaqués de deux côtés, prenent lâchement la fuite. Abi-Iakoub, au déſeſpoir, diſpute encore la victoire, ſoutenu de la nobleſſe Arabe ; mais ce prince ayant été bleſſé mortellement par une fléche, la deroute devint générale. Il mourut, quelques jours, après de ſes bleſſures. Son corps fut

transſporté à Séville. Ainſi périt Abou-Iakoub-Iouſef, après un régne de vingt-deux ans. Il eut toutes les vertus de ſon pere Abdoulmoumen, ſans en avoir les défauts. Auſſi grand guerrier, & auſſi grand politique que lui, il fut moins cruel, & compta la clémence au nombre des vertus que doit avoir un monarque.

Comme ce prince, en mourant, n'avoit point déſigné de ſucceſſeur, les principaux ſeigneurs Arabes mirent ſur le trône Iakoub ſon fils aîné.

La mort d'Abi-Iakoub & un nouveau régne parurent une occaſion favorable aux Almoravides, pour rentrer en Afrique. quoiqu'ils en euſſent été chaſſés par Abdoulmoumen; ils avoient encore un grand nombre de partiſans qui ſoupiroient après leur

rétabliſſement, & qui regardoient les Almohades comme des uſurpateurs. Ali-Ishak-Eli-Emeni, chef de cette maiſon, & ſouverain des iſles Baléares, équipa une flotte de vingt vaiſſeaux, aborda à Bugie, s'empara de cette ville, & ſe fit proclamer *prince des Muſulmans.* Iakoub ne voulut point lui donner le tems de ſe fortifier dans ſa nouvelle conquête, & cette place fut preſque auſſi-tôt repriſe qu'elle avoit été enlevée. Le roi de Majorque eut le bonheur d'échapper à ſa pourſuite, & de ſe refugier à Tripoli. Les Turcs, qui étoient les maîtres de cette ville, ſe rangerent ſous ſes étendards : il prit en même tems à ſa ſolde un corps de troupes de la même nation, qui étoit arrivé depuis peu de l'Egypte.

Les partiſans ſecrets des Almoravides, voyant Ishak appuyé des forces des Turcs, leverent le maſque & ſe déclarerent ouvertement pour lui. Le gouverneur de Tunis fit part de cette révolution à Iakoub qui envoya ſix mille hommes ſous la conduite d'un de ſes couſins. Les deux corps d'armée ne tarderent pas à ſe rencontrer & à ſe charger. Le général d'Iakoub avoit, parmi ſes troupes, quelques compagnies de Turcs, qui s'étoient miſes à ſa ſolde. Quand ils virent qu'on les menoit contre leurs compatriotes, bien loin de vouloir les combattre, ils ſe rangerent de leur côté, & tournerent leurs armes contre les Almohades. Ce mouvement imprévu mit le déſordre dans leur rang, & procura la victoire au roi de Majorque.

Iakoub, au déſeſpoir de la perte de cette bataille, ne voulut plus s'en rapporter qu'à lui-même, pour la conduite de ſes armées. Il ſe mit en marche, à la tête de quinze mille hommes de cavalerie, attaqua les ennemis aux environs de la ville de Fès, & les défit entiérement.

Ce prince habile profita de ſa victoire, & vint mettre le ſiége devant cette ville dont les Turcs s'étoient emparé, pendant les troubles précédens. Ils ſe défendirent d'abord avec aſſez de valeur, & réſiſterent, pendant trois mois, à tous les efforts des aſſiégeans; mais enfin, craignant que la place ne fût emportée d'aſſaut, ils conſentirent d'en ouvrir les portes, à condition qu'on leur accorderoit la vie & la liberté. Le traité fut bientôt conclu, & fut exécuté de

de bonne foi, de part & d'autre. La plûpart des habitans, pour avoir embrassé le parti des Almoravides, furent passés au fil de l'épée, & les murailles de la ville abbatues & rasées. Iakoub, après tous ces succès, retourna triomphant à Maroc.

Les Chrétiens d'Espagne avoient profité des troubles qui s'étoient élevés en Afrique, & avoient pris aux Arabes la ville de Chelva. Iakoub, après avoir pacifié l'Afrique, partit pour l'Espagne & vint mettre le siége devant cette place. Les habitans, après une généreuse défense, rendirent la ville à composition. Le monarque Africain, se voyant à la tête d'une belle armée, voulut faire repentir les Chrétiens d'avoir attiré ses armes en Espagne, & se rendit

maître encore de quatre villes dont ils étoient en possession, depuis plus de quarante ans. Après ces succès, il fit une tréve de cinq ans, & retourna à Maroc.

A peine ce terme fut expiré, que la guerre recommença, de part & d'autre, avec un nouvel acharnement. Alfonse, roi de Castille, entra le premier en campagne, & mit tout à feu & à sang dans l'Andalousie. L'arrivée d'Iakoub l'empêcha de continuer le ravage de cette province, pour songer à sa propre défense. Il implore le secours des rois de Navarre & d'Aragon; & en attendant qu'ils pussent le joindre, il se retrancha dans son camp; mais bientôt l'ardeur de combattre l'emporta, & il craignit que l'arrivée des deux rois ne

lui dérobât une partie de l'honneur de la victoire (a). La ba-

(a) Les historiens Arabes, tels que Novairi, Tabari & plusieurs autres grossissent à leur ordinaire la perte que firent les Chrétiens dans cette bataille : ils assurent qu'il y en eut cent quarante mille de tués, & treize mille prisonniers. Le nombre des chevaux, des mulets, des ânes, dont ils disent que les vainqueurs s'emparerent, est encore plus considérable : ils font monter le nombre des chevaux à quarante-six mille, celui des mulets à quarante mille & celui des ânes à cent mille. Ils assurent que le roi Alfonse, de désespoir, se fit couper les cheveux, & qu'il jura de ne pas dormir dans un lit, ni monter à cheval, qu'il n'eût réparé la honte de cette défaite. Mariana & les autres historiens Espagnols ne font aucune mention de ces circonstances qui paroissent apochryphes. Du reste, les historiens des deux nations sont d'accord sur la date. Les Arabes disent, que cette bataille fut livrée le 9 de la lune de Chaban, l'an de l'hégire 591, qui revient au 14 Août 1195, date des Espagnols. Ils ne varient que sur le lieu où elle se donna, les premiers la plaçant proche la forteresse de Réma, à la gauche de Cordoue, & les autres, proche celle d'Alarnes. Il m'a été impossible de découvrir ces deux

taille se donna à la gauche de la ville de Cordoue, proche le château de Réma, dans une plaine appellée *Merdjdjedid*, le
Le 9 Chaban 591. 15 Août 1195. Les Chrétiens eurent d'abord l'avantage; & enfoncerent les Arabes; enfin le nombre l'emporta sur la valeur, & ils furent obligés de prendre la fuite. Iakoub, après le combat, s'empara de la forteresse de Réma & retourna à Séville.

Le roi de Castille, loin d'être découragé par cette premiere défaite, leva une nouvelle armée, l'année suivante. Iakoub ayant appris que ce prince marchoit contre lui, fit partit sa flotte pour l'Afrique, pour lui ramener des troupes. Les deux armées se livrerent un second combat qui fut

villes, dont peut-être il ne reste plus de vestige, ou qui ont changé de nom.

aussi fatal aux Chrétiens, que le premier. Le monarque Africain, maître de la campagne, entra dans la Castille, ravagea Talavéra, dont il ne put s'emparer, détruisit, chemin faisant, les villes d'Eulalie & d'Escalone, & assiégea Tolede inutilement, pendant dix jours.

Ce prince tenta encore, l'année suivante, de s'emparer de cette capitale de la Castille ; mais, malgré tous ses efforts, il ne put s'en rendre maître : il se vengea de ce mauvais succès sur le territoire de cette ville, qu'il ravagea, & ramena son armée dans l'Andalousie, pour lui faire reprendre haleine. Il rentra en campagne, l'année 1198, & pénétra jusques dans les Asturies où il soumit plusieurs villes ; mais rappellé en Afrique par des troubles

nouveaux, il accepta la tréve que lui proposerent les rois de Léon & d'Aragon. Ce prince mourut, l'année suivante, le vingtiéme de Mars, dans la ville de Salé. Il étoit âgé de quarante-huit ans, & en avoit régné quinze.

Méhémed el-Naßr, son fils aîné, lui succéda. Mais moins heureux ou moins habile que son pere, il perdit dans un instant toutes les provinces que ses ancêtres possédoient en Espagne. Les commencemens de son régne furent agités de quelques troubles en Afrique. Le gouverneur de Méhédié ayant voulu se révolter, se vit investi par mer & par terre, & fut forcé d'avoir recours à la clémence du roi. Ces premieres étincelles de rebellion ayant été éteintes, Méhémed songea à faire en Espagne quelque conquête ca-

pable d'illustrer son régne. Les historiens Arabes font monter à six cens mille combattans l'armée qu'il conduisit dans ce royaume. Les Chrétiens, de leur côté, songerent à opposer une digue à ce torrent qui sembloit vouloir tout entraîner. A cet effet, les rois de Castille, de Navarre & d'Aragon firent entr'eux une ligue offensive & défensive. Les Arabes l'emportoient par le nombre, & épuisoient d'hommes l'Afrique & l'Espagne, pour réparer leurs pertes. Les Chrétiens leur étoient supérieurs par le courage & l'habileté de leurs généraux.

Rodrigue, archevêque de Tolede, passa en Italie & en France, & représenta si vivement le danger où étoit l'Espagne, qu'il ramena avec lui cinquante mille hommes d'infanterie, & douze

mille de cavalerie. Le roi de Castille, de son côté, fit prendre les armes à tous ses sujets. Tolede étoit le rendez-vous général de toutes les troupes. On y vit bientôt arriver Pierre, roi d'Aragon, à la tête de vingt mille fantassins & de trois mille cinq cens cavaliers.

Les Chrétiens, divisés en trois corps, partirent de Tolede, le Hég. 607. 20 de Juin 1210. Le premier effort de leurs armes tomba sur Malacon. En vain les Arabes abandonnerent la ville & se refugierent dans la citadelle : elle fut emportée d'assaut, & ceux qui étoient dedans, furent passés au fil de l'épée. Les habitans de Calatrava, pour éviter un pareil sort, allerent au-devant du vainqueur, lui présenter les clefs de leur ville. Sanche, roi de Navarre, joignit l'armée à Alarcon.

il étoit suivi d'un corps de troupes, encore plus redoutable par le courage, que par le nombre. On se mit en marche, & l'on parvint au pied de cette chaîne de montagnes, appellée *Sierra Morena*. Méhémed, instruit de la marche des Chrétiens, s'empara du principal passage par lequel on pouvoit pénétrer dans ces montagnes. Son dessein étoit ou de forcer les ennemis à une retraite honteuse, ou de les attaquer avec avantage, s'ils osoient avancer plus loin.

L'alternative étoit cruelle pour les Chrétiens, & les rois ligués en sentirent tout l'inconvénient. La question fut agitée long-tems, dans le conseil de guerre : la plûpart soutinrent que c'étoit s'exposer à une défaite certaine, que de forcer les gorges de ces mon-

tagnes occupées par les Arabes ; qu'il falloit rétrograder, &,en faisant un circuit plus long, chercher un chemin moins dangereux qui les meneroit dans l'Andalousie. Alfonse fut d'un sentiment contraire. Il représenta, avec force que la réputation une fois perdue ne pouvoit plus se recouvrer ; que l'on jugeoit souvent de la suite d'une guerre, par les premiers événemens ; qu'en retournant sur leurs pas, leur retraite passeroit pour une véritable fuite ; que cette démarche honteuse augmenteroit le courage des ennemis, en même tems qu'il affoibliroit celui des Chrétiens ; enfin que, par un généreux effort, les choses, qui d'abord avoient paru impossibles, étoient souvent devenues aisées.

Tandis que l'on délibéroit sur

le parti qu'il falloit prendre, un berger se présenta devant les princes, & leur promit de conduire leur armée, sans aucun danger, sur la cime des montagnes, par un chemin dont lui seul avoit la connoissance. Alfonse envoya deux de ses principaux officiers avec le berger, pour reconnoître le chemin, avant de s'y engager. Enfin l'armée se mit en marche : comme la route, qu'elle prenoit, étoit toute opposée à celle qui conduisoit aux montagnes, les Arabes furent persuadés que les ennemis se retiroient, faute de vivres, & qu'ils n'avoient pas osé forcer le passage. Cependant les troupes avançoient sous la conduite du berger; il falloit gravir contre des rochers, franchir des fossés, traverser des vallons, se faire jour à travers les broussail-

les, & s'avancer quelquefois par une route roide, escarpée & environné, de précipices. L'espoir d'une victoire assurée, si l'on étoit assez heureux pour parvenir au sommet des montagnes, fit supporter toutes ces fatigues, & surmonter toutes ces difficultés. Enfin, après une marche pénible, les Chrétiens arriverent sur la cime de la montagne, & ayant trouvé un terrein uni, y assirent leur camp & le fortifierent. Les Arabes, étonnés de voir devant eux ceux qu'ils croyoient bien éloignés, se préparent au combat. Les Espagnols, fatigués par une longue marche, refusent la bataille, & se tiennent dans leur camp. Les Arabes firent inutilement une nouvelle tentative, le lendemain. Méhémed ne doutant point que la crainte ne retînt les

ennemis dans leur camp, se flattoit de voir bientôt dans les fers les trois Chrétiens. Enfin, le troisieme jour qui étoit le 16 Juillet de l'année 1210, les Espagnols Hég. 607. avancerent fiérement contre l'ennemi. Diegho-Haro commandoit l'avant-garde, & Gonsalve de Nugnès le corps de bataille. L'arriere-garde étoit sous les ordres du roi de Castille. Les rois de Navarre & d'Aragon étoient sur les deux aîles avec les troupes qu'ils avoient amenées.

Les Maures firent quatre corps de leurs troupes : l'entrée de leur camp étoit fermée par une chaîne de fer. Leur armée étoit si nombreuse, qu'elle sembloit couvrir les montagnes & les vallons. Alfonse exhorte les siens, en peu de mots, à combattre vaillamment. Il leur dit de ne pas s'effrayer de

cette multitude où l'on comptoit plus d'hommes que de soldats. Méhémed, de son côté tâche, d'animer ses soldats : il leur représente que cette bataille doit décider du sort de l'Espagne, qui deviendra le prix du vainqueur, quel qu'il soit.

Après ces paroles, les deux armées s'ébranlent. Le centre de bataille des Chrétiens donna le premier, & fut soutenu par les rois de Navarre & d'Aragon, qui étoient sur les aîles. Ces troupes, après avoir tenté trois fois inutilement d'enfoncer les ennemis, reculent & semblent vouloir prendre la fuite. Alfonse, au désespoir, veut s'élancer au milieu des bataillons. Il est retenu par Rodrigue, archevêque de Tolede, qui lui représenta que la victoire & le salut de l'armée dépendoient

de sa conservation. L'avant-garde des Chrétiens chargea à son tour les ennemis ; ceux, qui un instant auparavant, songeoient à prendre la fuite, se voyant soutenus, retournent au combat, avec une nouvelle fureur. Les Arabes ne purent résister à ce (a) choc, &

(a) Les historiens Arabes déplorent vivement la perte de cette bataille. Ils la regardent comme une des causes de la dépopulation de l'Afrique, & de la chute de leur empire en Espagne. Ils disent que des six cent mille hommes, dont elle étoit composée, il n'en retourna qu'un très-petit nombre en Afrique : du reste, ils n'entrent dans aucun détail, comme ils font toujours, quand l'événement ne leur est pas favorable. Les Espagnols font monter le nombre de ceux qui périrent, du côté des Arabes, à cent quatre-vingt cinq mille, & ce qu'il y a de plus incroyable, c'est qu'ils assurent qu'il n'y eut que vingt-cinq Chrétiens de tués. La lettre du roi Alfonse au pape Innocent, par laquelle il lui fait part de la victoire qu'il vient de remporter, met ce nombre. Pour donner une idée à ce pape de la multitude immense qui composoit l'armée

prirent la fuite. Méhémed lui-même se laissa emporter par le torrent, & se refugia à Biatia. Ce prince ne se croyant pas assez en sûreté dans cette place, se retira à Jaën.

Trois jours après cette bataille, les Chrétiens se mirent en marche, & s'emparerent de Bilches, Balnéa, Tolosa. Ubida, peu de jours après, eut le même sort. En vain les habitans offrirent une somme considérable pour racheter leurs vies ; les Chrétiens inflexibles, les firent tous passer par le fil de l'épée.

---

Maure, il ajoûta que les Chrétiens ayant resté deux jours sur le champ de bataille, & ne s'étant servi, pour la cuisine & leurs autres usages, d'autre bois que de celui des fléches & des lances des ennemis, ne purent en brûler que la moitié. Cette fameuse bataille est appellée *Akab*, par les Arabes, & *Vanos-Tolosa* par les Espagnols, qui sans doute donnent des noms différens au même endroit.

Cependant Méhémed, après la perte de la derniere bataille, étoit paſſé en Afrique, dans le deſſein de lever une nouvelle armée, & de tenter une ſeconde fois le ſort des armes. Sa mort, qui arriva l'année ſuivante, ne lui donna pas le tems d'exécuter le projet qu'il avoit formé. Ce monarque ne put ſurvivre au chagrin que lui cauſoit ſa défaite. Comme s'il n'eût pas été aſſez infortuné, il eut encore la douleur de voir ſes plus proches parens abuſer de ſes malheurs pour le trahir : à peine ce prince étoit parti d'Eſpagne, qu'un de ſes freres, nommé *Zéid*, s'empara du royaume de Valence ; Méhémed ſon oncle ſe fit, en même tems, proclamer roi de Cordoue. Séville, Carmone, Ecija ſecouerent le joug des Almohades, & devinrent le partage

d'un seigneur Arabe qui n'y avoit d'autre droit que celui que donne l'ambition, quand elle est soutenue par la force.

Après la mort de Méhémed-el-Nasir, Iousef son fils lui succéda, & fut appellé *Mostansir*, ou *le Victorieux*; mais peu jaloux de mériter un surnom qu'il devoit à la flatterie, il sembloit n'être monté sur le trône que pour se plonger plus librement dans toutes sortes de voluptés. Uniquement occupé à inventer de nouveaux plaisirs, il ne laissoit approcher de sa personne, que ceux qui applaudissoient à ses passions, & en éloignoit ceux qui vouloient lui parler des affaires de l'Etat. Ses profusions, & plus encore le peu de part qu'il prit au gouvernement de l'Etat, affoiblirent sa puissance, & préparerent la ré-

volution qui devoit précipiter du trône les Almohades, pour y placer une nouvelle dynastie. Ce prince, après avoir régné dix ans, mourut l'année 1223. Mostansir Hég.620. n'ayant point laissé de postérité, les grands du royaume mirent la couronne sur la tête d'Abdoulvahed son grand oncle : Comme celui-ci avoit été toute sa vie exposé aux caprices de la fortune, & qu'il étoit même tombé dans l'indigence, les peuples se flatterent qu'un prince instruit par l'adversité, en seroit plus digne de régner, & qu'il abuseroit moins du souverain pouvoir ; mais sa conduite leur fit voir qu'ils s'étoient trompés ; soit que le passage du triste état, où il se trouvoit, au trône, eût été trop rapide, & qu'il n'en pût supporter la secousse ; ou plutôt, soit qu'il fût naturelle-

ment porté au plaisir, il n'eut pas plutôt l'autorité en main, qu'il s'en servit pour se livrer à tous les excès qu'entraînent après eux le luxe & la mollesse. Ceux qui lui avoient mis la couronne sur la tête, la lui ôterent avec la vie neuf mois après, & lui donnerent pour successeur son neveu, appellé *Abdoullah - Eladik*, qui étoit alors en Espagne. Ce prince, avant de quitter ce royaume, y laissa son frere Edris-ben-Iakoub, & lui abandonna la souveraineté de quelques villes qui étoient encore soumises aux Almohades.

Les fréquentes révolutions arrivées en Afrique, & la foiblesse des successeurs d'Abdoulmoumen affoiblirent en Espagne la puissance des Arabes, tandis que celle des Chrétiens prenoit de nouvel-

les forces. L'ambition armoit ces premiers les uns contre les autres ; & ils ſongeoient plutôt à faire des conquêtes ſur leurs compatriotes, qu'à ſe réunir contre l'ennemi commun. Les Chrétiens profiterent de ces funeſtes diviſions. Ferdinand, roi de Caſtille, qui avoit ſuccédé à Henri, vint mettre le ſiége devant Jaën dont il ne put s'emparer : il fut plus heureux devant Priege ; & les richeſſes qu'il trouva dans cette place, le conſolerent d'avoir manqué Jaën. Loxa eut le même ſort. Les habitans crurent échapper à la fureur des Chrétiens, en ſe refugiant dans la citadelle ; mais elle fut emportée d'aſſaut, & ſes défenſeurs paſſés au fil de l'épée. Les Maures d'Alhambra, place ſituée ſur un rocher, & que l'on regardoit comme imprenable,

n'oserent attendre l'ennemi derriere leurs remparts : ils se refugierent à Grenade, & donnerent à la partie supérieure de cette ville, où ils se fixerent, le nom de la place qu'ils venoient d'abandonner. Les Chrétiens, maîtres de la campagne, porterent le fer & le feu dans tout le territoire de Grenade. Les habitans voyant du haut de leurs tours la flamme qui consumoit les villages, demanderent la paix, & offrirent, pour l'obtenir, mille trois cens Espagnols qu'ils retenoient dans leurs fers. Ferdinand voulut bien, à ces conditions, détourner ses armes, dont l'effort alla tomber sur la ville de Montigia qu'il rasa.

L'Andalousie éprouva, de même que le royaume de Grenade, toutes les horreurs de la guerre.

Les soldats que l'on avoit laissés en garnison de ce côté-là, s'étant réunis, malgré la rigueur de l'hiver, ravagerent le territoire de Séville. Abou-Ali, qui s'étoit emparé de cette ville, se mit en campagne pour chasser les Chrétiens. Cette tentative ne lui réussit pas, & il fut obligé de prendre la fuite, après avoir perdu beaucoup du monde. Ces succès furent balancés par la perte de la forteresse Garcésia, dont les Maures se rendirent maîtres, à la vue même du roi Ferdinand. La nouvelle qu'il reçut, quelques jours après, de la prise de Capella par ses troupes, le consola de cet affront.

Dans le même tems, ce prince apprit que les Maures de Biatia avoient mis le siége devant la citadelle de cette ville qui étoit

au pouvoir des Chrétiens. Ces derniers, malgré leur petit nombre, se défendoient avec un courage qui étoit soutenu par l'espoir d'un prompt secours. Leurs espérances ne furent point déçues, & Ferdinand accourut à leur défense. La nouvelle de son approche consterna si fort les habitans de Biatia, que non-seulement ils levent le siége de la forteresse, mais encore qu'ils abandonnerent leur ville, pour éviter la fureur des Chrétiens. Le roi de Castille s'étant retiré à Tolede pour se reposer de ses fatigues, Tellès, général de ses armées, dévasta tout le royaume de Séville. Abou-Ali, pour détourner cette tempête, consentit à payer trois cens mille écus d'or par an. Ce prince redoutoit encore plus les armes des Arabes, que celles des Chrétiens,

Chrétiens ; & il étoit ſur le point de ſe voir ēnlever par un nouvel uſurpateur une couronne dont il s'étoit lui-même emparé ſans aucun droit. Ce dangereux rival ſe nommoit *Mutévekkul-ben-Houd*, roi de Murcie : il étoit d'une famille des plus illuſtres parmi les Arabes, puiſqu'il faiſoit remonter ſon origine juſqu'à Djezam-ben-Amer, qui étoit un des principaux officiers de Mouſa. Oſman-Abineſa, qui avoit été gouverneur d'Eſpagne pour les Califes, étoit auſſi un de ſes ancêtres, parmi leſquels il comptoit pluſieurs rois de Saragoſſe. Il s'étoit emparé d'Almérie, de Grenade, de Cordoue & de pluſieurs autres villes, durant les J.C. 12[illegible] troubles qui s'étoient élevés en Afrique, & avoit formé le deſſein de ſe rendre maître de tout

ce qui restoit aux Arabes en Espagne. Pour y réussir, il publioit que les changemens que les Almohades avoient introduits dans la religion Musulmane, étoient la cause de tous les malheurs que les Maures avoient essuyés ; que si l'on vouloit se relever de ces pertes, il falloit rétablir les choses sur l'ancien pied : c'est ainsi qu'il déguisoit, sous le nom sacré de religion, l'ambition qui le dévoroit.

Tandis que Mutévekkul-ben-Houd songeoit à envahir l'Espagne, le trône de l'Afrique fut souillé, une troisieme fois, par le sang de celui qui y étoit assis. Il n'y eut point d'extrémités où les rebelles ne se portassent contre Méhémet. Son palais fut pillé : l'on osa m^me pénétrer jusqu'à ce lieu sacré pour les Musulmans,

où ce prince renfermoit ses femmes ; elles en furent tirées avec violence, & furent exposées à tous les outrages d'une populace effrénée. Ce prince infortuné ayant eu le malheur de tomber entre les mains des rebelles, ils le traînerent en prison, & terminerent enfin sa vie & ses malheurs par le cordon.

Iaiah, fils de Méhémet-Nasir, succéda à Abdoullah-el-Adik, & fut aussi malheureux que lui. Nous avons dit plus haut, qu'Abdoullah, en allant prendre possession de l'Afrique, avoit laissé en Espagne son frere Edris-ben-Iakoub. Celui-ci ayant appris la triste fin d'un frere qu'il chérissoit, résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Les habitans de Séville, & plusieurs autres villes de l'Espagne, le proclamerent souverain,

& il prit le titre d'*Emir-el-Moumenin*. Les Africains, dont l'esprit étoit plus leger que les sables qui les environnoient, se degoûterent bientôt du nouveau roi qu'ils s'étoient choisi, & offrirent la couronne à Edris-ben-Iakoub. Ce fût un bonheur pour lui; car Mutévekkul-ben-Houd, dont le parti avoit prévalu en Espagne, lui avoit enlevé toutes les villes qu'il y possédoit. Edris s'embarqua pour l'Afrique, l'an-
Heg. 614. née 1226; & s'étant mis à la tête de ses troupes, il alla chercher Iaiah qui s'étoit retiré dans les montagnes. Les différentes tribus d'Arabes & de Berbers, qui habitoient ces montagnes, avoient embrassé sa défense, & combattoient sous ses enseignes. Comme le trône devoit être le prix du vainqueur, l'on se battit long-

tems, de part & d'autre, avec un acharnement mêlé de fureur. Enfin les Montagnards furent défaits ; & Iaiah ayant été pris, Edris le sacrifia à sa sûreté. Cette victoire affermit la couronne sur sa tête ; mais elle ne le rassura pas contre l'inconstance & la legéreté des Africains. L'image sanglante de son frere Abdoullah-el-Adik, égorgé par ses sujets rebelles, se présentoit sans cesse à son esprit, & en lui demandant vengeance, sembloit lui dire qu'il n'éviteroit un sort aussi funeste, qu'en punissant les coupables. Docile à cette voix qui se faisoit entendre au fond de son cœur, il prit la résolution de faire périr tous ceux qui avoient conspiré contre son frere. Comme les gens de loi, au lieu de se servir de l'autorité que leur donnoit la re-

ligion, pour appaiser les révoltes, avoient été les plus ardens à souffler le feu de la discorde, ils furent les premiers contre lesquels il sévit. Les autres rebelles ne furent pas plus épargnés; & ce prince versa tant de sang, qu'il fut appellé le *Hégiage* (*a*) de l'Afrique.

Malgré toutes ces précautions,

(*a*) Hégiage-ben-Iosef-el-Thaféki, un des plus grands capitaines qu'ayent eu les Arabes, mais qui poussa si loin sa cruauté, qu'encore aujourd'hui, dans l'Orient, l'on se sert de son nom pour désigner un prince cruel. Il fut fait gouverneur de l'Iraque Arabique, & de l'Arabie par Abdoulmélek, cinquieme Calife des Ommiades de Damas, en reconnoissance de la victoire que ce général avoit remportée sur Abdoullah-ben-Zobaïr, qui disputoit le trône à Abdoumélek. Hegdage poussa si loin la dureté de son gouvernement, qu'il fit périr cent vingt mille personnes, & qu'à sa mort il s'en trouva cinquante mille dans les prisons, qui auroient subi le même sort, sans cet événement.

Edris ne put anéantir l'esprit de sédition. Un de ses freres s'empara de Ceuta, & prit le titre de *souverain de l'Afrique*. Tandis que ce prince étoit devant cette ville, il apprit que les habitans de Maroc avoient profité de son absence pour se soulever. Cette funeste nouvelle l'obligea d'abandonner le siége de Ceuta, pour aller remettre l'ordre dans sa capitale. Une attaque d'apoplexie le surprit en chemin, & termina J.C. 1231 Hég. 629. ses jours, après un régne de cinq ans. Ce prince étoit fort éloquent, protégeoit les sciences, & les cultivoit lui-même, avec beaucoup d'ardeur. L'on ne peut le taxer de cruauté, malgré le grand nombre de personnes qu'il fit périr ; s'il versa du sang, ce fut celui des rebelles qui n'avoient pas eu

d'horreur de tremper leurs mains dans celui de leur ſouverain.

Son fils Abdoulvahed-Ibn-Edris lui ſuccéda, & prit le ſurnom de *Réchid* ou de *Juſte*. Un de ſes couſins, nommé *Tarid ben-Naſir*, voulut lui diſputer la couronne : ces deux princes en vinrent aux mains, & Tarid perdit la vie dans le combat. Abdoulvahed, après un régne de onze années, ſe noya dans une piéce d'eau qui étoit dans un de ſes jardins, en voulant s'y baigner. Saïd-Aboul-Haſan-Ali-ben-Edris, ſon frere, monta ſur le trône après lui, & fut tué, l'année 1248, devant la ville de Téleſman qu'il aſſiégeoit. Il eut pour ſucceſſeur Umer-ben-Ibrahim-ben-Iakoub, qui prit le ſurnom de *Mortéda* ou d'*Agréable à Dieu*. Vaſik-Aboul-Ala-Edris,

J.C. 1242. Hég. 640.

Hég. 646.

connu ſous le nom d'*Abou-Dab-bous*, ſon parent, lui ôta la couronne & la vie, après un régne de dix-neuf ans. Cet uſurpateur ne jouit pas long-tems du fruit de ſon crime. Après avoir perdu preſque tous ſes Etats, il ſe vit inveſti dans Maroc, & fut tué durant le ſiége. Dans Vafik-Aboul-Ala finit la dynaſtie des Almohades, qui avoit régné en Eſpagne & en Afrique, près de 154 ans, ſous dix-ſept princes differens.

J.C. 1266. Hég. 665.

J.C. 1269. Hég. 668.

Trois differens princes s'éleverent ſur les ruines de l'empire des Almohades, & partageant entr'eux ce que les Muſulmans poſſédoient en Afrique, formerent, dans cette partie du monde, trois nouvelles dynaſties, qui furent les *Mérinis*, les *Abihafs* & les *Béni-Zian*. Les premiers ſe rendirent maîtres des royaumes de Fès &

de Maroc, & furent les plus puissans. Les seconds s'emparerent de ce que les Romains appelloient l'*Afrique propre*, & les troisiemes fonderent le royaume de Télemsan ou Trémisen. Quoique les événemens, qui composent l'histoire des princes de ces trois dynasties, soient nécessairement liés ensemble, que ces différens souverains ayent eu des intérêts communs, & qu'ils ayent soutenu des guerres les uns contre les autres, je vais cependant rapporter séparément ce qui s'est passé sous chaque dynastie : ce seroit mettre une confusion trop grande dans cette partie de l'histoire, déjà assez obscure par elle-même, que de faire marcher ensemble les princes de ces trois maisons, & de mêler les événemens qui se sont passés sous leur

régne. La ressemblance des noms augmenteroit encore l'embarras du lecteur qui ne pourroit plus distinguer de quelle partie est un prince, & qui les confondroit les uns avec les autres. Cela me mettra quelquefois dans la nécessité de raconter deux fois la même chose, & je serai obligé de revenir souvent sur mes pas; mais j'ai cru devoir tout sacrifier à l'ordre, à la clarté & à la précision. Je commence par les Mérinis.

Cette dynastie étoit originaire de Téza, ville du royaume de Fès, dans la province de Chaus: ses richesses & ses alliances avec les principales tribus Arabes l'avoient rendu fort puissante. La foiblesse du gouvernement des Almohades & la décence de leur empire firent naître la pensée à

Abdoulhak-Iaiah-ben-Békir-ben-Mérin, chef de cette maiſon, de s'élever ſur leurs ruines. Un ſonge qu'il eut, le confirma dans cette penſée. Une nuit qu'il dormoit profondément, il s'imagina voir ſortir de ſes entrailles une flamme dévorante qui embraſoit la Mauritanie. Son ambition lui fit interpréter ce ſonge en ſa faveur, & il crut y découvrir le haut degré de puiſſance où ſes deſcendans devoient un jour parvenir. Pour leur en frayer la
J.C. 1213 route, il ſecoua le joug des Al-
Hég. 610. mohades, & ſe rendit indépendant dans la province où il étoit né. Aboubekr-ben-Abdoulhakk, ſon fils & ſon ſucceſſeur, marcha ſur les traces de ſon pere, & enleva aux Almohades le royaume de Fès avec la capitale. La mort ſurprit ce prince, lorſqu'il médi-

toit la conquête de Maroc ; elle étoit réservée à son frere Iakoub-ben-Abdoulhakk-el-Mérini : il étoit de la tribu de Zénata, par sa mere. Cette tribu qui, parmi les Arabes, passoit pour la plus nombreuse & la plus guerriere, embrassa son parti, & augmenta beaucoup son pouvoir. Ce prince continua la guerre que son frere avoit commencée contre les Almohades, & mit le siége devant Maroc. Vasik-Aboul-Ala-Edris, surnommé *Abou-Dabbous*, s'étoit enfermé dans cette capitale, & la défendoit avec un courage qui tenoit du désespoir ; la témérité avec laquelle il s'exposoit aux plus grands dangers, lui fit enfin rencontrer la mort qu'il cherchoit ou qu'il bravoit. Maroc ouvrit ses portes au vainqueur, & Iakoub s'empara de la plus

grande partie des Etats des Almohades. Des conquêtes auſſi rapides, loin de ſatisfaire ſon ambition, ne firent que l'allumer. Les Arabes d'Eſpagne, preſſés par les armes des Chrétiens, l'appellerent à leur ſecours ; & il ſaiſit avec empreſſement, l'occaſion d'étendre ſon empire de ce côté-là. Ce prince mourut à Algéſire, l'an-
Eg. 685. née 1286, après un régne de trente & un an.

Iouſef-Abou-Iakoub, ſon fils, lui ſuccéda : à peine fut-il ſur le trône qu'il ſe vit attaqué par Abou-Saïd-Oſman, roi de Tréméſen, de la dynaſtie de Béni-Zian. Iouſef réſolut d'oppoſer la force à la violence ; non-ſeulement il repouſſa Abou-Saïd, mais il le depouilla de tous ſes Etats. Tréméſen, qui en étoit la capitale, fut la ſeule ville qui ne ſubît pas

la loi du vainqueur. Iousef se présenta devant cette place, & en forma le siége. Comme il en prévoyoit la longueur, il bâtit vis-à-vis une ville à laquelle il donna le nom de *Trémésen la nouvelle*. Le siége de cette place, un des plus longs dont il soit fait mention dans l'histoire, dura quatorze ans; & Iousef mourut devant Trémésen, sans pouvoir s'en emparer.

Abisalem - Ibrahim, son fils, monta sur le trône après lui; mais il le perdit bientôt avec la vie, par la trahison d'Abou-Iaiah son oncle, & d'Abou-Çabit-Umer son cousin. Ces deux princes régnerent conjointement, pendant quelque tems. Abdoullah - ben-Abi-Médin, premier ministre qui, sous le régne précédent, avoit gouverné l'Etat, avec une auto-

rité abſolue, ſe la vit enlever, avec chagrin, par Iaiah. Il réſolut de le ſacrifier à ſon ambition. L'extrême jeuneſſe d'Abou-Çabit-Umer lui faiſoit eſpérer de réunir de nouveau tout le pouvoir dans ſa perſonne, ſi ce prince parvenoit à régner ſeul. Pour réuſſir dans le deſſein qu'il avoit formé, il ſouffla le feu de la diſcorde entre l'oncle & le neveu. Bientôt les ſoupçons, la défiance ſuccéderent à l'amitié qui uniſſoit ces deux princes. Ce ruſé Vizir aigrit ſi fort l'eſprit d'Abou-Çabit, contre Iaiah ſon oncle, & le peignit ſous des couleurs ſi noires, qu'il l'engagea enfin à conſentir à ſa perte. Abou-Çabit-Umer, par ce parricide, régna ſeul; ou plutôt Abdoullah, ſous ſon nom. La mort de ce jeune prince, qui arriva dans la même

année, fut regardée comme une vengeance du ciel.

Ali-ben-Ioufef-Zériha, frere d'Iaiah, fit d'inutiles efforts pour s'emparer de la couronne : Abdoullah, qui ne le redoutoit pas moins qu'Iaiah fon frere, fit donner la préférence à Aboul-Rébih-Seuléïman, jeune prince de dix-fept ans, & frere d'Abou-Cabit-Umer. Non-content d'avoir éloigné Ali du trône, il le fit périr. Aboul-Rébih mourut, après un régne de trois ans. J.C. 1310. Hég. 710.

Abou-Saïd-Ofman-el-Radi, oncle de ce prince, & frere d'Iaiah & d'Ali, monta fur le trône, malgré les brigues d'Abdoullah qui vouloit l'en éloigner ; & ce miniftre ambitieux trouva enfin dans Ofman-el-Radi un vengeur qui lui fit porter la peine que méritoient fes intrigues. Depuis cet

inſtant, Oſman commença à gouverner avec une autorité abſolue. Bien loin d'en abuſer, il n'en fit uſage que pour rendre ſes peuples heureux : il l'eût été lui-même, juſqu'à la fin de ſon régne, ſi l'amour extrême qu'il portoit à un de ſes fils, appellé *Umer*, ne l'eût engagé à deſcendre du trône, pour l'y faire monter. Soit ingratitude de la part du fils, qui n'eut pas pour ſon pere tous les égards qu'il lui devoit, ſoit inconſtance de la part d'Oſman, & qu'il ne pût s'accoutumer à mener une vie privée, il ne tarda pas à ſe repentir de la démarche indiſcrette qu'il avoit faite. Bientôt le pere & le fils eurent les armes à la main, l'un contre l'autre. Les troupes du pere furent défaites, & il fut obligé de s'enfermer dans la ville

de Téka. Umer aſſiégeoit cette place, & étoit prêt de s'en rendre maître, lorſqu'une maladie violente l'obligea de ſe retirer de devant cette ville. Oſman ſçut mettre à profit cet événement, pour rétablir ſes affaires qui paroiſſoient déſeſpérées, & remonta ſur le trône. Il s'y maintint juſqu'à ſa mort qui arriva l'année 1330. Hég.731.

Abil-Haſſan-Ali-ben-Oſman, ſon ſecond fils, lui ſuccéda. Ce nouveau Sultan ne fut pas plutôt revêtu de la ſouveraine puiſſance, que craignant de s'en voir dépouiller par l'ambition d'Umer, ſon frere aîné, il prit la réſolution de le ſacrifier à ſa ſûreté. Ce prince, délivré d'un rival dangereux, crut régner tranquillement; mais le ciel, qui ſans doute vouloit le punir, pour n'avoir pas

eu horreur de tremper les mains dans le ſang de ſon frere, permit que ſon régne fût agité par des troubles continuels : il ſe vit lui-même accablé ſous le poids de l'infortune. Les Eſpagnols remporterent ſur lui une victoire complette : deux de ſes fils périrent dans cette bataille ; & ce qui eſt plus accablant pour un Muſulman, Fatima fille du roi de Tunis, & la plus chérie de toutes ſes femmes, tomba au pouvoir du vainqueur. Un autre de ſes fils ſe révolta contre lui & mit le comble à tous ſes malheurs.

J.C.1336 Hég.737. Une guerre violente s'étant élevée entre les princes de la dynaſtie de Béni-Zian, & de Béni-Hafsi, Abdoulrahman Abou-Tachfin, roi de Trémiſen, s'empara de preſque tous les Etats d'Abou-Iaiah-ben-Hafsi. Ce

prince malheureux, qui se voyoit à la veille de perdre sa couronne, implora le secours d'Aboul-Hassan. Une pareille proposition étoit trop du goût du Sultan ambitieux, pour être rejettée. Il embrassa, avec ardeur, l'occasion qui se présentoit de se mêler de cette guerre, & d'aggrandir son royaume. Il avoit vu, avec une joie secrette, ces deux maisons rivales s'entre-détruire, & il ne désespéroit pas de s'élever sur leurs ruines. Pour mieux déguiser sa politique, il voulut paroître ne faire que l'office de médiateur. Il envoya un ambassadeur à Abdoulrahman, qui étoit chargé de sommer ce prince de mettre bas les armes, & de rendre au roi de Tunis toutes les villes qu'il lui avoit prises.

Abdoulrahman, indigné qu'on

voulût lui faire la loi, & prescrire des bornes à ses conquêtes, chassa, avec mépris, l'envoyé d'Aboul-Hasan. Ce dernier, qui avoit prévu la réponse du roi de Trémisen, entra tout de suite dans les Etats de ce prince, & mit le siége devant la capitale. La lâcheté des habitans, qui, à son approche, avoient pris la fuite, le rendirent maître de cette ville, sans coup férir. Il ne'n fut pas de même de la forteresse. Abdoulrahman, ses enfans & ses soldats les plus braves, s'y étoient enfermés, bien résolus de s'envelir plutôt sous les ruines de la place, que de la livrer. En effet ils résisterent, trois années de suite, à tous les efforts des assiégeans. Enfin la place étant ouverte de tous côtés, & les défenseurs réduits à un petit nombre, elle fut emportée d'as-

ſaut. Abdoulrahman fut pris, les armes à la main, & amené devant le vainqueur qui lui fit trancher la tête.

Il ne manquoit plus à l'ambition d'Aboul-Haſan, pour être ſatisfaite, que de trouver un prétexte honnête, pour pouvoir s'emparer des Etats d'Abou-Iaiah-Hafsi. Il n'oſoit attaquer un prince qui avoit imploré ſon ſecours, & en faveur duquel il venoit de prendre les armes. La fortune ne tarda pas à le ſervir, ſuivant ſes deſirs. Abou-Iaiah-Haffi étant mort, Umer ſon fils aîné lui ſuccéda. Les cruautés de ce prince, qui fit périr Aboul-Abbas ſon frere, exciterent une révolte générale. Ses miniſtres, les principaux ſeigneurs de ſa cour, & les citoyens les plus riches redoutant ſes fureurs, ſe jetterent en-

tre les bras d'Aboul-Haſſan, & le conjurerent de les délivrer d'un tyran. Le Sultan ſe mit auſſitôt en campagne, Bugie, Conſtantine & pluſieurs autres places lui ouvrirent leurs portes, dès qu'il ſe préſenta : Tunis ſuivit l'exemple des autres villes ; & Umer étant tombé entre les mains

J.C. 1347 Hég. 748. d'Aboul-Haſſan, il le fit périr.

Tout ce qui formoit l'empire des Muſulmans en Afrique, reconnoiſſoit les loix de ce prince ; & rien ne manquoit à ſon bonheur, s'il en eût ſçu jouir avec modération ; mais aveuglé par la proſpérité, il devint tyran, & il voulut traiter les peuples qui s'étoient donnés à lui volontairement, avec la même dureté que s'il les avoit ſubjugués. Les Tuniſiens indignés de voir opprimer leur liberté par celui qu'ils avoient

avoient appellé pour la protéger, prirent les armes & massacrerent la garnison du Sultan. En vain il voulut s'opposer à leur révolte : ils l'attaquerent proche Caïroan, & remporterent sur lui une victoire complete. Il voulut se refugier dans Caïroan; mais les habitans ne voulurent pas le recevoir, & il fut obligé de se retirer dans la ville de Sous. Les révoltés l'y poursuivirent. Ce prince craignant de tomber entre leurs mains, s'embarqua pour Tunis, & se cacha dans des montagnes fort élevées. Ses ennemis qui ignoroient le lieu de sa retraite, allerent du côté d'Africa, s'imaginant que ce prince s'étoit enfermé dans cette ville. Pour mettre le comble à ses malheurs, Faris-Abou-Anan, son fils aîné, profitant de la disgrace de son

J.C. 1348
Hég. 749.

pere, se révolta contre lui, & s'empara de Fez & de Maroc. Cette révolution obligea le Sul-
J.C. 1349. Hég. 750. tan à s'embarquer une seconde fois, malgré la rigueur de l'hiver. A peine étoit-il en mer qu'il s'éleva une tempête horrible; ses vaisseaux, poussés les uns contre les autres par la violence des vagues, se briserent ou furent submergés : celui qu'il montoit, alla échouer sur la côte de Bugie. Comme ce prince étoit excellent nageur, il fut assez heureux pour gagner le haut d'un rocher. Tous ceux qui étoient dans le même vaisseau que lui, furent engloutis dans les flots, & il eut la douleur de les voir périr sous ses yeux. Lui-même étoit dans un état peu différent de la mort : il étoit tout nud, les forces commençoient à lui manquer; & les

vagues, qui venoient se briser avec impétuosité contre le rocher où il étoit, étoient prêtes de le submerger, lorsque l'on accourut du rivage pour le sauver. Il alla à Alger qui lui étoit resté fidele où il trouva Nasir un de ses fils. Quelques tribus Arabes des environs s'enrôlerent sous ses étendards. Ce prince se voyant à la tête d'une petite armée, se crut reconcilié avec la fortune, & marcha du côté de Trémisen. Les habitans allerent à sa rencontre, & le défirent entiérement. Son fils fut tué sur le champ de bataille, après avoir donné les preuves de la plus haute valeur: lui-même eut la cuisse percée d'un coup de lance; mais malgré la douleur que lui causoit sa blessure, il n'abandonna pas son cheval, & il eut la force d'é-

chapper à la pourſuite de ſes ennemis.

Aboul-Haſſan, après ſa défaite, trouva le moyen d'entrer dans Maroc, où il tâcha de ranimer ſon parti ; prieres, careſſes, promeſſes magnifiques, rien ne fut oublié pour gagner le peuple, & ſe faire des créatures ; mais Abou-Anan ne lui donna pas le tems de s'y fortifier, & il vint ſe préſenter devant la ville. Aboul-Haſſan, malgré l'inégalité de ſes forces, marcha contre ſon fils : les deux armées ſe rencontrerent dans un vallon. Les troupes du Sultan furent défaites, & il eut lui-même bien de la peine à ſe refugier dans la montagne de
J.C. 1351 Heg. 752. Hautera. Il y mourut peu de tems après, accablé de chagrins. Faris-Abou-Anan fit tranſporter le corps de ſon pere à Salé ; lui-

même accompagna la pompe funébre, & fit faire un-tombeau magnifique à celui qu'il avoit persécuté tant qu'il avoit vécu, & dont il avoit causé la mort.

Les Beni-Zian, & les Béni-Hafs avoient profité de la guerre civile qui s'étoit élevée dans le royaume de Maroc, pour se relever de leurs pertes, & rentrer dans leurs Etats. Faris-Abou-Anan, devenu, par la mort de son pere, tranquille possesseur du trône, résolut de leur déclarer la guerre. Le premier effort de ses armes tomba sur Osman, prince de la dynastie de Béni-Zian. Trémisen fut emportée d'assaut, & détruite de fond en comble : Osman, & Ali-Çabit son frere, furent sacrifiés à l'ambition d'Abou-Anan qui craignoit que ces princes ne remontassent sur le trône.

Après s'être emparé du pays de leur domination, il passa en Afrique, & se rendit maître de Constantine & de Bugie, tandis qu'avec son armée il assiégeoit Tunis, capitale des Etats d'Aboul-
J.C. 1356 Hég. 758. Abbas Béni-Hafs, sa flotte aborda à la Goulette. Les Tunisiens, pour prévenir les tristes suites d'une place emportée d'assaut, se rendirent à composition. Abou-Anan ne jouit pas long-tems du fruit de ses conquêtes, puisqu'il mou-
J.C. 1357 Hég. 759. rut un an après s'être emparé de Tunis.

La mort de ce prince fut le signal d'une guerre civile ; chacun de ses enfans prétendit au trône, & soutint ses droits les armes à la main : Aboubekr-el-Saïd l'emporta enfin sur ses freres, & fut reconnu pour souverain. Les Béni-Zian avoient profité des

troubles qui s'étoient élevés, pour rentrer dans leurs Etats, & avoient élu pour roi Abou-Hamou, prince aussi courageux qu'habile. Aboubekr tenta inutilement de le detrôner; ses troupes l'abandonnerent, & il fut obligé de rentrer honteusement dans ses Etats.

Le Sultan Abou-Anan, durant son régne, avoit exilé en Espagne plusieurs de ses freres & de ses neveux qui lui faisoient ombrage. Un des neveux de ce prince, appellé *Ibrahim*, ayant appris la mort de son oncle, prit la résolution de retourner en Afrique, & de tâcher de s'emparer de la couronne. Plusieurs Arabes d'Espagne s'attacherent à sa fortune, & s'embarquerent avec lui. Ce prince aborda du côté de l'Occident, & marcha J.C. 1358. Hég. 760.

droit à Gomer. Les villes de Ceuta & de Tanger embrasserent son parti. La révolution devint bientôt générale. Aboubekr, abandonné par ses sujets, fut obligé de se refugier, avec son fils, dans les montagnes. Il fut découvert, conduit devant Ibrahim, & mis à mort, avec son fils, par les ordres de ce prince. A peine étoit-il sur le trône, qu'il en fut chassé par un de ses parens. Ce nouvel usurpateur fit bientôt place à un autre qui s'appelloit *Méhémed-Abou-Zian*. Muley-Abou-Saïd, son fils, lui succéda : c'étoit un prince mol & efféminé, & plongé dans toutes sortes de voluptés. Don Jean de Portugal crut pouvoir attaquer, avec avantage, un prince aussi foible, & mit le siége devant la ville de Ceuta. Abou-Saïd n'osa s'arracher du sein des

plaisirs, pour voler au secours de la place qui fut prise par les Chrétiens. Les Maures, au désespoir de la perte d'une place aussi importante, se révolterent contre Abou-Saïd. Abou-Baba, son premier Visir, étoit à la tête des rebelles; & ce perfide ministre força le palais de ce prince, & le poignarda avec six de ses enfans. J.C. 1409. Hég. 812.

Saïd, frere d'Abou-Saïd, qui étoit prisonnier à Grenade, recouvra la liberté, & passa en Afrique, avec quelques troupes, dans le dessein de s'emparer de la couronne; mais un de ses freres, nommé *Iakoub*, l'avoit prévenu. Il y eut une guerre violente, entre les deux freres, qui dura huit années, & qui fit répandre beaucoup de sang. Ils s'accorderent enfin, & consen-

tirent à mettre sur le trône un fils de Muley-Abou-Saïd, nommé *Abdoullah.* La mere de ce jeune prince, qui étoit Chrétienne & Espagnole, avoit eu le bonheur de s'échapper de Fès, & de sauver son fils, dans l'instant qu'Abou-Baba fit périr son mari. Elle s'étoit retirée à Tunis, où elle attendoit quelque révolution en faveur d'Abdoullah. Les peuples fatigués par tous les maux d'une guerre civile qui avoit duré huit années, reçurent ce prince, avec les demonstrations de la joie la plus vive. Ses deux oncles même aimerent mieux voir la couronne sur la tête de leur neveu, que sur celle d'un rival odieux : un régne commencé sous des auspices aussi favorables, devoit être heureux ; mais les cruautés de ce prince furent cause qu'il se ter-

mina par des troubles & des guerres civiles, dans lesquelles il perdit lui-même la vie. A peine se vit-il revêtu du souverain pouvoir, qu'il en abusa, & devint un tyran. Les peuples se souleverent. Un des principaux habitans de Fès se mit à la tête des séditieux, assiégea Abdoullah dans son palais, le fit périr, & s'empara de la couronne. J.C.1423 Hég.827.

Tous les princes de la dynastie des Merinis virent, avec douleur, passer en des mains étrangeres un royaume qu'ils possédoient depuis si long-tems. Séïd-Oataz (*a*), gouverneur d'Ar-

(*a*) Quelques historiens Chrétiens font Séïd-Oatas le chef d'une nouvelle dynastie, sous le nom de *Béni-Oataz*. Il est vrai que les successeurs de ce prince, prirent le nom d'*Oataz*, qu'avoit porté leur aïeul; mais pour être d'une branche cadette, ils n'en étoient pas moins de la fa-

zile, qui étoit de la famille des Mérinis, mais d'une branche cadette, rassembla huit mille hommes de cavalerie, & vint investir la ville de Fez. Les habitans effrayés abandonnerent celui qu'ils venoient d'élever à la royauté; & cet usurpateur se vit forcé de se refugier à Tunis.

---

mille des Mérinis. Ils sont qualifiés de *Mérinis* par les auteurs Espagnols contemporains de ces princes. Voyez un livre intitulé : *Commentarios de la fundacion y conquistas y toma del Peñon ; per Balthasar de Collacos* ; imprimé à Valence, l'an 1565. & un autre livre intitulé : *Relaciones de algunos successos prostreros de Berberia ; per Juan de Rojas*, imprimé à Lisbonne, l'année 1613. Marmol, dans sa *Description de l'Afrique*, dit la même chose. Au reste il m'a été impossible, quelque recherche que j'aie faite, de découvrir la suite des rois de Fez, depuis Séid-Oataz, jusqu'à Méhémed-Oataz; ce qui fait un vuide de soixante-dix ans. J'ai déjà dit que je n'avois trouvé dans les auteurs Arabes, que des abrégés très-imparfaits sur les régnes de ces princes.

Séid-Oataz entra en vainqueur dans Fez, & fut reconnu souverain. J.C. 1471. Hég. 876.

Ce prince eut plusieurs successeurs, tous de la maison de Mérini comme lui. Cette dynastie resta sur le trône, jusqu'à l'année 1550, qu'elle en fut chassée par les Chérifs. Ces Chérifs descendoient d'un prince des Arabes d'Occident, nommé *Molla-Méhérès*; il étoit Chérif, c'est-à-dire qu'il comptoit Mahomet au nombre de ses aïeux. Cet Arabe, à la maniere des peuples errans, campoit, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, & attaquoit les caravanes qui, des royaumes de Fez, Maroc & Trémisen, se rendoient toutes les années à la Mecque. Les peuples, qui n'osoient plus entreprendre le pélerinage de la Mecque, sans

être exposés à se voir dépouillés, porterent leurs plaintes au roi de Maroc. Ce prince marcha en personne contre Méhérès, défit les Arabes, dont il étoit le chef, &, pour l'empêcher de continuer ses brigandages, l'exila avec tous les siens, dans les provinces de Tafilet, Sara & Dras, qui sont au-delà du mont Atlas. Méhérès confiné dans un pays où il ne pouvoit plus s'enrichir par ses courses, & qui avoit une nombreuse famille, ne tarda pas à ressentir les affreuses atteintes de l'indigence : ses enfans, pour subsister, furent obligés de quitter leur pere, & de se répandre dans différentes provinces.

Hég. 906. Vers l'an 1500, un des descendans de ce Chérif, natif de la ville de Tigumedete, dans la province de Dras, & nommé *Méhé-*

*met-ben-Chérif*, commença à devenir fameux par la réputation de sainteté qu'il s'étoit acquise. C'étoit un de ces hommes remuans & ambitieux, & aussi capable de former un grand projet, qu'habile à l'exécuter : à toutes ces qualités il joignoit une dissimulation profonde, & avoit toute la délicatesse pour agir, sans se laisser pénétrer. Il comparoit, avec douleur, l'éclat dans lequel avoient vécu ses ancêtres, avec l'état obscur où il étoit réduit, & regardoit les Mérinis, comme les auteurs de tous les maux de sa famille. Le mauvais gouvernement de ces princes, & les troubles fréquens qui agitoient leur empire, lui fit concevoir le dessein hardi de les detrôner. Pour y réussir, il commença par affecter de grands dehors de piété, & feignit le zéle le

plus vif pour les intérêts de la religion. Ce Chérif avoit trois fils nommés *Abdoulkébir*, *Méhémed*, & *Hamed* : comme il les destinoit à l'exécution des projets qu'il avoit formés, il tâcha de faire naître en eux tous les talens propres à les faire réussir. Il leur fit faire ensuite le voyage de la Mecque. Ces trois freres, de retour de leur pélerinage, contrefirent les devots & les illuminés. Les peuples, toujours avides de la nouveauté, & qui se laissent aisément surprendre par tout ce qui a une apparence de merveilleux, accouroient de tous côtés, pour les voir & pour profiter de leurs instructions. Méhémed-Eloutas, prince de la dynastie des Mérinis, régnoit alors à Fez. Il crut ne pouvoir mieux faire que de confier l'éducation de ses enfans à

Méhémet, l'un de ces Chérifs. Ses freres l'accompagnerent à la cour, & y eurent des emplois distingués. Le vieux Chérif voyoit, avec plaisir, l'élevation de ses enfans, & en tiroit un heureux présage pour la réussite de ses projets. Les trois freres, par leur habileté, s'insinuerent dans l'esprit de ce prince. Bientôt, sous le prétexte de s'opposer aux invasions des Portugais, ils obtinrent le commandement des armées, & le gouvernement de quelques provinces. Ils ne se virent pas plutôt les armes à la main, qu'ils les tournerent contre leur bienfaiteur. En vain Méhémed-Eloutas voulut leur résister. Les Chérifs remporterent plusieurs victoires sur lui, & lui enleverent presque toutes ses provinces. Enfin, l'année 1550, le Chérif Méhémet vint se présenter Hég. 957.

devant Fez, qui étoit la seule ville qui fut restée à Méhémed-Eloutas-Mérini, & s'en rendit maître, après un siége de deux ans. Le Chérif, pour diminuer aux yeux des peuples l'injustice de son usurpation, épousa la fille de Méhémed-Eloutas. Il n'osa pas non plus attenter à la vie de ce prince ; & il se contenta de l'exiler, avec toute la famille royale, dans la province de Dras. Dans Méhémed finit la dynastie des Mérinis, qui avoit dominé en Afrique l'espace de 337 ans. Les Chérifs, depuis ce moment, furent tranquilles possesseurs des royaumes de Fez, de Maroc & de Tafilet. C'est de ces princes que descend le Chérif qui y régne aujourd'hui.

*Fin du Tome II.*



# TABLE DES MATIERE

## Contenues dans ce Volume.

### A

## H



## I

## K



## M

## R



## S

## Z

*Fin de la Table des Matieres.*

---

## *ERRATA.*

PAGE 27, ligne 12, isle, *lisez* ville.
Page 45, ligne 14, ses, *lisez* se.
Page 68, ligne 4, en, *lisez* ne.
Page 150, ligne 16, condamne, *lisez* condamna.
Page 177, ligne 21, comptoit, *lisez* comptoient.
Page 177, ligne 21, ses soldats, *lisez* leurs soldats.
Page 202, ligne 13, la prise de Cordoue, *lisez* la prise de Grenade.
Page 202, ligne 20, à Cordoue, *lisez* à Seville.
Page 213, ligne 1, Véraca, *lisez* à Véraca.
Page 269, ligne 23, livrés, *lisez* livrées.
Page 324, ligne 3, environné, *lisez* environnée.
Page 325, ligne 3, les trois Chrétiens, *lisez* les trois monarques Chrétiens.
Page 336, ligne 11, levent, *lisez* leverent.

